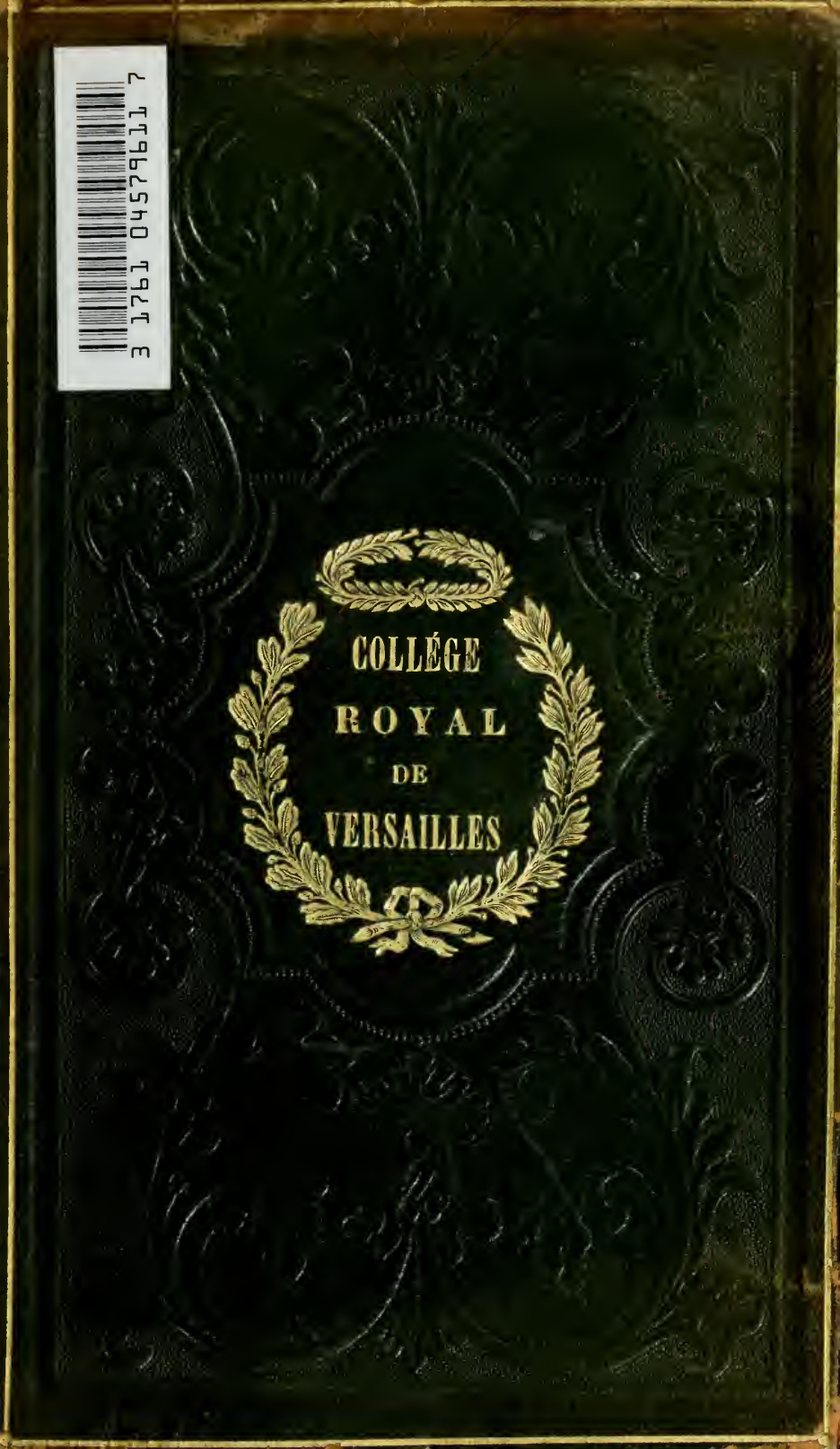
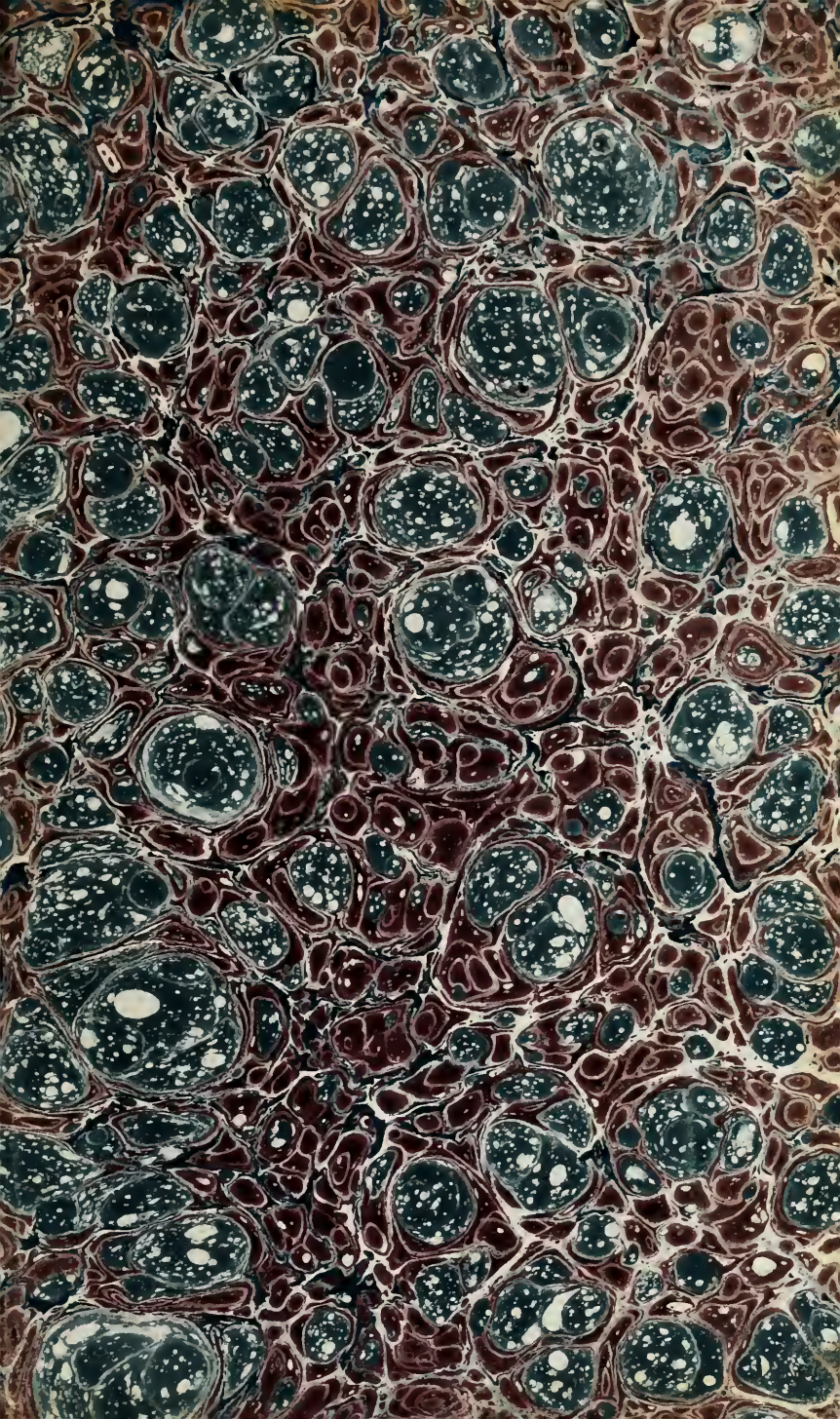

3 1761 04579611 7
COLLÉGE
ROYAL
DE
VERSAILLES



ÉTUDES
MORALES ET LITTÉRAIRES
SUR
J.-F. DUCIS.

Du même Auteur, sous presse incessamment :

DÉVELOPPEMENT

DU GÉNIE

DE CORNEILLE.

Point de poésie, depuis Scarron jusques à Lamartine, dont il n'ait donné le modèle ou l'exemple.

(*Introduction.*)

Un fort volume in-8°.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET,
rue de Vaugirard, n° 9.

ÉTUDES

SUR

LA PERSONNE ET LES ÉCRITS

DE

J.-F. DUCIS,

PAR ONÉSIME LEROY.

Homme et poète, il fut de bonne foi :
Viens, Ducis, viens aux champs ; je t'emporte avec moi.
(*Page* 351 *de ce volume.*)

L'ACADÉMIE FRANÇAISE A COURONNÉ CET OUVRAGE
DANS SA SÉANCE ANNUELLE DE 1834.

SECONDE ÉDITION,

REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE.

A PARIS,
CHEZ LOUIS COLAS, LIBRAIRE,
RUE DAUPHINE, N° 32.

1835.

LIBRARY
SEP 19 1967
UNIVERSITY OF TORONTO

PQ
1981
D6Z75
1835

AVIS DE L'ÉDITEUR

SUR CETTE NOUVELLE ÉDITION.

M. Raynouard, dans l'analyse qu'il a faite des *Études sur Ducis,* et que plusieurs journaux ont citée, s'est arrêté sur ces paroles de M. Onésime Leroy : « Qu'on ne « pense pas que je réclame pour Ducis des « honneurs qu'il dédaigna toujours. Il n'est « qu'un moyen d'honorer un tel homme : « c'est de le prendre pour modèle. Or, il « ne suffit pas de nous offrir ses traits, em- « preints même sur le bronze, ce sont ses « bons écrits, son âme et tous ses senti- « mens qu'il faut répandre et faire pénétrer « dans nos mœurs. » (Deuxième partie, chapitre VIII.)

Cet appel, reproduit en partie par l'auteur des *Templiers,* a été entendu de l'Académie française, du Ministre de l'instruction

publique, et peut-être aussi du noble étranger dont on nous annonce une traduction portugaise des meilleurs écrits de Ducis. (1)

Fort de cet heureux concours et du succès qu'ont obtenu les *Études sur Ducis*, si riches en beaux vers, en traits de caractère et en saillies originales, nous nous sommes décidé à en publier une édition qui, par la beauté de l'exécution, confiée à M. Crapelet, et la modicité du prix, est mise à la portée des classes où il importe que les *bons écrits, l'âme et tous les sentimens de Ducis soient répandus*, conformément au vœu des hommes honorables qui ont le mieux apprécié le plus moral de nos poètes.

---

(1) M. A. de Castilho, l'un des écrivains les plus distingués du Portugal, dont nous avons sous les yeux une lettre intéressante, datée de Lisbonne, 12 août 1834, annonce, en effet, qu'il termine cette traduction. Il espère que *cet hommage d'un étranger à un poète dont s'honore la France, ne sera pas mal accueilli.... Vous y trouverez*, dit-il, *la preuve de l'estime que m'a toujours inspirée la reine des nations. Elle est depuis long-temps en possession de nous donner des modèles.*

A MON PÈRE.

Si l'esprit et le but de ce travail contrastent avec quelques uns de mes autres essais littéraires, je ne veux pas que mon père en ignore la cause.

Dans le cours de la longue maladie à laquelle je devais succomber, au moment d'aller rendre mes comptes à l'Arbitre Suprême, je portais sur ma vie passée un regard douloureux : J'aurai donc quitté cette terre, me disais-je, sans laisser aux auteurs de mes jours un témoignage de leurs leçons!

Que ne puis-je recouvrer mes années perdues, retenir cette vie qui m'échappe!.... Le Ciel exauça mes vœux. Dans la solitude où je me retirai avec mon excellente compagne, trop souffrant encore pour m'occuper d'études sérieuses, j'avais emporté, entre autres ouvrages, les œuvres de Ducis. En le lisant pour me distraire, j'éprouvai bientôt le besoin de recueillir les traits qui me frappèrent le plus dans ses écrits, dans sa conduite, et de les opposer à ces gens qu'on voit, par tous les chemins, courir à la fortune. Ducis est l'homme que la religion et la vraie liberté peuvent présenter à leurs amis et à leurs ennemis. Quoiqu'un esprit aussi solide que naturel doive être regardé par nos gens *positifs* comme une abstraction chimérique ou un fantôme accusateur, je le montrerai tel qu'il fut, car, en dépit des passions et des erreurs humaines, la vérité ne peut changer; et s'il faut quelquefois s'élever au-

dessus de l'opinion commune, c'est dans ce qui s'élève si haut au-dessus d'elle. Je n'espère, d'ailleurs, ni ne crains rien de cette opinion; je ne la flatte pas, je n'ai flatté aucun pouvoir.

Tels sont les sentimens que, Vous, mon père, et que la digne mère que nous avons perdue, avez inspirés à tous vos enfans. Le souvenir de ses vertus et les vôtres seront notre meilleur patrimoine. Non moins riches, sous ce rapport, que Ducis, puissions-nous, comme lui, conserver ce précieux dépôt, et, à défaut de ses talens, imiter ses exemples!

Votre tendre et respectueux fils,

O. LEROY.

P. S. Quand j'écrivis cette lettre, j'avais encore mon père. Aujourd'hui, hélas! je ne puis offrir mon travail qu'à sa mémoire.

INTRODUCTION.

Si la vraie liberté a pour base les mœurs, les vertus de famille, pourquoi, de tous nos écrivains, celui qui en a tracé, d'après lui-même, les plus éloquentes peintures, est-il aujourd'hui presqu'aussi délaissé que ses immortels prédécesseurs? Est-ce le genre classique ou le romantisme qu'il en faut accuser? Non. Les deux partis qui depuis quelque temps divisent la littérature (si littérature il y a) sont d'accord en ce point que Ducis, dans les belles scènes de ses tragédies, dans ses Épîtres surtout, ses poésies diverses, et dans ses Lettres même, doit conserver près des plus grands maîtres une place à part. D'où vient donc qu'un auteur qui réunit tant d'avantages

n'est pas plus répandu en France? En voici, je crois, les motifs, indépendamment des circonstances où nous nous trouvons.

Ducis, qui a presque toujours vécu loin du monde, moins occupé du succès de ses ouvrages que des sentimens généreux dont son âme abondait et qu'il éprouvait le besoin de répandre partout, est souvent diffus et négligé. Toujours fidèle à la raison, mais, ainsi que Montaigne, parfois infidèle à son sujet, il se laisse aller à de trop longues digressions, jusqu'à ce qu'une idée nouvelle vienne à lui sourire; alors, il s'y précipite et en fait jaillir des traits pleins d'une verve à laquelle le goût le plus dédaigneux serait bien forcé d'applaudir : mais aller aujourd'hui, dans notre siècle de résumés, lire en entier *six gros volumes*, pour découvrir quelques beautés du premier ordre, au milieu de détails *effrayans!* c'est trop pour notre impatience; et voilà comment on néglige des productions doublement regrettables, puisqu'elles unissent le mérite du style à l'utilité des leçons, du moins dans les morceaux de choix, qui trouveront ici leur place.

Désirant offrir aux lecteurs une étude aussi variée que solide, nous avons rassemblé les divers écrits de Ducis, déjà publiés ou même inédits, afin d'en extraire et l'esprit et la fleur. Ces produits les plus purs d'un grand talent ainsi analysés, ou donnés en entier, nous nous garderons d'autant plus de les séparer de l'homme, que, joints à ses exemples, à ses saillies piquantes et à ses mots profonds, ils n'en sauront que mieux électriser nos âmes et les retremper... Portons nos regards sur ce caractère indépendant, nous allons y découvrir les secrets du génie, et, en remontant à la source de ses ouvrages, nous saurons d'où lui sont venues ces hautes et touchantes inspirations, dont on a fait trop souvent honneur à Shakspeare. Sans doute, quand nous rapprocherons les deux poètes, nous rendrons à l'illustre étranger ce qui lui est dû, mais sans dépouiller notre littérature nationale de ce qui lui appartient.

TRAITS GÉNÉRAUX.

JEAN-FRANÇOIS DUCIS,

Né à Versailles en 1733, *mort dans la même ville en* 1816.

L'accord d'un beau talent et d'un beau caractère.

Tel est le vers qui sert de légende à la médaille que des hommes de lettres, dignes appréciateurs de Ducis, consacrèrent à sa mémoire. Pour juger s'il mérita cette distinction, pour nous faire une idée de cet homme hors de ligne, recueillons d'abord les principaux traits qui le caractérisent; nous le verrons ensuite se peindre de lui-même et tout entier dans ses écrits.

Originaire d'une famille de Savoie, et, pour ainsi dire, transplanté au milieu de la cour par la faveur éclairée du comte de Provence, Ducis, grâce à la vigueur naturelle d'un talent qu'il ne cultiva que très tard, fut jugé digne, par ses premiers ouvrages, de remplacer Voltaire à l'Académie française. Également éloigné de la

flatterie et de la détraction, et préférant à tout la vie de famille, source de tant de vertus, l'auteur d'*Hamlet*, dans les rapports obligés qu'il eut avec les grands, sut mieux que l'auteur de *Mérope* conserver toute sa dignité. Plein d'un sincère attachement pour son bienveillant protecteur, mais gémissant des abus qui assiégeaient le trône et pesaient sur la France, on ne peut douter, quoiqu'il eût tout à perdre à la révolution, qu'il n'en ait, comme beaucoup d'esprits généreux, accueilli avec joie les promesses ; il ne tarda point à en abhorrer les excès, sans toutefois renoncer à l'espoir d'une liberté sage. Qu'on juge de son indignation, quand il vit que cette liberté, dont le chef d'une monarchie absolue avait jeté les fondemens, nous était comme enlevée d'assaut par un soldat heureux, qui bientôt allait, dans des flots de sang, en faire disparaître jusqu'aux moindres vestiges. Bonaparte, qui, sans les aimer, savait estimer les plus nobles aristocraties, celles du mérite, appréciait l'auteur de *Macbeth*, et avait cherché à se le concilier par des prévenances auxquelles

l'homme de lettres s'était courageusement dérobé. Le maître sous qui tout pliait, croyant faire fléchir aussi cette âme inflexible, plaça le nom de Ducis sur la liste des membres qui devaient composer le nouveau sénat, et, n'imaginant point qu'un poète, dans sa modique fortune, refusât de se laisser revêtir d'un titre auquel était attachée une riche dotation, il fit, avant d'avoir son agrément, annoncer sa nomination dans le journal officiel (1). Ducis, décidé à ne rien accepter de l'homme dont il avait prévu l'ambition, sut résister, avec une inébranlable constance, aux prières, aux menaces. Débarrassé, pour ainsi dire, du manteau sénatorial, et *parvenu* (suivant son expression) *à n'être rien*, il s'enveloppait dans cette médiocrité, si riche aux yeux de la raison. Lorsque, plus tard, on lui offrit la croix de la Légion-d'Honneur : *J'ai refusé pis*, répondit-il plaisamment.

---

(1) Trois numéros du *Moniteur*, notamment celui du 3 nivose an VIII, annoncent cette nomination.

Comment eût-il ambitionné les honneurs, lui qui se montra si souvent supérieur à la gloire même, à cette passion, la dernière qui s'éteigne dans le cœur du sage, de l'aveu d'un sage de l'antiquité. (1)

Ces sentimens si rares, et tous les traits de véritable indépendance que nous aurons occasion de rappeler, Ducis les avait puisés dans son éducation, dans l'exemple de parens vertueux, dans la religion, dont le ressort sublime l'élevait au-dessus de tous les intérêts humains. « Qu'on joue, ou qu'on ne joue pas mon *Ham-* « *let,* écrit-il à l'auteur d'*Agamemnon,* tout « cela m'est égal.... Pourvu que mon vrai *moi* « vive, il y a un autre *moi* que j'abandonne. « L'air de ce globe n'est pas bon. Ce soleil-ci « n'est pas le véritable, je m'attends à mieux. « En attendant, je jette mon âme, je la lance « dans l'avenir. Je tâche de m'élever si haut par « le mépris de tout ce qui n'est pas tout, que « toutes les grandeurs de la terre ne soient plus

(1) Tac., *Hist.*, IV, 6.

« pour moi qu'un point tout à l'heure imper-
« ceptible. »

Ne nous étonnons pas que son dédain du monde, nourri par la solitude où souvent son âme allait s'élever et s'étendre, donnât parfois à ses dehors naturellement imposans, à ses écrits surtout, quelque aspérité : un esprit si plein de sève et de vigueur devait avoir l'écorce du chêne.

Du reste, un sentiment de bienveillance pour tous les hommes remplissait son âme de compassion pour ceux auxquels un triste aveuglement fait oublier ici-bas leur destination. Des hauteurs où il s'était placé, il les voyait, au milieu de leur gloire, comme dans une prison, esclaves de passions misérables, et s'agitant dans tous les sens, pour s'étourdir du vain bruit de leurs chaînes. Lorsqu'il parle, dans une de ses lettres, de Voltaire arrivant à Paris, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, comme on voit qu'il le plaint de cette *soif insatiable de bruit*, de cette *inquiétude fiévreuse* qui le portait à venir de si loin chercher, au milieu d'un monde fri-

vole, des applaudissemens, sur le bord de la tombe! (1)

Peu de temps après, un autre philosophe, mais digne de ce nom, le vertueux Thomas,

---

(1) On regrette que, gêné par les circonstances, Ducis, dans son Discours de réception à l'Académie française, n'ait pu sortir du cercle des talens littéraires de son prédécesseur. Au lieu de se jeter dans l'hyperbole et dans les lieux communs, il eût peint ce besoin désordonné de célébrité, qui souvent égara Voltaire, mais qui peut-être aussi redoubla la chaleur de son âme et son enthousiasme pour l'humanité; car il sentait le prix de la vraie gloire, tout en cherchant à plaire à une société corrompue. Aussi peut-on voir tour à tour en lui un sage moraliste, un dangereux cynique; un écrivain plein de raison, un aveugle sophiste; l'apôtre de la tolérance, un persécuteur implacable; l'ami de la vraie liberté, le flatteur des vices en crédit; en un mot, l'assemblage de ce qui exista de plus contraire. L'antithèse, sa figure favorite, était dans tout son être. Sa physionomie même, dit-on, participait, ainsi que son talent, de l'aigle et du singe. Or, qu'on admire l'aigle, rien de mieux; mais, loin d'exalter l'émule de l'Arétin, souhaitons qu'une nation facile s'éclaire assez pour discerner, entre des ouvrages admirables, des écrits dénués de vérité, de patriotisme, et qui ne doivent vivre que pour attester à quel point le génie, qui n'a pas de guide assuré, peut déchoir de lui-même.

dont l'amitié inspira des vers si touchans à Ducis, meurt dans les bras de son ami, tous deux soutenus, consolés par la religion. Quel tableau Ducis nous trace, dans plusieurs de ses écrits, de ce moment à la fois douloureux et sublime !

Mais c'est dans les lettres de l'auteur d'*Hamlet* à M. Lemercier et à Talma, que nous remarquerons, à travers d'excellentes plaisanteries, sa tendre sollicitude pour le grand tragédien qui le nommait à tant de droits son maître. Il paraît pourtant que l'élève évitait parfois des tête-à-tête qui probablement lui semblaient un peu sévères. Aussi Ducis écrit-il à l'auteur de *Pinto* : « Je ne compte pas beaucoup sur la visite de Tal-« ma : il est perdu dans ce brillant et rapide « tourbillon du monde ; il n'en sort que par le « génie sur la scène tragique, ou que par quel-« ques courts momens dans ses repos avec l'ami-« tié, car voilà ce qui le soutient dans le vide. « Pauvres hommes avec leur gloire ! »

Mais cette *gloire,* si Ducis en était si détaché, pourquoi donc faisait-il des tragédies ?... pour-

quoi vivait-il *dans ce vide?* Quel était son but?.. On peut le voir dans ce passage de sa lettre à Paré, ministre de l'intérieur sous la Convention, lequel venait de lui annoncer sa nomination à la place de conservateur de la Bibliothèque nationale : « S'il m'est donné d'être un peu utile « à mon pays, ce ne peut être qu'en mettant en « action quelques unes de ces grandes vérités « morales qui peuvent rendre les hommes meil- « leurs, vérités que la réflexion saisit bien dans « un livre, mais que le théâtre rend vivantes, « en parlant à l'âme et aux yeux. Pardonnez- « moi donc, citoyen ministre, de refuser une « place qui m'ôterait le seul moyen que Dieu « m'ait donné pour servir mes semblables. »

Si jamais, en effet, ouvrages dramatiques eurent un but utile, ce sont bien ceux de Ducis, où respirent partout la morale la plus pure, cet amour filial qui, de son âme, se répandait dans ses écrits, le respect au malheur et la dignité paternelle, qu'aucun de nos poètes n'a peints sous des traits plus augustes. Aussi, lorsque, à la rentrée de Louis XVIII, Ducis se présenta devant

ce prince, dont il avait été, plus de trente ans auparavant, un des secrétaires, on applaudit avec enthousiasme à l'à-propos du nouveau souverain, qui, pour prouver à son poète qu'il le reconnaissait, lui adressa ces vers de son *Œdipe chez Admète :*

Oui, tu seras un jour, chez la race nouvelle,
De l'amour filial le plus parfait modèle.
Tant qu'il existera des pères malheureux,
Ton nom consolateur sera sacré pour eux.

ÉTUDES
MORALES ET LITTÉRAIRES
SUR
J.-F. DUCIS.

PREMIÈRE PARTIE.

Une image de l'homme.

DUCIS DANS LA POÉSIE DRAMATIQUE. — COUP D'OEIL SUR CE GENRE DE LITTÉRATURE.

« S'IL m'est donné d'être un peu utile à mon « pays, ce ne peut être qu'en mettant en action « quelques unes de ces grandes vérités morales « qui peuvent rendre les hommes meilleurs.... » Plus d'un lecteur, à ce passage de la lettre de Ducis au ministre, aura froncé le sourcil. Je n'ignore pas tout ce qui a été dit, notamment par Jean-

Jacques, contre le théâtre : mais fût-il un mal, si, dans l'état de notre société, ce mal était devenu nécessaire, faudrait-il condamner l'homme de bien qui s'efforcerait de l'atténuer, et même de le faire tourner à l'avantage de ses semblables? Loin de nous l'idée (Ducis la désavouerait) d'opposer jamais, avec quelques écrivains du dernier siècle, des ouvrages profanes à la parole sainte et aux leçons de l'Évangile! Si ses pures et sublimes leçons nous suffisaient à tous, quel besoin aurions-nous des vains préceptes des hommes? Par malheur, le temps n'est plus où la manne céleste portait la vie et des forces toujours nouvelles dans des âmes saines et que rien n'avait altérées. Mais parce qu'un malade ne peut supporter des alimens trop substantiels pour ses organes affaiblis, le priverez-vous de tout soutien? Non sans doute. Eh bien! ce malade, c'est un certain public, à qui l'on est trop heureux de pouvoir faire prendre un peu de cette morale préparée, seul aliment qu'il ne rejette pas. (1)

---

(1) L'idée de cette *préparation morale* n'est pas nouvelle : Diodore rapporte que les Égyptiens avaient inscrit ces mots sur une de leurs bibliothèques : *Pharmacie de l'âme.* Une pa-

Mais ces remèdes, dira-t-on, sont quelquefois plus dangereux que les maux dont on veut nous guérir. La littérature dramatique, depuis quelque temps surtout, est tombée dans les écarts les plus monstrueux.—Faut-il s'en étonner, après avoir vu les ouvrages les plus estimables mourir de froid sur nos théâtres, ou n'y paraître que comme la probité dans le monde (1)? Avec le besoin de commotions et d'effets bizarres dont on est tourmenté, Racine reviendrait, qu'à peine lui pardonnerait-on de n'être qu'admirable et sublime. Il arrive de là que tel ami des lettres qui pouvait honorer son art, se lasse d'efforts infructueux, et déserte le mont escarpé où il voulait gravir. (2)

Ne nous croyons pas néanmoins pires en tout

---

reille inscription sur la salle du Théâtre français exciterait de belles réclamations ; et cependant ne pourrait-on la justifier par l'autorité d'Aristote, qui veut que la tragédie soit « une *purgation* de la terreur et de la pitié ? » expression qui a paru trouble à tous les commentateurs, mais que la pharmacie dont parle Diodore leur eût éclaircie, je crois, s'ils y avaient songé.

(1) *Laudatur et alget.* (Juv.)

(2) *Virtutisque viam deserit arduæ.* (Hor.)

que nos pères. Le théâtre français, dépositaire de tant de chefs-d'œuvre et si fécond en leçons de goût, d'éloquence et de philosophie, n'a pas toujours été à l'abri des reproches qu'on lui fait maintenant, ni, dans toutes ses parties, en rapport avec les besoins d'un grand peuple. Notre tragédie, d'abord, ne s'est-elle pas trop souvent éloignée des vues morales, politiques ou religieuses qu'elle pouvait avoir si elle eût retracé, à l'exemple des Grecs, des faits domestiques ou du moins modernes? On répondra que le but de toute tragédie étant d'élever notre âme et de l'ouvrir aux affections les plus généreuses, cette palme si noble a été remportée par les auteurs de *Cinna*, de *Britannicus*, d'*Alzire*, d'*Œdipe chez Admète*, et par leurs rivaux les plus dignes.

Mais la comédie! Chargée plus particulièrement de corriger les mœurs, que de fois, dans l'espace de deux siècles, ne les a-t-elle pas corrompues! et cela devait être : nos muses dramatiques n'ont long-temps été que des objets d'amusement et de menus plaisirs, réservés à la meilleure compagnie, qui n'a pas toujours eu la meilleure conduite; et trop souvent le talent,

le génie même, ont reçu d'elle une impulsion et des lois, qu'il leur appartenait de donner; trop souvent, on a vu des hommes nés pour s'élever au-dessus de l'atmosphère dans laquelle ils se trouvaient, en recevoir la funeste influence pour la répandre jusqu'à nous.

Que de grands moralistes aient donc condamné le théâtre, on le conçoit : ils l'ont vu tour à tour plongé dans les obscénités grossières de quelques vieux comiques, ou, ce qui est pis peut-être, dans les fadeurs érotiques de nos parfumeurs de boudoir. Heureusement, entre ce double écueil, entre Montfleury et Dorat, il est un milieu qu'ont su garder surtout les écrivains qui, depuis l'*Inconstant* et *Philinte*, ont porté le plus haut, ou le mieux soutenu l'art de la comédie.

Si, dans des jours moins agités, ramené par ces modèles et par ceux dont s'honore le plus notre littérature, le public finit par repousser le poison qu'on a trop souvent mêlé à ses plaisirs, si même il veut tirer de ses amusemens un peu d'instruction, nous nous garderons de nous en plaindre. Le Théâtre français sera digne de servir de modèle à tous les autres, quand il aura

répudié ses productions efféminées ou licencieuses. (1)

Si nous voulons avoir des mœurs, ayons une littérature qui cesse de nous énerver et de nous corrompre. Qu'en y entrant, notre jeunesse, assaillie par tant de séductions, y respire au moins un air pur, et s'y sente ranimée, comme nous le serons chez Ducis, par la douce influence du génie joint à la vertu.

---

(1) La *Femme Juge et partie*, par exemple, qui, malgré mes corrections, n'en est guère plus sage, et s'est trop prodiguée à Paris et dans les départemens. Quelque préjudice que me porte ce vœu, puissent nos théâtres s'épurer assez pour que cette pièce en disparaisse à jamais !

CHAPITRE PREMIER.

AMÉLISE (1768).

Cette tragédie, la première et la plus faible de notre auteur, ne demande pas qu'on s'y arrête. Le sujet en est tout d'invention, mais l'ouvrage n'a rien d'original. On y remarque quelques détails et un dénouement pleins de chaleur, imités d'*Athalie*. N'en soyons pas étonnés : Ducis rappelle, dans une lettre à sa sœur, l'effet profond que ce chef-d'œuvre de tous les théâtres avait produit sur lui, lorsque, jeune encore, il l'avait vu représenter, pour la première fois, dans un village, sous une orangerie, et sans doute avec un appareil qui n'avait rien d'imposant. C'est peut-être là néanmoins, au feu sacré du génie de Racine, que s'alluma l'ardent foyer qui devait nous refondre Shakspeare, et nous enrichir de son or épuré.

CHAPITRE II.

HAMLET (1769).

« Comment pouvez-vous, disait un classique « à un romantique, préférer des barbares à Cor- « neille, à Racine! Vous laisseriez donc l'Apol- « lon du Belvédère, pour admirer à Notre- « Dame le colosse informe de saint Christophe? « — Oui, vraiment! répondait notre romanti- « que, je laisserais votre Apollon sur son pié- « destal, pour me livrer à mon admiration, si « je voyais marcher saint Christophe. »

Il y a sans doute quelque vérité dans cette ingénieuse réplique; mais la marche désordonnée ou sans but de certaines pièces, est-elle préférable à la noble expression d'ouvrages qui, avec moins de mouvement, n'en ont souvent que plus de vie? Tout est relatif : il est tel chef-d'œuvre qui, pour nous, plein de chaleur et d'âme, sera froid, sans effet, sur un public plus lent à émouvoir. C'est ce qui rend si difficile tout parallèle

entre des ouvrages écrits pour différens peuples. Il y a loin, dit-on souvent, de l'*Hamlet* français à l'*Hamlet* anglais. Oui, mais bien plus loin encore des Anglais aux Français. Dans leurs mœurs, et par conséquent dans leurs goûts, dans leurs arts,

> ..... Ils diffèrent plus que si la mer profonde
> Eût entre leurs climats mis la moitié du monde,

a dit l'auteur de la *Pétréide*. Les deux peuples, sans doute, se sont bien rapprochés depuis; et, au facile échange qui se fait aujourd'hui entre eux, on dirait que la paix a jeté sur le détroit un pont immense, où d'abord nous avons vu passer, avec tout son bagage dramatique, le géant d'Albion, le burlesque et sublime interprète de *John-Bull* et des rois, Shakspeare, qui seul aurait envahi notre scène, si le goût ne s'y fût opposé.

Le goût cependant doit-il repousser la lumière qui nous vient du Nord? Non; mais il peut vouloir qu'on dégage cette lumière des brouillards qui l'obscurcissent. C'est ce que Ducis a fait, et l'on commence à lui rendre justice enfin, grâce aux essais aventureux de quelques écri-

vains qui, assurément, sont loin d'être sans mérite. (1)

Si nous trouvons Ducis trop timide encore, n'oublions pas qu'on le trouva téméraire, lorsqu'il voulut nous faire connaître Shakspeare. Pour avoir une idée des obstacles qu'il eut à vaincre, relisons ce récit de M. Campenon, dans ses lettres sur Ducis :

« Il destinait le rôle d'Hamlet à Le Kain, et je « lui ai entendu raconter les détails de la visite « qu'il fit à ce grand acteur pour le déterminer « à l'accepter.... Quand M. Ducis eut parlé du « motif qui l'amenait, Le Kain, qui s'attendait « à cette démarche, entra dans de longs raison- « nemens sur le danger des innovations litté- « raires; s'étendit contre la difficulté de faire « digérer les crudités de Shakspeare à un par- « terre nourri depuis long-temps des beautés « substantielles de Corneille et des exquises

---

(1) On disait aussi que l'acteur le plus profond qu'ait eu la scène française avait emporté Ducis dans sa tombe. Le *Bonhomme* pourtant vit encore; et si Talma n'est pas mort tout entier, comme on l'espère quelquefois, c'est dans Hamlet, Macbeth, Abufar, Othello, qu'il renaîtra peut-être.

« douceurs de Racine, cita l'exemple de Vol-
« taire, qui, dans *Zaïre* et *Sémiramis*, avait
« prouvé combien le génie peut se montrer
« créateur en imitant; regretta que le talent
« élevé qui venait de produire l'*Hamlet* fran-
« çais n'eût point pris pour objet de son culte
« un modèle moins barbare; et, tout en re-
« merciant l'auteur de l'honneur qu'il dai-
« gnait lui faire, le pria de vouloir bien disposer
« de son rôle en faveur d'un acteur qui n'au-
« rait point pour le genre de l'ouvrage les
« préventions insurmontables qu'il se sentait.
« M. Ducis attribua ce refus à l'influence de
« Voltaire. » (1)

---

(1) Talma ne partagea point ces préventions. Les siennes étaient moins favorables à l'auteur de *Sémiramis* et de *Zaïre*; tandis qu'il ne cessait de jouer dans les ouvrages de Corneille, de Racine, de Ducis, et de quelques uns de nos auteurs vivans. Je me souviens qu'un soir où je dînais avec lui à notre *Réunion du Nord*, quelqu'un, M. le baron Taylor, je crois, lui fit observer que, depuis ses débuts, on ne l'avait guère vu dans le répertoire de Voltaire ; Talma répondit qu'*il n'y trouvait plus assez de pâture*. Ce sont ses propres expressions. Il parla ensuite de ses études sur Léar et sur Mithridate ; de l'admiration de Napoléon pour Corneille; du peu de cas que l'Empereur faisait de Mahomet, de Gengis, et de tout ce qu'il appelait le *clinquant de Voltaire*.

Les Allemands ont fait de l'*Hamlet* de Shakspeare le plus pompeux éloge. Schlegel le nomme *la tragédie de la pensée;* Göthe, *une pièce incomparable.* Quelques Français, après Voltaire, ont traité cette même pièce de *rapsodie,* de *farce indigne.* Nous sommes loin de dire qu'elle n'a mérité

Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité.

Le sujet, tiré des plus vieilles chroniques du Danemarck, est le même que celui d'Oreste obligé de venger sur sa mère et sur son complice le meurtre de son père. L'épouse adultère a placé près d'elle, sur le trône, Claudius, son amant, l'assassin de son époux, tandis que son fils Hamlet, timide et faible, malgré les traits d'esprit et de sagesse qu'on voit par intervalles briller en lui, reste comme accablé sous un fardeau qui l'oppresse. Il faut croire même qu'à l'apparition de l'ombre de son père, sa raison s'est à peu près éteinte, et que cette démence, qu'il feint pour donner le change à ses ennemis, n'est bien souvent que trop réelle; car, comment expliquer d'une autre manière ces inconcevables apostrophes qu'en présence de deux témoins qui

lui sont dévoués, il adresse à l'ombre de son père quand il l'entend sous terre? « Ah! ah! mon « garçon, est-ce toi qui parles? Es-tu là, bonne « pièce?... Vous entendez le camarade là-bas, à « la cave.... — Fort bien! vieille taupe. Com- « ment peux-tu travailler si vite sous terre? tu « es un brave mineur. »

Que penser encore de la scène où Hamlet, loin de jeter un voile sur les désordres de sa coupable mère, fait succéder à des conseils excellens, des reproches si pleins de turpitude, qu'un fils n'eût jamais dû les exprimer, ni une nation les entendre dans la bouche d'un fils? Lui prêter, dans un pareil moment et dans quelques autres, les plaisanteries les plus révoltantes, n'est-ce pas affaiblir l'intérêt qui s'attachait à lui? Les apologistes de Shakspeare répondent qu'il a bien moins voulu diriger l'intérêt sur un personnage donné, que sur l'énigmatique misère de la destinée humaine. « Ces folies, ces bizar- « reries, disent-ils, ces crimes dont la pièce « abonde, ces apparitions et ces marionnettes et « cette accumulation d'événemens et de morts, « tout cela, image de la vie, vraie lanterne ma- « gique de l'auteur. » Je réponds qu'alors il

devait bien porter le jour dans ce chaos, éclairer *sa lanterne*, au lieu de jeter dans des esprits aveugles les tristes et funestes lueurs du scepticisme. « Être, ou n'être pas, voilà la question », fait-il dire à son héros : question misérable, que l'Hamlet français a reproduite, mais en la relevant par une opposition sublime :

La mort, c'est le sommeil.... C'est un réveil peut-être. (1)

Si l'on conçoit le doute d'une Providence dans un homme un moment égaré par le malheur ou par l'irréflexion, fallait-il laisser ce doute dans l'âme d'Hamlet? L'ombre de son père, qui lui

---

(1) Combien Voltaire, dans son imitation du monologue d'Hamlet, dit moins en plus de quatre vers!

Et qu'est-ce que la mort?
C'est la fin de nos maux, c'est mon unique asyle;
Après de longs transports, c'est un sommeil tranquille;
On s'endort et tout meurt. Mais un affreux réveil
Doit succéder peut-être aux douceurs du sommeil!

J.-B. Rousseau, dans sa paraphrase des Psaumes, avait dit des méchans :

Dans un sommeil profond ils ont passé leur vie,
Et la mort a fait leur réveil.

débite tant de choses inutiles, pouvait bien, sur un point aussi important, redresser son esprit. Que dis-je! avait-il besoin d'une révélation miraculeuse? Si, quand il est témoin du triomphe des méchans et de l'oppression du juste, Hamlet doute de l'avenir, rêve au néant, et se met à la torture pour deviner je ne sais quelle énigme, il est en effet plus fou que je ne le croyais.

Mais non, ce qu'on connaît des sentimens religieux de Shakspeare, d'après ses ouvrages et son testament, ne rend pas probable l'intention qu'on lui prête d'avoir voulu développer un système aussi dangereux qu'absurde. Malgré les doutes qu'Hamlet manifeste par momens sur la Providence, l'idée d'un Dieu rémunérateur et vengeur semble toujours présente à son esprit. Quoi de plus orthodoxe que cette considération qui l'arrête au bord de l'abîme où il voudrait pouvoir s'anéantir? « Ah! si l'Éternel n'avait « pas prononcé sa sentence contre le meurtrier « de soi-même! » Quoi de plus sage, de plus vrai que cette autre pensée? « Qu'est-ce que « l'homme, si son bien suprême, si le prix de « son temps consiste à dormir et à manger? Un « animal, et rien de plus. Certes, celui qui nous

« a formés avec cette vaste intelligence, ne nous « a pas donné cette faculté, cette raison divine, « pour qu'elle dépérisse en nous sans emploi. « Si donc par un stupide oubli de notre desti- « nation..... (1) » Voilà où l'on reconnaît *la tragédie de la pensée*. Je pourrais citer encore la scène aussi neuve que profonde où le coupable Claudius, saisi d'un remords inutile, tandis qu'il s'efforce de faire monter au ciel une prière qui ne peut s'y élever, inspire au jeune prince des réflexions conformes aux plus saines croyances. Par malheur, ces beautés et tant d'autres se trouvent souvent étouffées sous les plus grossières folies.

L'Hamlet français est moins *original;* il raisonne moins, mais il agit un peu plus, dans un

---

(1) Cet *oubli stupide* dans lequel les passions nous plongent, cette vie toute matérielle, opposée au sentiment qui élève notre âme vers son auteur, a sans doute, et cela se conçoit, des partisans; mais, ce qui est plus inconcevable, des apologistes. Qu'il nous soit permis de les renvoyer à madame de Staël, qui, dans son livre *de l'Allemagne*, a traité avec une grande supériorité d'esprit la philosophie prétendue des sensations, et cette autre philosophie moqueuse qui sait si bien donner à l'insouciante légèreté l'apparence d'un raisonnement réfléchi.

champ moins vaste, à la vérité. Ducis nous le fait voir d'abord absorbé par l'idée que son père est mort empoisonné; et cette mort, qui le poursuit partout, se présente à ses yeux sous la forme du spectre, que Shakspeare fait paraître en réalité aux yeux des spectateurs. Chez Ducis, nous ne voyons le spectre que dans les regards effrayans et dans les traits désordonnés d'Hamlet, qui le voit, lui, et qui lutte et qui se débat pour repousser l'affreux soupçon du crime de sa mère. Cette idée est sans doute plus naturelle, et l'on ne peut rien imaginer de plus tragique que la scène du cinquième acte où Hamlet, placé par l'auteur français entre Gertrude, sa mère, et Claudius, qui accourt pour le faire périr, se sent élevé au-dessus de lui-même par l'ombre de son père, qui lui apparaît, saisit ses armes et crie à sa coupable mère, avant d'immoler Claudius :

..... La voyez-vous cette ombre menaçante
Qui vient pour affermir ma fureur chancelante?

GERTRUDE.

Où suis-je!

HAMLET, *s'adressant au spectre.*

Oui, je t'entends; tu vas être obéi, etc.

Dirai-je cependant que je regrette quelquefois l'ombre visible et matérielle du roi de Danemarck, notamment dans la scène où il vient révéler à son fils l'épouvantable crime qui l'a précipité dans le séjour des morts? On a beau répéter que les revenans ne sont plus de mode : Nous avons vu jouer l'*Hamlet* anglais à Paris, comme on le joue à Londres, avec assez peu d'illusion : l'acteur qui représentait l'ombre n'avait rien assurément de funèbre ni surtout d'*aérien;* eh bien! telle est sur nous la puissance de l'imagination et des sentimens naturels, que, lorsque Hamlet, le regard attaché sur son père, tremblait que cette ombre prétendue, *en s'évaporant comme un souffle léger,* ne se dérobât à sa tendresse, son effort pour la suivre, malgré les deux amis qui le retenaient, le seul jeu de l'acteur arrachait des larmes; et ces scènes nous prouvent qu'un ressort que l'on croit usé pourrait peut-être, sur notre théâtre, être employé avec succès, pourvu qu'il le fût avec art.

Remarquons, après Lessing, que ce n'est qu'au milieu de la nuit, presque aux seuls regards d'Hamlet, et avec toutes les préparations nécessaires, que Shakspeare fait apparaître l'ombre

du roi assassiné qui vient demander vengeance. Voltaire, qui sans doute avait vu au théâtre de Londres, à l'aspect de cette ombre, les cheveux se dresser sur les plus fortes têtes, trouva que le fantôme était de bonne prise, et crut pouvoir s'en emparer : effort inutile! quand il voulut l'introduire en plein jour au milieu de la cour d'Ériphile et de Sémiramis, et dans une assemblée nombreuse, le fantôme lui échappa, et jamais malheureusement il n'a fait peur à personne, qu'à Ducis, qui, voyant de toutes parts s'élever, autour de lui, des préventions contre ce genre de merveilleux, se contenta d'une ombre imaginaire; mais elle lui suffit pour animer le morne accablement d'Hamlet des plus énergiques transports, sans le faire sortir, comme Shakspeare, par des saillies déplacées, du sentiment profond dont rien ne peut le distraire. Il y sacrifie jusqu'à son amour pour la fille de Claudius. Aussi cette jeune personne, quoique moins touchante que l'Ophélie de Shakspeare, tient mieux au sujet; elle relève encore Hamlet, lorsqu'il lui dit avec une douloureuse fermeté :

Nous pouvons l'un et l'autre éteindre notre amour;
Mais à mon père, hélas! qui peut rendre le jour?

Une semblable plaie est à jamais saignante.
On remplace un ami, son épouse, une amante;
Mais un vertueux père est un bien précieux
Qu'on ne tient qu'une fois de la bonté des dieux.

En examinant la correspondance de Ducis, nous verrons si, pour peindre la tendresse filiale, l'auteur avait besoin de puiser ailleurs que dans son âme. Voilà sans doute ce qui lui a fait empreindre le rôle d'Hamlet, et, pour ainsi dire, tout l'ouvrage, de cette unité morale qui doit dominer plus ou moins toute composition dramatique, et dont je m'occuperai tout à l'heure. Ici, je le répète, l'auteur a tout rapporté à l'amour filial, à ce premier et sacré lien de la famille et de la société. Ce jeune et malheureux prince ne voit que son père, ne songe qu'à sa perte : « Le temps », lui dit un ami,

Le temps, qui sait calmer les plus justes regrets,
Pourra peut-être enfin vous consoler.

HAMLET.

Jamais.
Rappelle-toi, Norceste, avec quelle tendresse
Ce père infortuné cultiva ma jeunesse!
J'étais loin de prévoir qu'un destin rigoureux
Dût sitôt pour jamais l'enlever à mes vœux.

Il n'est plus, et sa cendre à peine est recueillie,
Que son trépas s'efface et que son nom s'oublie.
Lasse d'un deuil trop long, qui gènait ses désirs,
Je vois déjà ma cour revoler aux plaisirs :
Et moi, dans ce palais, l'œil fixé sur la terre,
Je cherche encor les pas de mon malheureux père.

Au milieu même de la nuit, sa tendresse veille, et l'image de l'auteur de ses jours vient l'agiter : il raconte comment, dans son sommeil, il l'a vu,

Non point le bras levé, respirant la colère,
Mais désolé, mais pâle, et dévorant des pleurs
Qu'arrachait de ses yeux l'excès de ses douleurs....
O mon fils, m'a-t-il dit, je viens enfin t'apprendre
Quel sang tu dois verser pour apaiser ma cendre :
On croit qu'un mal cruel trancha soudain mes jours,
Ainsi les noirs complots sont voilés dans les cours.
Ta mère, qui l'eût dit? Oui, ta mère perfide
Osa me présenter un poison parricide.
L'infâme Claudius, du crime instigateur,
Fut de ma mort surtout le complice et l'auteur....
Je m'éveille à ces mots : hélas! mon cher Norceste,
Je me suis élancé hors de mon lit funeste,
Plein de l'objet affreux qui troublait mes esprits;
J'ai rempli ce palais d'épouvantables cris.
J'ai couru tout tremblant, faible, éperdu, sans suite,
Le spectre, à mes côtés, semblait presser ma fuite;

Cette ombre, ces forfaits, ce récit plein d'horreur
Dans mon cœur expirant jette encor la terreur.

Cependant le meilleur des fils ne peut se persuader que sa mère soit coupable du plus affreux des crimes. Il croit d'autant plus être le jouet d'une vision trompeuse, qu'il le désire davantage, et que, la veille, son esprit a été frappé du récit que lui a fait Norceste de l'empoisonnement d'un roi voisin. L'Hamlet de Shakspeare se trouve dans la même incertitude, quoiqu'avec moins de vraisemblance, car il n'est guère possible qu'il prenne pour une vision le fantôme que lui et ses amis ont vu et entendu, non pas en songe, mais tous bien éveillés. Quoi qu'il en soit, voici l'épreuve à laquelle, dans la tragédie anglaise, il a recours pour éclaircir ses doutes :

Des comédiens ambulans ayant été introduits dans le palais, il leur dicte en secret le sujet qu'ils doivent représenter devant Claudius et la reine : c'est l'empoisonnement d'un roi, avec des circonstances analogues à celles qu'il soupçonne. La cour vient se placer sur un des côtés de la scène, le fond du théâtre s'ouvre, la pièce commence, et tandis que la reine et Claudius

y portent leur attention, Hamlet, qui feint toujours la folie, vient se coucher négligemment aux pieds de la jeune Ophélie, lui prend son éventail, et s'efforce de lire à travers si les deux coupables sont troublés de l'image de leur crime, et se reconnaissent dans le miroir qu'ils ont devant les yeux. Tout à coup Claudius, soit remords, soit soupçon de la pièce qu'on lui joue, se lève furieux et sort; la reine, toute la cour le suit, le spectacle cesse : et Hamlet reste, avec la certitude que ses soupçons n'étaient que trop fondés. (1)

Ducis, au lieu de cette scène, fait raconter par Norceste, devant Claudius et Gertrude, l'empoisonnement du roi étranger; et tandis qu'Hamlet observe l'effet que produit sur eux ce récit, Norceste lui dit à part, en désignant Claudius :

Il n'est pas troublé.

HAMLET.

Non !... Mais regarde ma mère.

---

(1) Cette situation a été heureusement reproduite dans *une Fête de Néron*.

La manière si différente dont Shakspeare et Ducis ont traité cette scène et celle du spectre, nous donne une idée des systèmes opposés des deux poètes. Le premier, se permettant tout pour remplir, pour animer la scène et pour parler aux yeux et à l'âme, doit captiver davantage la multitude. Le second, gêné par nos convenances quelquefois trop étroites, obligé de suivre sans s'écarter le fil de l'action, creuse aussi plus avant son sujet, et en tire parfois des résultats extrêmement heureux. Ici, par exemple, le vers de situation que nous venons de citer, en préparant la conduite d'Hamlet, nous montre dans Claudius le crime parvenu à ce calme effrayant, son dernier période; dans Gertrude, le crime en qui tout sentiment n'est pas encore éteint. C'est ce que Talma faisait sentir par la manière avec laquelle il détachait le *Non!* du *Mais regarde ma mère.*

Cette épouse parricide semble, en effet, ici plus excusable; car, loin de chercher à s'excuser, elle-même convient

Que le cœur des mortels n'est point fait pour le crime,
Que quand il est coupable, il n'a pour se juger
Qu'à descendre en lui-même, et qu'à s'interroger.

Dans le récit qu'elle fait à sa confidente des circonstances qui l'ont comme insensiblement conduite au plus affreux abîme, on voit que, de la faiblesse au vice, et du vice au crime, il n'est souvent qu'un pas; que c'est à cette première faiblesse qu'il fallait avant tout résister : *Je devais toujours fuir*, dit Gertrude. *Principiis obsta*, dit Ovide.

Une chute toujours entraîne une autre chute,

ajoute Boileau, qui ne fait que traduire l'*Abyssus abyssum invocat* du Psalmiste : vérité presque triviale, tant l'observation en est fréquente!

Voici comment Gertrude raconte que Claudius ayant encouru la disgrâce du roi, elle s'est vue liée par sa faute, et contrainte, pour sauver les méprisables jours de son amant, à attenter aux jours sacrés de son époux :

Le roi, dans ces momens, à mes soins seuls remis,
Empruntait le secours de ces puissans breuvages
Dont un art bienfaisant montra les avantages.
Habile à m'aveugler, mon complice inhumain
D'une coupe perfide *arma ma* faible main.
J'entrai chez mon époux : étonnée à sa vue,
Je cachai quelque temps ma terreur *imprévue*.

Mais soit qu'en le voyant pour la dernière fois,
Mon cœur de la pitié connût encor la voix;
Soit que prête à commettre un si grand parricide,
La nature en secret malgré nous s'intimide;
En vain je rappelai mon courage interdit,
Tout mon sang se glaça, ma raison se perdit.
Sans pouvoir accomplir ni déclarer mon crime,
Je déposai la coupe auprès de ma victime.
Je sortis. Le remords, tout à coup m'éclairant,
Peignit à mes esprits mon époux expirant.
Ma cruelle raison, dont je repris l'usage,
De mon forfait entier m'offrit l'affreuse image.
Craignant alors, craignant que le roi sans soupçon
N'eût déjà dans son sein fait couler le poison,
Je revolai vers lui; je courais éperdue
Briser la coupe impie à mes pieds répandue,
Ou peut-être d'un trait l'épuisant à ses yeux,
Apaiser par ma mort la nature et les cieux....
J'entrai : pour me punir, ce ciel impitoyable
Avait déjà rendu mon crime irréparable;
Trop jaloux de ravir à ce cœur déchiré
Le fruit du repentir qu'il m'avait inspiré.

Ce n'est point ici la Clytemnestre d'Eschyle, *la plus énergique des Tyndarides*, qui se vante de son forfait comme d'un acte de courage. Sachons gré aux modernes d'avoir un peu adouci ces

monstrueux caractères, et n'admirons pas en tout les anciens.

La poésie de Ducis, dans toutes ces scènes, est forte, pleine de mouvement, et parfois négligée comme à dessein : on dirait que l'auteur, obligé de lutter souvent corps à corps contre un rude et vigoureux athlète, évite une parure trop soignée.

Mais pour juger de l'essor qu'il prend quand il s'élève seul, au-dessus de l'Eschyle anglais, jetons les yeux sur la dernière scène d'Hamlet avec Gertrude. Ce fils infortuné cherchait encore à douter du crime de sa mère : la plus affreuse certitude va l'accabler. Resté seul, il interroge l'urne qui contient les restes de son père; tout à coup, égaré par sa douleur, il croit voir cette urne tressaillir et l'entendre se plaindre et demander vengeance; il tire son poignard, sa mère entre en ce moment terrible; il lui crie d'un air effrayant, et dans l'égarement de sa raison :

Tremblez de m'approcher.

GERTRUDE.

Qui! moi!

HAMLET.

Ce n'est pas vous qui devez me chercher.

GERTRUDE.

Que dis-tu?

HAMLET.

Savez-vous quel affreux sacrifice
Prescrit à mon devoir la céleste justice?

GERTRUDE.

Dieux!

HAMLET.

Où mon père est-il? d'où part la trahison?
Qui forma le complot? qui versa le poison?

GERTRUDE.

Mon fils!

HAMLET.

Vous avez cru qu'un éternel silence
Dans la nuit du tombeau retiendrait la vengeance;
Elle est sortie.

GERTRUDE.

O ciel!

HAMLET.

J'ai vu....

GERTRUDE.

Qui?

HAMLET.

Votre époux.

GERTRUDE.

Qu'exige-t-il?

HAMLET.

Du sang.

GERTRUDE.

Qui l'a fait périr?

HAMLET.

Vous.

GERTRUDE.

Moi! j'aurais pu commettre une action si noire!

HAMLET.

Démentez donc le Ciel, qui me force à le croire.
Son instant est venu.....

Il prend l'urne, la met entre les mains de Gertrude, et l'oblige à jurer sur ces restes funèbres... Mais la coupable ne peut soutenir l'aspect de son époux, de son fils, le poids des remords... Hamlet, qui lit dans ses yeux éteints le crime, le malheur, et voit sa mère succomber devant lui, est saisi d'un retour imprévu, mais bien naturel; il tombe à ses pieds et la couvrant de larmes :

Ah! revenez à vous;
Voyez un fils en pleurs embrasser vos genoux,

Ne désespérez point de la bonté céleste,
Rien n'est perdu pour vous, si le remords vous reste :
Votre crime est énorme, exécrable ; odieux ;
Mais il n'est pas plus grand que la bonté des dieux.

Nous ne connaissons rien chez les anciens de comparable à ces vers, aux sentimens qu'ils expriment, au changement qu'ils amènent, en faisant succéder à de pénibles angoisses les plus douces larmes de la pitié. Si Hamlet parle ici en chrétien de la clémence divine, quoique l'action se passe à l'époque reculée où le Danemarck était encore dans l'idolâtrie, on ne peut que louer l'auteur d'avoir donné à un personnage digne d'un grand intérêt de consolantes idées, qui sont dans son âme comme un pressentiment du christianisme. C'est ainsi que, quand il a tout perdu, au lieu d'imiter sa misérable mère et de se poignarder, à l'exemple de tant de prétendus héros, Hamlet finit la pièce par ces vers :

Mes malheurs sont comblés, mais ma vertu me reste,
Mais je suis homme et roi : réservé pour souffrir,
Je saurai vivre encor ; je fais plus que mourir.

Comment rappeler, après une si noble résignation, cette maxime coupable, que Voltaire a

placée dans un de ses meilleurs ouvrages, *Mérope :*

> Quand on a tout perdu, quand on n'a plus d'espoir,
> La vie est un *opprobre*, et la mort un *devoir*.

Un opprobre! ce n'est donc plus le crime qui déshonore, c'est le malheur; et bien loin d'en porter le fardeau avec courage, le rejeter est *un devoir!* Ainsi, l'homme au-dessus de l'infortune et résigné sous la main qui le frappe et l'éprouve, ce spectacle, le plus grand que le Ciel puisse offrir à la terre, ne dit rien à votre âme? Ah! quand vous immoliez si légèrement, à une antithèse peut-être, le principe conservateur et sacré des jours de vos semblables, si l'on vous eût dit qu'un infortuné se ferait contre lui-même de vos vers brillans une arme homicide, et qu'il les léguerait à des parens au désespoir, comme un monument trop certain d'une faiblesse déplorable (1), quels n'eussent pas été vos regrets! vous auriez senti alors combien peuvent être grands les torts d'un grand écrivain.

Voltaire est plus heureux quand il respecte

(1) Le respect dû au malheur interdit ici tout détail.

les principes auxquels il a dû, comme on l'a observé, les plus beaux traits de ses écrits. J'en trouve un exemple remarquable dans les personnages de Sémiramis et d'Assur, qui ont à se reprocher les mêmes crimes que Gertrude et que Claudius. L'auteur ne se contente pas de nous montrer Assur comme un scélérat inaccessible au remords : il joint à sa sinistre impassibilité un dédain qui se rit des terreurs de sa complice; ce qui rappelle ces mots frappans de l'Écriture : *Impius, cùm in profondum venerit, contemnit.* « L'impie, quand il est au fond de l'abîme, méprise. » Ce trait du rôle d'Assur est d'autant meilleur, qu'il sert à relever Sémiramis quand elle lui répond :

Croyez-moi ; les remords, à vos yeux méprisables,
Sont la seule vertu qui reste à des coupables.
Je vous parais timide et faible ; désormais
Connaissez la faiblesse, elle est dans les forfaits.
Cette crainte n'est pas honteuse au diadême ;
Elle convient aux rois, et, surtout, à vous-même ;
Et je vous apprendrai qu'on peut, sans s'avilir,
S'abaisser sous les dieux, les craindre et les servir.

Ce sont là de hautes leçons; celles que renferme *Hamlet,* non moins belles, sont peut-être

mieux exprimées encore. Il en est une qui avait particulièrement frappé Louis XVIII. Ducis, dans le *Journal de sa vie*, raconte que la dernière fois qu'il vit ce prince, se trouvant seul avec lui dans son cabinet, le royal vieillard, préoccupé de l'idée d'une mort prochaine, lui cita, après un long silence, ces vers que le père d'Hamlet dit à son fils, quand il lui apparaît en songe et lui laisse entrevoir la terrible justice que le Ciel exerce sur les rois :

Ah ! s'il me permettait cet horrible entretien,
La pâleur de mon front passerait sur le tien ;
Nos mains se sécheraient en touchant la couronne,
Si nous savions, mon fils, à quel prix il la donne.
Vivant, du rang suprême on sent mal le fardeau ;
Mais qu'un sceptre est pesant, quand on entre au tombeau !

M. de Barante, dans son *Histoire des ducs de Bourgogne*, rapporte, d'après Froissart et Christine de Pisan, que Charles V ou *le Sage*, au moment de mourir, dit à ses frères : « Les pauvres gens de notre royaume sont bien tourmentés et grevés par les subsides et les aides ; ôtez-les le plus tôt que vous pourrez ; nonobstant que je les aie établis, rien ne me chagrine plus et ne pèse davantage sur mon cœur.... »

Il fit apporter ensuite la sainte couronne d'épines, et lui adressa une longue prière. Il demanda aussi qu'on tirât du trésor de Saint-Denis sa couronne royale, et la fit poser aux pieds de son lit. « Ah! précieuse couronne de France, dit-il, et à cette heure si impuissante et si humble, précieuse par le mystère de justice renfermé en toi; mais vile, plus vile que toutes choses, à cause du fardeau, du travail, des angoisses, des tourmens, des peines de cœur, de corps et d'âme, et du poids de conscience que tu donnes à ceux qui te portent. Ah! s'ils pouvaient d'avance les savoir, ils te laisseraient plutôt tomber en la boue que de te placer sur leur tête. »

Cette humble prose convient à la situation et au caractère du personnage. Ducis, faisant parler un être surnaturel, *transfuge des tombeaux*, a dû prendre un ton différent : *La pâleur de mon front passerait sur le tien, nos mains se sécheraient en touchant la couronne*, sont des traits d'une riche imagination. *Mais qu'un sceptre est pesant!* paraît plus frappant, quoique moins remarquable que cette phrase de notre valenciennois Froissart : *Ce sont choses* (les im-

pòts dont le peuple est grevé) *qui moult me grievent et poisent en mon couraige.* On retrouve ici du moins l'accomplissement de cette prophétie : « Le poids dont vous aurez chargé les autres retombera sur vous. »

Les diverses moralités répandues dans *Hamlet* ne nuisent point au développement de l'amour filial, qui est ici la grande *unité de but* ou *unité morale*, si essentielle dans toute composition dramatique, quoique aucune poétique, à ma connaissance, n'en ait fait mention. (1)

---

(1) On objectera peut-être que dans *Hamlet* le rôle de Gertrude rompt cette *unité*. Je ne le crois pas : il met au contraire l'amour d'un fils à l'épreuve la plus pénible, et nous le montre sous le jour le plus beau. La moralité qui ressort de la situation d'une épouse coupable, et qui n'est ici que secondaire, un ami de Ducis, M. Lemercier, en a fait l'objet principal de sa tragédie d'*Agamemnon*. C'est là qu'on voit, du sein de l'adultère, surgir le crime qui en est la suite, et le châtiment qui déjà le poursuit ; là, tout concourt à nous offrir, dans les remords et dans les supplices anticipés de l'épouse criminelle, dans la bonté touchante de son époux, dans la trop juste ingratitude de son complice, dans les sinistres prédictions de Cassandre, dans les nobles conseils de Strophus, enfin dans la seule présence du jeune Oreste, une leçon terrible et bien propre à faire tourner au profit des mœurs un sujet immoral. Je m'étonne que M. Lemercier, que l'auteur

Si l'admirateur des œuvres du génie, selon le point de vue d'où il les contemple, y découvre toujours des beautés nouvelles, qu'il me soit permis de dire ce que je crois y voir. Cette *unité* que je nomme *morale*, et qui ne nous frappe que dans un petit nombre de chefs-d'œuvre, n'est pas l'*unité d'impression*, que M. Guizot a signalée le premier dans ses profondes observations sur Shakspeare : l'*unité morale* ou *de but* est encore préférable, selon moi, pourvu que l'auteur nous dirige vers un but utile, et non pas dangereux, comme il arrive trop souvent. Tâchons, par de courts exemples, d'expliquer cette distinction.

Si le pardon des offenses est la plus noble des vertus, combien ne devons-nous pas regretter le talent que Lafosse a mis à porter tout notre intérêt sur le caractère implacable de Manlius qui, pour venger une injure personnelle, médite la ruine de sa patrie! « La vengeance, dira-t-on, était une vertu chez les Romains; ils lui

---

du *Cours analytique de Littérature*, n'ait pas remarqué dans la tragédie un genre de beauté auquel il a si bien prouvé qu'elle pouvait atteindre.

élevaient des autels. » Eh! que nous importe? Éclairés par notre religion, est-ce à nous à encenser leurs idoles?

Combien Corneille s'est montré plus sage, quand il a choisi dans l'histoire d'Auguste un trait de clémence qui élève cet empereur bien au-dessus de son siècle et de lui-même! Et remarquons que l'auteur, pour nous avoir intéressés d'abord à Cinna et aux conjurés, n'en est pas moins fidèle à l'unité dont nous parlons. Ces conjurés, avec tous leurs projets de vengeance, dont nous saisissions avidement la chimère, Corneille semble ne les avoir élevés si haut dans notre aveugle opinion, que pour les faire tomber avec plus d'éclat, aux rayons de la vertu sublime qui vient éclairer l'âme d'Auguste, et dont la seule image faisait couler des larmes si nobles des yeux du grand Condé. Tout l'ouvrage est dans ce dernier acte si plein, si admirable! Ce qui précède n'en est que la préparation : les faiblesses et les inconséquences de Cinna, sa noire ingratitude et celle d'Émilie, qui tous deux acceptent depuis long-temps les bienfaits d'un prince dont ils trament la perte, les bassesses même de Maxime, tout concourt

à cet unique but auquel Voltaire et Laharpe n'ont pas fait attention, lorsqu'ils ont reproché à Corneille de rabaisser inutilement dans *Cinna*, dans *Polyeucte* et dans d'autres tragédies, plusieurs personnages, et souvent même d'en *dégrader* un tout-à-fait. Voyons, par un autre exemple, s'il n'y aurait pas dans ces nuances si variées de caractères, et même dans cette *dégradation*, une gradation calculée, allant au but de l'auteur.

On connaît le dévouement de Polyeucte, lorsque, indigné des persécutions auxquelles les chrétiens sont en butte, touché de leurs vertus et frappé de la vérité qui les éclaire, il court, au prix de son sang, embrasser leur cause et leur croyance. A ce martyr volontaire que lui fournit l'histoire, Corneille oppose, dans Pauline et dans Sévère, les plus hautes vertus païennes. Mais combien ces vertus, malgré leur élévation, sont encore mêlées de faiblesse et loin de l'idéal divin où plane Polyeucte! Voilà pourtant, semble dire l'auteur en nous montrant Sévère et Pauline (deux des plus grands caractères que son génie ait pu créer), voilà des vertus humaines : vous avez raison d'y trouver

des taches ; vous ne les voyez pas encore comme je le voudrais. Mais élevez vos regards jusques à mon héros; et, des hauteurs où son esprit va vous placer, descendez à Pauline; de Pauline à Sévère; mais descendez encore, et vous verrez, beaucoup plus bas, dans l'âme de Félix, notre pauvre nature abandonnée à elle-même, et dans toute sa nudité. Eh bien! tout sert à la gloire de Dieu; Dieu appelle à lui tous les pécheurs; ce Félix, cette âme de boue, est destinée à partager le bonheur des élus. Vous doutez de sa conversion? Ouvrez l'histoire des premiers chrétiens; voyez que de persécuteurs devenus martyrs! ouvrez enfin l'Évangile, et réfléchissez aux grands exemples qu'il vous offre; et comme tout concourt aux desseins de la Providence, tout, dans mon ouvrage inspiré, va concourir au même but : Félix, Pauline, Néarque et Polyeucte, par leur sang; et Sévère par l'hommage solennel qu'il rend au christianisme; tous viendront aboutir à la fin que j'ai dû me proposer.

Je demande pardon au lecteur de multiplier ainsi les exemples. Dans un moment où l'on va partout reculant les bornes de l'art, si nous voulons prouver que la saine philosophie doit avoir,

avant tout, sa part dans les nouveaux domaines, il n'est pas inutile d'examiner ce qu'ont fait nos pères. Que ne puis-je, sans entrer dans de trop longs développemens, analyser ici *Athalie!* Nous verrions comment, dans cet œuvre immense, tout se rapporte au plus grand événement dont le monde ait été le témoin et l'objet. (1)

Mais pour achever de nous assurer si l'*unité morale* peut suppléer à l'*unité*, ou plutôt à l'uniformité de *couleur*, un dernier exemple me semble nécessaire, et je le prends derechef dans Corneille; j'aime à parler de Corneille à propos de Ducis : c'étaient deux âmes de la même trempe.

Si la tragédie est l'école des rois, quelle leçon plus importante pouvait-elle leur donner que de se prémunir contre la faiblesse qui les met à la merci des passions et des vices qui les assiégent? Prusias, jouet des intrigues d'une femme et d'un ministre étranger, sur le point d'immoler à leur intérêt son propre fils, l'appui et la gloire de sa couronne, offre sans doute une peinture aussi

(1) C'est ce que j'espère prouver dans l'ouvrage que je dois publier sur la *Philosophie de la Littérature française*.

vraie que morale des effets déplorables de ce défaut de caractère. Rapprochée de nous par le naturel et la vérité, cette peinture peut nous servir à tous. Le contraste de la faiblesse du père et de la fermeté du fils est en outre très dramatique. Mais comment conserver, dans le rôle de Prusias, cette pompe majestueuse, l'ornement et le charme de nos plus belles tragédies? On en sent l'impossibilité. Fallait-il donc laisser là le sujet de *Nicomède?* C'est ce qu'assurément ne pouvait penser Voltaire, qui toutefois, dans ses observations sur cette pièce, ne tient aucun compte du but philosophique. Il convient pourtant « qu'il y a des rois qui gouvernent mal leurs « familles, qui sont trompés par leurs femmes », et il en conclut qu'il ne faut pas les mettre sur le théâtre tragique, « parce qu'il ne faut pas, « dit-il, peindre des ânes dans les batailles d'Ar- « belles ou de Pharsale. » Mais quoi! lorsqu'un défaut de caractère aussi commun amène chez un roi les résultats les plus funestes pour les peuples, si on l'interdit à la tragédie, qu'en faut-il donc faire? Une comédie? Le sujet n'en est pas gai : *Quidquid delirant reges....* Les folies des rois nous coûtent trop cher pour nous

faire rire long-temps. Pouvait-on d'ailleurs affubler Prusias de ridicules, comme un bourgeois qui se laisse mener par sa femme et par son voisin? N'est-il pas des convenances qu'on doit avant tout respecter? Oui, sans doute : c'est ce qu'a fait Corneille, en conservant à Prusias ce naturel profond qui caractérise plusieurs de ses derniers ouvrages, et que nous retrouvons, avec des nuances plus délicates, dans le peintre d'Acomat, d'Agrippine, d'Aman, du petit Joas; et c'est là que nous devons admirer davantage un grand poète, car la véritable grandeur est celle qui sait se plier, sans presque nous laisser apercevoir qu'elle se plie.

Mais que faut-il penser de cette confusion des genres, introduite sur notre scène? Sans être esclave de toutes les règles, n'y a-t-il aucun inconvénient, même moral, à les mépriser toutes, et, en particulier, à mettre le ridicule où il ne doit pas être? Notre nation est déjà bien assez disposée à en abuser. Telle plaisanterie qui se serait éteinte en tombant sur le public de Londres, a quelquefois produit sur nous des effets électriques. Si La Bruyère a eu raison de dire que le caractère des Français demande du sérieux

dans le souverain, n'en demande-t-il pas aussi dans les écrivains, qui ont leur part de souveraineté sur nos esprits?

N'y eût-il que ces motifs, Shakspeare, que l'on reproche à Ducis de n'avoir pas entièrement reproduit, ne devait, selon nous, être imité que bien rarement dans l'emploi qu'il a fait souvent du ridicule. Dans sa fameuse scène des Fossoyeurs, par exemple, il est difficile de ne pas trouver déplacées les plaisanteries qu'il se permet, jusque dans le domaine de la mort.

Je sais qu'un de nos plus grands littérateurs a dit : « Ne retranchez pas de la tragédie d'*Hamlet* « le travail et les plaisanteries des Fossoyeurs, « comme l'avait essayé Garrick. Assistez à cette « terrible bouffonnerie, vous y verrez la terreur « et la gaîté passer rapidement sur un immense « auditoire. A la lueur éblouissante, mais un « peu sinistre, des gaz qui éclairent la salle, au « milieu de ce luxe de parure qui brille au pre- « mier balcon, vous verrez les têtes les plus élé- « gantes se pencher avidement vers ces débris « funèbres étalés sur la scène; la jeunesse et la « beauté contemplant avec une insatiable cu- « riosité ces images de destruction et ces détails

« minutieux de la mort. Mais les plaisanteries « bizarres qui se mêlent au jeu des personnages, « semblent, de moment en moment, soulager « les spectateurs du poids qui les oppresse. De « longs rires éclatent dans tous les rangs : atten- « tives à ce spectacle, les physionomies les plus « froides tour à tour s'attristent ou s'égaient, « et l'on voit l'homme d'état sourire aux sar- « casmes des Fossoyeurs, qui cherchent à dis- « tinguer le crâne d'un courtisan et celui d'un « bouffon. » (1)

Quelque ingénieuse que soit cette apologie, comme le savant académicien envisage *Hamlet* sous un autre point de vue, et trouve un peu après que ces plaisanteries choquent les convenances, son autorité ne peut ici nous être opposée.

Nous ne saurions non plus regretter, avec un panégyriste du poète anglais, les traits malins ou bouffons que, sous sa folie simulée, Hamlet s'amuse à décocher à l'inoffensif Polonius, à l'innocente et douce Ophélie. Le sentiment qui doit pénétrer ce fils malheureux est trop funèbre

(1) M. Villemain, *Essai sur Shakspeare.*

pour qu'il puisse songer à rire. Ducis semble avoir en cela critiqué Shakspeare, quand il fait dire à son héros :

> Un si saint mouvement n'admet point de mélange.
> ... Mon père est mort, il faut que je le venge,

et sans doute ce n'est pas avec l'arme du ridicule et de légères épigrammes : son ironie, s'il l'emploie, doit être sanglante ; ses armes sont de fer, et ce fer n'a point de côté comique.

Mais au lieu d'avoir à pleurer le crime d'une mère, à venger la mort d'un père, un héros qui n'aurait à repousser que ses propres dangers, Junius Brutus, par exemple, au milieu de la cour des Tarquins, se servant du masque qu'il a pris pour renvoyer à ses tyrans les traits du ridicule dont on croit l'accabler, s'amusant de leur chute prochaine, et près de trahir lui-même son artifice en laissant jaillir de son esprit voilé quelques éclairs précurseurs de la foudre, serait-il indigne de la tragédie? Il nous semble qu'il y aurait un genre d'héroïsme bien intéressant dans un être faible, entouré de tant de périls, à se jouer ainsi de ses redoutables ennemis, et à rire sous le poignard. Mais ce sont là des exceptions. Le

sujet d'*Hamlet*, couvert d'un merveilleux lugubre, ne comportait pas cette variété de couleurs; pour le traiter, Ducis a dû presque exclusivement, comme il l'écrit à Talma, *tremper sa plume dans l'encrier de Dante.*

P. S. Cet article était fait, et Andrieux n'avait pas donné son *Junius Brutus*, lorsqu'ayant eu occasion de lui parler de la manière dont j'avais conçu ce rôle : « Votre idée est bonne » (me dit l'excellent homme que nous avons perdu), « mais elle n'est pas nouvelle. Lisez la *Lucrèce* « d'Arnault père, jouée au Théâtre français, « il y a bien long-temps. » Je lus en effet cette tragédie, et j'éprouvai, je l'avoue, quelque orgueil de m'être rencontré avec l'auteur de *Marius* et des *Vénitiens*. Mais ce que je n'eusse point *rencontré*, c'est une scène telle que celle où Brutus, pour *brûler ses vaisseaux*, et faire éclater la conspiration, en vient révéler à Tarquin lui-même le secret et la part qu'il y prend. Tarquin, après avoir reçu les confidences de notre fou supposé, cherche à l'effrayer, et lui dit :

Si tu veux te soustraire aux plus affreux supplices,
A l'instant même il faut me nommer tes complices.

BRUTUS.

Je le veux.

TARQUIN.

Parle donc.

BRUTUS.

Ce sont tous les Romains.

TARQUIN.

Et leurs instigateurs, quels sont-ils?

BRUTUS.

Les Tarquins.

Et il explique de quelle manière ils le sont devenus, en rappelant leurs crimes. Voilà certes une conception originale. Cet ouvrage a été traduit en hollandais, et, ce qui est à peine croyable, le traducteur regrette, dans sa préface, de n'avoir pu retrancher le rôle de Brutus, qui, selon lui, gâte la pièce. Il y a des gens qui, dans leur goût tyrannique pour tout ce qui n'est pas à leur niveau, couperaient, à l'exemple de ce même Tarquin, les plantes vigoureuses qui dans un jardin s'élèvent au-dessus des autres.

CHAPITRE III.

ROMÉO ET JULIETTE (1772).

Voici un sujet qui, tout affligeant qu'il est, peut plutôt, je le conçois, toucher au comique, au burlesque même : c'est l'esprit de parti ou de vengeance qui, allumé entre les Capulets et les Montaigus, désunit et désola si long-temps Vérone. Sans doute il était aisé dans une tirade sérieuse, de nous faire haïr une fureur héréditaire qui arme les uns contre les autres tous les membres de deux maisons ; mais ce tableau, si l'on veut le mettre en action, comme l'a fait Shakspeare dans *Roméo et Juliette*, si l'on veut montrer combien ce misérable esprit rapetisse les hommes des conditions les plus élevées, et les rapproche des êtres les plus dégradés par l'ignorance de tout principe, force est de laisser de côté la dignité tragique.

Dès l'ouverture de la pièce anglaise, le prince de Vérone ayant rétabli entre les Capulets et les

Montaigus une sorte de paix, nous voyons quelques uns de leurs valets, dont l'auteur semble avoir à dessein chargé la grossièreté, se prendre de querelle et mettre flamberge au vent. Au bruit qu'ils font, deux jeunes gens, un Montaigu et un Capulet, arrivent; on croit qu'ils vont étouffer l'ignoble débat; mais une étincelle, quoique du milieu d'un tas de boue, a pris aux poudres et gagne, en un clin d'œil, des valets aux jeunes maîtres et puis aux chefs de la maison, qui, malgré les glaces de l'âge, ne se montrent que plus inflammables : « Mon épée! mon épée de com-« bat! » s'écrie le vieux Capulet en accourant. — « Votre béquille! votre béquille! » lui crie sa vieille femme.

LE VIEUX CAPULET.

« Mon épée, vous dis-je; j'aperçois le vieux « Montaigu; il fait briller la sienne en l'air pour « me braver.

LE VIEUX MONTAIGU.

« C'est toi, traître de Capulet! — Ne me re-« tenez pas. »

Les partis sont ainsi en présence, lorsqu'un groupe de citoyens paisibles vient les séparer,

et le prince lui-même leur adresser, sur les maux qu'ils causent à leur patrie, des reproches qui peuvent s'appliquer aux brûlots de tous les temps et de tous les pays.

Voilà une exposition pleine de mouvement, frappante par des contrastes que notre tragédie ne pouvait employer, et surtout un haut but moral et politique. Il est fâcheux que l'auteur s'en éloigne si long-temps, pour s'égarer avec ses personnages dans les détails sans fin d'un amour sans mesure. On objectera que les scènes de Roméo et Juliette, malgré quelques fautes de goût et de convenances, sont pleines de charme; que le spectateur ne hait pas d'être ainsi égaré; que, d'ailleurs, Shakspeare ne perd point de vue son but, puisqu'après avoir jeté le ridicule sur l'esprit de parti qui divise deux familles, il nous le rend odieux, en nous intéressant à deux amans qui, violemment séparés par les haines de leurs parens, en viennent à la plus terrible catastrophe. Ducis nous mène au même but, mais sans nous faire passer à travers un débordement de soupirs, de fadeurs et d'ardeurs amoureuses. Quoique ce soit là *pour aller au cœur la route la plus sûre*, elle est pour lui

trop battue, trop facile. A ces chemins de fleurs, le sévère écrivain préfère le noir, l'horrible sentier qui, loin de l'écarter de son sujet, le conduit à l'enfer, à l'*Enfer* de Dante; il en évoque un des plus douloureux, un des plus effrayans simulacres qu'ait enfantés la haine et l'esprit de vengeance. Voici comment il le fait entrer dans son action.

Contraint de s'exiler pour fuir les Capulets, un vieux Montaigu, après vingt ans d'absence, revient pour exécuter un projet exécrable. A l'exception de Roméo, il avait emmené avec lui tous ses enfans. Que sont-ils devenus? C'est ce qu'on lui demande en vain. Il repousse d'un air sombre toutes les questions. Resté seul avec Roméo, au moment où ce jeune homme se flatte de voir son père consentir à son hymen avec Juliette, Montaigu révèle à son malheureux fils le plus affreux mystère et les motifs de sa haine éternelle pour le sang des Capulets : « Tu voulais être instruit du destin de tes frères, lui dit-il; ils ne sont plus. » Il raconte comment, après avoir été poursuivi et atteint par un de ses implacables ennemis, il fut enfermé dans une tour avec ses quatre enfans, et il ajoute :

Déjà depuis trois jours dans mon cachot funeste,
Je sentais dans mon sein s'amasser la terreur,
Quand d'un songe effrayant la prophétique horreur
Offrit à mes esprits la plus fatale image.
Je m'éveillai tremblant, plein d'un affreux présage.
Je cherchais dans moi-même, immobile et glacé,
Quel était ce malheur par mon songe annoncé.
Mes fils dormaient; j'y cours; leurs gestes, leurs visages,
Sur mon sort tout à coup éclairant mes présages,
De la faim sur leur lit exprimaient les douleurs;
Ils s'écriaient « Mon père! » et répandaient des pleurs.
Nous nous levons, on vient; nous attendions d'avance
L'aliment qu'on accorde à la simple existence.
Chacun se tait; j'écoute : et j'entends de la tour
La porte en mur épais se changer sans retour.
Je *fixai* mes enfans sans parole et sans larmes. (1)
J'étais mort.... Ils pleuraient.... Je cachai mes alarmes.
Mais lorsqu'enfin (soleil devais-tu te montrer?)
Dans eux tous à la fois je me vis expirer,
Je dévorai ces mains. Renaud me dit: « Mon père!
Vis, tu nous vengeras. » Raymond, Dolcé, Sévère,
M'offrirent à genoux leur sang pour me nourrir;
Et chacun d'eux ensuite acheva de mourir.

L'expression *acheva de mourir*, qui complète

---

(1) *Fixer*, au lieu de *fixer ses regards sur* est une locution elliptique employée par quelques poètes modernes.

ce récit de douleurs, est remarquable; mais moins encore que ce trait d'un enfant qui, avant d'expirer, dit à son père : *Tu nous vengeras!* Shakspeare et Dante n'ont rien de plus fort. S'il est vrai que l'esprit de vengeance puisse ainsi atteindre jusque dans sa fleur la nature humaine, quelle horreur ne doit-il pas nous inspirer!

Montaigu continue :

Je restai seul vivant, mais indigné de vivre.
Ma vue en s'égarant s'éteignit à la fin,
Et ne pouvant mourir de douleur ni de faim,
Je cherchai mes enfans avec des cris funèbres,
Pleurant, rampant, hurlant, embrassant les ténèbres,
Et les retrouvant tous dans ce cercueil affreux,
Immobile et muet, je m'étendis sur eux.
Mon cachot fut ouvert; mes amis en furie,
Venant pour me sauver....

ROMÉO.

Ah! de sa barbarie
Vous dûtes bien, je crois, punir un inhumain.

MONTAIGU.

Il n'avait point d'enfans.

Dans ce tableau d'une vérité si déchirante, remarquons le vers pittoresque et plein d'une

horrible harmonie, à dessein monotone : Pleu*rant*, ram*pant*, hur*lant*, embras*sant* les ténèbres. Mais ce mot imité de Macbeth : *Il n'avait point d'enfans* sèche nos larmes, et jette une affreuse lumière sur l'infernal esprit de représailles qui animait ces barbares. On peut concevoir le tourment de ce père altéré de vengeance, lorsqu'au moment d'atteindre son ennemi, celui-ci lui échappe par une mort paisible, ce qui lui fait exhaler ces vers si forts d'expression et d'image.

> Le cruel chez les morts, tranquille et sans effroi,
> S'est, au sein des tombeaux, retranché contre moi.

A qui donc maintenant pourra-t-il se prendre? Son ennemi est mort; *il n'avait point d'enfans!* Mais il lui reste un frère, ce frère a une fille, Juliette, son unique espoir et tout son amour : Qu'elle périsse avec son père! Roméo se récrie d'horreur. L'implacable vieillard, pour l'attacher à sa fureur aveugle, achève de lui dérouler la longue chaîne de malheurs, de souffrances, qu'en sortant de prison, il a traînée vingt ans sur l'Apennin, et, au refus que lui fait Roméo de servir son affreux projet, il croit, dans son

délire, voir ses quatre fils implorant sa vengeance :

Oui, voilà leurs visages,
Leurs traits, leur port....

ROMÉO.

Mon père, écartez ces images.

MONTAIGU.

Grand Dieu! pour un moment suspendez mes douleurs :
Voyez ces cheveux blancs, daignez tarir mes pleurs.

ROMÉO.

O Ciel!

MONTAIGU.

Il en est temps, souffrez que je succombe.
Pour revoir mes enfans, plongez-moi dans la tombe.
Je sens que je chancelle....

ROMÉO.

Ah! du moins que mes bras...

MONTAIGU.

N'avancez pas, cruel, ou vengez leur trépas.

ROMÉO.

Eh! seigneur....

MONTAIGU.

Mes enfans!

ROMÉO.

Dans votre horreur funeste,
Songez que....

MONTAIGU.

Mes enfans !

ROMÉO.

Songez que je vous reste.

MONTAIGU.

Mes enfans !... Où sont-ils ?

ROMÉO.

Ah ! revenez à vous,
Mon père, ou dans l'instant je meurs à vos genoux.
... Vivez, hélas ! conservez-vous encore.

MONTAIGU.

Je suis un malheureux qui se hait, qui s'abhorre,
Trop indigne à jamais du jour qu'il doit flétrir.

ROMÉO.

Que vous reprochez-vous?

MONTAIGU.

Je n'ai pas pu mourir.

Quel dialogue! quelle vérité dans cette répétion *mes enfans*! dont notre tragédie n'offre, je crois, aucun exemple! et quelle puissance de moyens dans toute la scène! Le talent, disons, avec M. Villemain, *le génie de Ducis* coule ici à pleins bords.

Cependant ce rôle étonne et consterne plutôt qu'il ne touche, car on voit avec peine un sentiment aussi respectable que la douleur

paternelle servir de mobile à une haine aveugle et forcenée. On se demande comment un homme dont on nous avait annoncé les vertus, la noblesse, peut descendre à la feinte honteuse qu'emploie Montaigu au dernier acte, pour se venger sur des innocens et exterminer ce qui reste de Capulets. On aimerait mieux que l'esprit infernal qui l'anime, sorti d'une source impure, de l'orgueil par exemple, ou de l'ambition déçue, exerçât ses ravages sur une âme perverse. Mais l'auteur a eu sans doute une intention plus profonde : il a voulu nous faire voir à quel point la vengeance dont la source même était la plus sacrée, pouvait dégrader un noble caractère. Ce spectacle, j'en conviens, est affligeant, et, pour l'effet, bien inférieur à celui que nous offre Corneille dans *Rodogune*. Lorsque l'horrible Cléopâtre, désespérée de céder le trône à sa rivale et à son fils, croit, en se précipitant dans la tombe, y entraîner les objets de sa haine; lorsqu'on la voit, le regard farouche, les lèvres agitées de mouvemens convulsifs, la poitrine gonflée par le poison qu'elle a pris et par la rage qu'elle ne peut plus contenir, voilà où l'on peut reconnaître, sans aucun regret et dans

toute sa difformité, le vice affreux que des insensés ont osé nommer la vertu des grandes âmes.

De semblables *vertus* peuvent être renvoyées à l'Enfer de Dante, qui nous montre la Vengeance dégouttante de sang, et rongeant le crâne d'un ennemi. Si, comme nous l'avons vu, ce sont là des *vertus romaines*,

Rendons grâces à Dieu de n'être pas Romains;

et, sans nous étendre davantage sur un des ouvrages les moins heureux de Ducis, passons à un sujet d'un intérêt plus élevé.

CHAPITRE IV.

OEDIPE CHEZ ADMÈTE (1778).

Ducis, après avoir tiré du *fumier de Shakspeare* (c'est l'expression de Voltaire), et de l'*Enfer* de Dante, quelques pierres d'un effrayant éclat, semble avoir voulu se purifier doublement aux sources de la Grèce, en recourant tout à la fois à Euripide et à Sophocle. Pour peindre les vertus d'Admète, une source plus pure s'offrait encore au talent de l'auteur, sur le trône même de nos rois, alors occupé par un jeune monarque, l'espoir et l'amour des Français. Telle était néanmoins l'aversion de Ducis pour tout ce qui pouvait ressembler à la flatterie, même la plus méritée et la moins dangereuse, qu'avant la représentation de sa pièce, il écrivait à son ami Sédaine : « Ce dont « je suis sûr, c'est que le roi n'aime point les « louanges, et qu'il ne se fait aucun mérite de « ne point les aimer. Heureusement que mon

« *OEdipe* n'en contient point, et que, s'il y a « matière, dans le cours de l'ouvrage, à quel- « ques applications aux vertus du Roi, c'est une « bonne fortune de mon sujet qui me les a « amenées comme sous la main. »

Mais quel affreux pressentiment lui avait fait choisir ce sujet, ce douloureux sacrifice d'un prince aussi bon que magnanime, s'immolant à des divinités implacables? Ce prophétique esprit, attribué jadis aux poètes, l'éclairait-il, lorsqu'il écrivait ces grandes scènes, d'abord celle où Admète, préparé à la mort, recommande à son ami ses enfans et sa malheureuse femme?

Éloignez de ses yeux (*lui dit-il*) la vérité cruelle.
Quand je ne serai plus, que vos soins auprès d'elle
Adoucissent au moins l'horreur de mon trépas;
Elle en aura besoin, ne l'abandonnez pas.
Que mes enfans aussi trouvent en vous un père;
Vous devenez pour eux un appui nécessaire.
Hélas! je laisse un fils qui doit régner un jour;
Formez-le pour son peuple, et non pas pour sa cour.
Loin de lui tout éclat d'une pompe importune!
Offrez-lui pour leçon votre auguste infortune;
Qu'il apprenne de vous (hélas! vous le savez)
Que les rois au malheur sont souvent réservés....
Je mets sous votre appui, dans mes derniers instans,

OEdipe, mes sujets, ma femme et mes enfans.
Cet espoir me soutient à mon heure suprême ;
Je goûte avant ma mort les fruits de ma mort même ;
L'honneur en est trop cher, le prix en est trop beau,
Si le bonheur public renaît sur mon tombeau. (1)

Rappelons-nous aussi la scène où Alceste, ignorant que les dieux ont condamné les jours de son époux, vient lui parler, avec des transports de joie, de son peuple, de ses enfans, et semble néanmoins, au milieu de ses accens de bonheur, pressentir l'infortune :

Dans ton fils, cher époux, je croyais t'embrasser ;
Et s'il faut sans détour t'avouer mes alarmes,
J'ai même, en l'embrassant, répandu quelques larmes
Tu pleures, cher Admète.

Mais une situation plus déchirante encore, c'est celle où l'infortunée reine, après avoir appris que son époux va se sacrifier, vient, les

---

(1) On pourrait croire ces vers postérieurs au testament et aux derniers momens de Louis XVI : toutes mes citations sont néanmoins exactement conformes à l'édition de Gueffier, Paris, 1780.

regards frappés de l'appareil de sa mort, lui reprocher sa feinte :

Tu me trompais ! Et moi, dans cet affreux moment,
Je goûtais de l'amour le doux enchantement !
J'allais prier les dieux de veiller sur ta tête,
Les couronner de fleurs comme en un jour de fête,
Et quand leur main sur toi portait les coups mortels,
De mon crédule encens parfumer leurs autels.
Hélas ! j'étais en paix sur le bord de l'abîme.

Admète la console, et cherche à l'élever jusqu'à sa sublime résignation.

Du saint nœud qui nous joint l'héroïque tendresse
Marche avec le courage et proscrit la faiblesse.
Vois-moi dans ces momens d'un œil religieux ;
Songe que ton époux est sous la main des dieux :
Je ne m'appartiens plus ; marqué pour leur victime,
Je dois leur consacrer tout le sang qui m'anime :
Mes jours dépendent d'eux ; ce qui dépend de moi,
C'est de penser en homme, et de mourir en roi.

N'en déplaise aux admirateurs des temps appelés *héroïques*, l'Admète d'Euripide n'est pas tout-à-fait aussi noble, lorsque, après avoir proposé à son père de vouloir bien mourir pour lui, il trouve fort mauvais qu'un vieillard qui

n'a que quelques années à vivre, ait refusé de lui en faire le sacrifice. Malgré cette monstruosité, la pièce grecque renferme les plus grandes beautés de sentiment; l'amour conjugal et maternel d'Alceste, son généreux dévouement pour son époux, sont peints avec une grande vérité. Racine avait songé à transporter ce sujet sur notre scène, et il paraît n'avoir été arrêté que par la difficulté de trouver un dénouement; car on ne souffrirait point chez nous qu'Admète laissât périr sa femme en sa place. Ducis, ayant trouvé dans l'OEdipe de Sophocle un vieillard qui ne demande qu'à mourir, un infortuné assez généreux pour se dévouer, sans même en informer celui qui l'arrêterait, a eu l'idée, qui paraissait heureuse, d'amener OEdipe chez Admète au moment où ce prince va s'immoler au salut de son peuple. Voilà comment de l'*Alceste* d'Euripide et de l'*OEdipe à Colonne* de Sophocle, il n'a fait, ou plutôt il n'a voulu faire qu'une tragédie, car, malgré le nœud qui joint ces deux ouvrages, la duplicité d'action et d'intérêt se laisse trop apercevoir. On peut dire qu'à l'arrivée d'OEdipe et d'Antigone, une autre pièce commence; mais il faut avouer que le

talent du poète y prend un nouvel essor. Aussi a-t-il fini par s'y borner, en donnant à son ouvrage trois actes, et le titre d'*Œdipe à Colonne.*

L'ouvrage de Sophocle, si plein d'intérêt pour les Athéniens, avait paru sans doute à nos poètes trop dénué pour nous d'émotions sympathiques. Ducis en jugea autrement : il pensa que l'amour filial d'une Antigone, les remords d'un fils ingrat, la résignation d'un vieillard à des malheurs qu'il n'a pas mérités, qu'enfin son dévouement et sa mort offraient un intérêt de tous les temps. Il paraît avoir eu surtout l'intention de nous montrer OEdipe éclairé par un rayon de la Providence, et se dérobant, en quelque sorte, à la Fatalité, à ce ciel d'airain, à ce terrain aride, d'où Voltaire avait tiré tant de fleurs sans fruit, je veux dire un ouvrage sans but, mais non sans danger pour des esprits égarés ou faibles.

Les anciens, privés des lumières de la révélation, et ne pouvant concilier avec la bonté divine les maux auxquels l'humanité est en butte, avaient imaginé une puissance supérieure aux Dieux mêmes; puissance aveugle, qu'ils ne pou-

vaient connaître, mais qu'ils croyaient voir partout, dans sa sinistre obscurité, s'étendre sur l'univers; ils la nommaient *Fatalité, Destin,* et ses arrêts étaient irrévocables (1). D'après cette croyance, un infortuné souffrait sans espoir, ou (ce qui n'était que trop fréquent) se précipitait dans l'affreux suicide; il n'avait, pour le retenir, que les plus fragiles appuis. Horace, dans ses chagrins, recourait à Bacchus et aux désordres qui en sont la suite ordinaire. Il ne cesse de recommander à ses amis de noyer leurs soucis dans le vin et dans les plaisirs des sens. La recette pouvait convenir à des épicuriens tels que lui (2). Virgile venait de perdre un ami auquel il était extrêmement attaché : *Perte cruelle,* lui écrit Horace, *mais* LA PATIENCE *adoucit les maux qu'on ne peut guérir* (3). Le spécifique est différent, mais est-il meilleur?... En voici un troi-

---

(1) Voir à la fin du quatrième acte de l'*Alceste* d'Euripide les réflexions du chœur, et les tristes consolations qu'Admète en reçoit.

(2) ..... *Epicuri de grege porcos.*

(3) *Durum! sed levius fit patientiâ,*
Quidquid corrigere est nefas.

sième, que le même Horace présente à Valgius, absorbé dans les larmes que lui causait la fin prématurée d'un fils : *Chantons, pour vous distraire, les trophées de César Auguste* (1). L'heureuse distraction pour la douleur d'un père! Cicéron aussi s'abandonnant aux regrets que lui inspirait la mort de sa fille, un philosophe de ses amis, Servius Sulpicius, s'efforce de les alléger, et, pour y parvenir, il avoue qu'il n'a rien trouvé de plus solide que cette considération : Que tout passe, que des cités jadis florissantes ont disparu, ou n'offrent plus que des débris, *oppidorum cadavera.* Et voilà la pensée qui doit, selon lui, apporter à son ami une grande consolation! *Non mediocrem consolationem!...*

A toute la philosophie fastueuse et plus que stérile de ces grands génies, réduits à leurs seules lumières, opposons les simples paroles d'un homme *suivant Dieu,* du saint homme Job : « Le « Seigneur m'avait tout donné, le Seigneur m'a

---

(1) *Potius nova*
Cantenus Augusti trophæa.
(Od. IX, Lib. II.)

« tout ôté; que le nom du Seigneur soit béni. » Telle est la philosophie du christianisme. Répandue dans les diverses poésies de Ducis, elle en est, en quelque sorte, l'âme. Pour en citer ici un exemple, quelle onction dans ces conseils adressés au malheur! quel baume salutaire sur nos plaies les plus vives!

Au fond de cette allée obscure,
Toi qui viens t'attendrir et rêver à l'écart;
Et toi peut-être encor qui sens tourner le dard
De la douleur dans ta blessure,
Mortel, qui que tu sois, au sein de la nature
Ne te crois pas perdu, jeté par le hasard :
Oui, sur toi l'Éternel attache son regard.
Vois tous les soins qu'il prend et de la fleur champêtre
Et de l'insecte obscur qui rampe sous tes pas :
Sur toi qui peux l'aimer, l'entendre et le connaître,
Pourquoi ne veillerait-il pas?
Je t'excuse pourtant. Ah! tu pleures peut-être
Ton père, ton époux, ta femme, ton enfant;
Écoute, mon ami : celui qui les fit naître
Est celui qui te les reprend.
Rien n'est à nous. En l'adorant,
Courbe-toi devant le grand Être.
Tout ce qui nous convient, qui le sait mieux que lui?
Nous connaîtrons un jour ce qu'il cache aujourd'hui.
Il est un avenir par qui tout se répare.

Souvent notre bonheur naît d'un mal apparent.
Dieu réunit ce qu'il sépare,
Et ce qu'il nous ôte, il le rend.

Le système de la Fatalité, dira-t-on, en cela même qu'il rend le poids du malheur plus accablant, est plus favorable à la tragédie que le dogme de la Providence; la résignation à la volonté de Dieu, le *Fiat voluntas* est bien froid, auprès des imprécations d'un héros au désespoir. Cela serait, qu'il vaudrait mieux, selon nous, être froid que petit et révoltant. Mais opposons des caractères où dominent les deux croyances : Polyeucte et Joad, ne craignant rien dans l'univers que Dieu; Gusman, à son heure dernière, bénissant la main qui le frappe et priant pour son assassin, sont-ils moins dignes de la poésie, qu'Oreste, qu'OEdipe, dans sa fureur apostrophant le ciel et maudissant l'*exécrable ascendant d'impitoyables dieux?*

S'il vaut mieux frapper fort que juste, Voltaire a eu raison, en outrant Sophocle, de nous montrer, sans aucune idée consolante, OEdipe, jouet d'un pouvoir aveugle et capricieux, précipité de forfaits en forfaits, dont, malgré tous ses efforts, il ne peut éviter ni l'horreur ni la peine.

Il me semble que le premier soin des modernes, lorsqu'ils empruntent aux anciens ces sujets monstrueux, devrait être de chercher, à l'exemple de Fénelon, quelle lumière la vérité peut prêter à la fable.

Les tragiques grecs eux-mêmes, Eschyle dans les *Euménides*, Euripide dans *Alceste*, dans *Iphigénie en Aulide* et ailleurs, ont senti la nécessité d'adoucir les rigueurs du destin. Le sage Sophocle, presqu'au terme de sa longue carrière, semble avoir même entrevu, dans son *OEdipe à Colonne*, la sublime idée d'une Providence. Après nous avoir montré, dans son *OEdipe-roi*, ce prince involontairement parricide, incestueux, et livré à un désespoir si violent qu'il s'enfonce dans les yeux son épée, il l'amène à Colonne, où, quoique aveugle, manquant de tout, poursuivi par l'injustice des hommes et par celle de deux fils ingrats, n'ayant pour soutien que ses deux filles infortunées, il vient, résigné à son sort, et conformément aux prédictions de l'oracle, chercher ce tombeau, au-delà duquel s'élève pour lui l'espoir d'un meilleur avenir. Cet espoir néanmoins ne lui paraît pas encore bien assuré;

on ne voit point qu'il ose le présenter à ses filles, comme l'adoucissement de leur séparation douloureuse; peut-être même, ainsi que l'Hippolyte mourant d'Euripide, sont-ce moins des récompenses célestes qu'il attend, que des honneurs terrestres promis à son nom.

Nous pouvons regarder Sophocle comme un des hommes de l'antiquité qui honorent le plus l'esprit humain; Platon lui-même n'a guère eu de la Divinité des idées plus grandes que les siennes ; et toutefois nous devons remarquer combien son génie est encore offusqué par l'absurdité des croyances sous l'influence desquelles il écrivait, tandis que Ducis, éclairé par la religion, s'élève, dans *Œdipe chez Admète*, aux beautés les plus pures. Admirons Sophocle d'avoir su donner à son héros une sorte de résignation, exempte de tout blasphême contre le ciel : c'était beaucoup; mais Ducis a été bien plus loin : la sensible Antigone, témoin des douleurs de son père, laisse échapper quelque murmure, le vieillard lui dit :

N'accusons point des dieux la justice suprême.
Quels que soient nos destins, elle est toujours la même.

Leurs secrètes faveurs, tes généreux bienfaits,
Ont surpassé souvent tous les maux qu'ils m'ont faits :
Vous me voyez gémir sous la main qui m'immole :
Mais vous n'entendez pas la voix qui me console.
Qui sait, lorsque le sort nous frappe de ses coups,
Si le plus grand malheur n'est pas un bien pour nous?
Hélas! de l'avenir vains juges que nous sommes,
Ignorer et souffrir, voilà le sort des hommes.
Nous errons avec crainte et dans l'obscurité
Sous l'astre impérieux de la fatalité.
Tout trahit nos projets, tout sert à les confondre :
De nos seules vertus nous pouvons, nous, répondre.
Grands dieux! oui, je commence à lire en vos desseins;
Tout entiers devant moi vous offrez mes destins :
Vous m'avez entouré de douleurs et de crimes,
Pour mieux voir votre OEdipe au fond de tant d'abîmes;
Pour mieux le contempler luttant, privé d'appui,
A qui l'emporterait de son sort ou de lui.

Voilà comment il était possible de corriger la fatalité et d'en tirer des beautés sublimes. L'OEdipe de Sophocle n'a rien d'aussi grand; il n'a rien non plus de cette inaltérable douceur qu'on aimerait tant à lui voir dans les derniers actes de sa vie. On est fâché surtout qu'au moment de quitter ce séjour de douleurs et de haines, il ne pardonne point à ses fils, et les

poursuive encore de ses malédictions. On voudrait qu'en se rapprochant d'une vie plus heureuse et plus pure, il en eût déjà la sérénité. C'est ce que Ducis a senti, c'est ce qu'il a exécuté d'une manière admirable, en faisant succéder aux scènes le plus éloquemment orageuses un calme que rien ne saurait plus troubler. Lorsque Polynice coupable, mais poursuivi par le malheur et les remords, vient implorer le pardon d'OEdipe, ce père si justement irrité, le repousse, se jette dans les bras de la malheureuse Antigone, lui prodigue toute sa tendresse, et se retournant vers Polynice, prononce cette effrayante imprécation, qui ne sera que trop exaucée :

Toi, va-t'en, scélérat, ou plutôt reste encore
Pour emporter les vœux d'un vieillard qui t'abhorre.
Je rends grâce à ces mains qui, dans mon désespoir,
M'ont d'avance affranchi de l'horreur de te voir.
Vers Thèbes sur tes pas ton camp se précipite :
J'attache à tes drapeaux l'épouvante et la fuite.
Puissent tous ces sept chefs qui t'ont juré leur foi,
Par un nouveau serment s'armer tous contre toi !
Que la nature entière à tes regards perfides
S'éclaire en pâlissant du feu des Euménides !

Que ce sceptre sanglant que ta main croit saisir,
Au moment de l'atteindre échappe à ton désir!
Ton Étéocle et toi, privés de funérailles,
Puissiez-vous tous les deux vous ouvrir les entrailles!
De tous les champs thébains puisses-tu n'acquérir
Que l'espace en tombant que ton corps doit couvrir!
Et, pour comble d'horreur, couché sur la poussière,
Mourir, mais en sujet, et bravé par ton frère!
Adieu: tu peux partir. Raconte à tes amis
Et l'accueil et les vœux que je garde à mes fils.

POLYNICE.

Je ne partirai point.

OEDIPE.

Qui? toi!

POLYNICE.

Non.

OEDIPE.

Téméraire!

POLYNICE.

Je vous désobéis, j'ose encor vous déplaire.

OEDIPE.

De ton indigne voix je saurai m'affranchir.
Qu'attends-tu donc?

POLYNICE.

La mort.

OEDIPE.

Quoi! tu veux....

POLYNICE.

Vous fléchir.

OEDIPE.

Avant qu'OEdipe ému s'ébranle à ta prière,
L'astre éclatant du jour me rendra la lumière.

C'est alors que le malheureux Polynice, dans la situation la plus horrible qu'on puisse imaginer, atterré de l'arrêt qui le frappe, découvre à son père les dévorantes plaies d'une âme en proie aux furies vengeresses, et, succombant à sa douleur, s'écrie :

Mon père!

OEDIPE.

Eh bien!

POLYNICE.

Je meurs.

OEDIPE.

Polynice, est-ce toi?

Et presqu'aussitôt il lui tend les bras. Retour étonnant! si la bonté d'un père pouvait nous étonner. Et quelle touchante effusion dans le pardon que ce malheureux père se plaît à répandre sur son fils!

Dieux puissans que j'implore!
Dieux! vous que j'invoquais pour sa punition,

Enchaînez, s'il se peut, ma malédiction.
J'ai calmé mon courroux, calmez votre colère.
Viens dans mes bras, ingrat; retrouve enfin ton père.
Que le jour un moment rentre encor dans mes yeux,
Pour embrasser mon fils à la clarté des cieux.

POLYNICE.

Quoi! vous m'aimez encor! Quoi! déjà votre haine....

OEDIPE.

Crois-tu qu'à pardonner un père ait tant de peine?...

Je le répète : l'OEdipe grec, tout imposant qu'il est, n'approche point du héros de Ducis. Il recouvre bien un moment la vue, au dénouement, pour marcher vers la tombe où un dieu l'appelle, mais son esprit est couvert encore d'une sombre nuit. Cette nuit, il était réservé à notre poète de la dissiper. Écoutons l'OEdipe français, ou plutôt Ducis lui-même, car nous allons retrouver dans ses vers quelques unes des grandes pensées que nous avons remarquées dans ses lettres :

Quel rayon descendu sur ces autels funèbres
Me luit confusément à travers les ténèbres?
Grands dieux! par vous bientôt mon âme va s'ouvrir
A ce jour éternel qui doit tout découvrir....
Tout fuit, le temps n'est plus, enfin je vais renaître.

Je vous suis, je vous vois, vous daignez m'apparaître ;
Votre calme éternel succède à mon effroi ;
Et Thèbe et Cythéron sont déjà loin de moi.

ANTIGONE.

Hélas !

OEDIPE.

Que ta douleur, ma fille, se dissipe.
Est-ce au moment qu'il meurt qu'on doit pleurer OEdipe? (1)
. . . . . .
. . . Dieux tout-puissans ! si vous daignez m'absoudre,
Annoncez mon pardon par le bruit de la foudre.
Consumez dans ses feux votre OEdipe à genoux,
Il s'offre, il vous implore, il est digne de vous :
Soixante ans de malheurs ont paré la victime....
Mais quel nouveau transport me saisit et m'anime !
Mon esprit se dégage, il n'est plus arrêté ;
Je tombe, et je m'élève à l'immortalité.

Ces vers, qui s'élèvent aussi, pour ainsi dire, avec l'âme d'OEdipe, au moment où la foudre le frappe, sont beaux sans doute; j'ai néanmoins entendu blâmer *je tombe et je m'élève,* comme

(1) « Il semble qu'à mesure qu'il se détache de la terre, il prend quelque chose de cette nature divine qu'il va rejoindre... Pourquoi le pleurer? La pompe funèbre de l'homme juste est le triomphe de la vertu qui retourne à l'Être suprême, » a dit Thomas, de Marc-Aurèle mourant.

une antithèse de mots. Mais pour peindre le moment où l'âme du juste s'envole aux cieux, lorsque le corps tend vers la terre, n'est-il pas heureux d'avoir marqué, par un tranchant contraste, cette grande séparation, surtout quand elle s'opère avec violence? Oui, mais comme ce n'est pas ici le poète qui parle, on peut trouver de la recherche dans le rapprochement de ces deux mots. Si OEdipe, qui voit dans la mort l'immortalité, au lieu de *je tombe*, eût dit *je meurs*, le vers eût été un peu moins éclatant, moins voltairien, mais davantage dans le goût de Sophocle et de Racine. Ajoutons qu'OEdipe est ici loin de la sublime humilité du héros chrétien qui, même en quittant la terre, ne dit pas *je m'élève*, mais à qui l'on adresse ces mots inspirés : « Fils de saint Louis, montez au « Ciel! »

Occupé de l'aspect (nouveau je crois) sous lequel nous venons de voir la fatalité, je n'ai ni assez parlé de la vertueuse Antigone, dont le courage égale les malheurs de son père, ni rappelé les inspirations qu'après Ducis tous les arts ont un moment puisées dans ce touchant sujet, qui avait cessé d'être de la fable. L'Antigone mo-

derne est d'autant plus intéressante qu'elle n'a pas, comme dans Sophocle, de sœur qui, suivant la belle expression du poète, *recueille* avec elle *les larmes* d'un père, ce qui eût diminué l'intérêt qu'il importe de ne point diviser : aussi ne m'arrête-je pas autant que je le voudrais sur ce beau caractère, que nous allons retrouver dans la généreuse fille de Léar, jetée au milieu d'événemens aussi désastreux et non moins dramatiques. (1)

---

(1) Nous avons vu dans cet article que la résignation chrétienne était bien aussi favorable à la poésie que la fatalité. A l'appui de notre opinion nous pourrions citer l'hymne admirable dans laquelle M. de Lamartine, à chaque aiguillon des douleurs qu'il exhale, adresse à Dieu ces mots touchans : *Gloire à toi!* Mais lorsque voulant retracer une perte plus cruelle que tout ce qu'il a ressenti, il s'arrête, se rappelle que loin alors de rendre gloire à Dieu.... Citons, car comment donner une idée de pareils vers ?

Pardonne au désespoir un moment de blasphême,
J'osai.... Je me repens : Gloire au Maître suprême !
Il fit l'eau pour couler, l'aquilon pour courir,
Les soleils pour brûler, et l'homme pour souffrir....
Que j'ai bien accompli cette loi de mon être !
La nature insensible obéit sans connaître;
Moi seul, te découvrant sous la nécessité,
J'immole avec amour ma propre volonté;

Moi seul je t'obéis avec intelligence;
Moi seul je me complais dans cette obéissance;
Je jouis de remplir, en tout temps, en tout lieu,
La loi de ma nature et l'ordre de mon Dieu;
J'adore en mes destins ta sagesse suprême;
J'aime ta volonté dans mes supplices même :
Gloire à toi! Gloire à toi! Frappe, anéantis-moi!
Tu n'entendras qu'un cri : Gloire à jamais à toi!

Comment M. Victor Hugo, l'auteur des *Odes* et de chants quelquefois sublimes, a-t-il pu, dans son ouvrage intitulé *Notre-Dame de Paris*, se jeter dans la fatalité? C'est tomber, comme un de ses héros, du haut des tours sacrées, sur une horrible pierre, ou plutôt dans un abîme sans fond.

CHAPITRE V.

LE ROI LÉAR (1783).

Cet ouvrage, le plus hardi, le plus *romantique* qu'on eût encore donné sur la scène française, est emprunté aussi au tragique anglais, malgré les rapports qu'il a, pour le fond, avec le précédent. Léar, comme père, est encore plus à plaindre qu'OEdipe, puisque, assez malheureux pour avoir méconnu les vertus d'une autre Antigone, et l'avoir exilée loin de lui, il se voit délaissé par les deux autres filles auxquelles il a tout sacrifié. La conduite de ce vieux roi dans Shakspeare est extravagante, mais conforme aux anciennes chroniques de la Grande-Bretagne, d'où ce sujet est tiré. Ducis a rendu les torts de Léar envers sa vertueuse fille beaucoup plus excusables, en faisant tourner contre elle, par ses indignes sœurs, les apparences d'un complot dont le but eût été de la placer sur le trône de son père. On conçoit que le vieillard ait été la

dupe de cette imposture. Au reste, il en est bien puni, lorsque, éclairé sur la noirceur des êtres pervers en faveur desquels il s'est volontairement dépouillé du pouvoir souverain, il s'éloigne de leur palais, ne doutant plus de l'innocence de sa malheureuse fille, et se trouve au milieu de la nuit, exposé au désordre de la nature, dont l'épouvantable bouleversement l'étonne moins que la monstrueuse ingratitude dont il est la victime.

Aucun spectacle, dit-on, n'était plus imposant et plus triste que l'entrée en scène de Léar, représenté par Brizard, arrivant, à la lueur des éclairs, à travers les arbres d'une forêt, seul, portant çà et là des regards où déjà l'on pouvait entrevoir le trouble de sa raison. L'infortuné ne tardera pas à la perdre en effet; et cette terrible révolution nous frappera d'autant plus, que l'âge n'a point, comme dans Shakspeare, affaibli ses facultés morales. Ducis, en lui donnant une raison supérieure, l'a ainsi relevé pour le faire tomber de plus haut, pour nous apitoyer davantage, et peut-être aussi pour abaisser notre orgueil. Le caractère de Léar est un composé de bonté, de philosophie, d'énergie : lorsque le

fidèle comte de Kent le retrouve dans la forêt, en butte à tous les outrages des vents, de la pluie, de l'orage, l'infortuné monarque lui dit :

Cher ami, tu le vois,
La nature en fureur n'épargne point les rois.

Ce trait et plusieurs autres qui sont dans la tournure d'esprit de Ducis, donnent à son héros une physionomie qui lui est propre. C'est ainsi qu'avant de quitter une de ses ingrates filles et son trop digne mari, il leur avait dit, en leur joignant les mains :

Non, je ne cherche point à me venger de vous :
Duc, voilà ton épouse ; et voilà ton époux.

Rien de plus original ni de plus vrai : laisser ensemble les méchans, les abandonner à l'horreur de se voir, n'est-ce pas déjà les punir? Leur union même est leur supplice, car même leur union est féconde en discordes. C'est une observation qu'a développée l'auteur des *Deux Gendres*, dont le sujet a quelque rapport avec celui-ci. M. Étienne, en mettant ses ingrats aux prises, fait jaillir, du choc de ces âmes de

pierre, autant de vérité morale que de force comique :

On aime à voir entr'eux quereller les méchans,
C'est un repos du moins pour les honnêtes gens.

Mais l'auteur tragique nous fait sentir que d'autres châtimens sont réservés aux coupables : Léar, entendant gronder la foudre sur sa tête, dit avec calme :

Sous vos chastes asiles,
Dormez, cœurs innocens, soyez du moins tranquilles.
(Avec force.)
C'est à vous de trembler, au fond de vos palais,
Ingrats, à qui les dieux ne pardonnent jamais !

Ce rôle est plein de semblables éclairs et de foudroyantes apostrophes qui frapperaient les méchans jusqu'au fond de leur âme, si les méchans, si les enfans ingrats surtout, ne la fermaient. Mais n'importe : puissent-elles retentir du moins à leurs oreilles, et les réveiller un moment ! (1)

---

(1) Le texte de l'avant-dernier vers porte :

Mais vous *surtout* tremblez, au fond de vos palais.

Le léger changement que je me suis permis rend, je crois,

Les parens injustes ont aussi leur part dans la leçon. Voyons comment Léar exprime le désespoir qu'il éprouve de sa conduite envers Helmonde, sa vertueuse fille :

Dans de vastes forêts, seul, sous leur nuit profonde,
Le remords m'apporta le souvenir d'Helmonde.
J'observais tous les lieux, caverne, antre, rocher,
Où quelque dieu peut-être aurait pu la cacher.
Hélas! je me peignais ses vertus et ses charmes,
La candeur de ses traits, la douceur de ses larmes,
Son noble désespoir, lorsque, dans ses adieux,
Ses yeux chargés de pleurs cherchaient toujours mes yeux.
« Mon père, disait-elle, ô mon auguste père,
« Faut-il qu'à votre cœur je devienne étrangère! »
Et j'ai pu la maudire! et j'ai pu la chasser!
Voilà, voilà le trait dont je me sens percer.

---

l'opposition plus frappante : on ne doit pas même supposer que l'homme de bien, sous son chaste asile, puisse craindre la foudre. Lorsque madame de Montespan faisait coucher près d'elle, pendant l'orage, une jeune fille dont la vertu pût lui servir de préservatif, la pauvre innocente pouvait bien trembler un peu, ne fût-ce que d'un aussi dangereux voisinage; mais sous un toit de chaume, on dort plus tranquille; aussi n'est-ce point là qu'on met des paratonnerres. La foudre ne frappe que les lieux élevés, dit Horace : *Summos feriunt fulmina montes.*

Et voilà sans doute le trait le plus déchirant du rôle de Léar. Ne nous étonnons pas de ce qui va se passer en lui. « Souvent », ajoute-t-il en retraçant un de ces effets d'imagination ou d'optique qui nous font quelquefois illusion :

Souvent ma chère Helmonde, à travers un nuage,
Semble m'offrir de loin sa douce et tendre image.
J'approche ; et son aspect, dans ma cruelle erreur,
Me fait rougir de honte, et frémir de terreur,

de la terreur qu'il ressent de voir sa raison s'égarer : situation hardie sur notre scène, et que Ducis a graduée avec beaucoup d'art. Déjà le malheureux père, jeté hors de lui par l'ingratitude de ses enfans, et sortant de leur palais, malgré le temps le plus horrible, s'était écrié, avec une sorte de délire, motivé pourtant par un sentiment profond :

Je sens qu'avec plaisir je verrai la tempête !

Celle qui s'est élevée dans son âme, et qui naît du remords autant que du malheur, paraît avoir déjà bouleversé sa raison, lorsqu'il fait cette singulière et touchante confidence à un pauvre

qui s'est offert à lui et à Kent au milieu de la forêt :

Sais-tu pourquoi les airs
Sont émus par les vents, rougis par les éclairs,
Pourquoi des monts au loin tu vois fumer la cime?

NORCLÈTE (*le pauvre*).

Non.

LÉAR, *avec mystère.*

Viens, approche-toi. J'ai commis un grand crime.
Tu recules, ami! Je n'en murmure pas.

NORCLÈTE.

Ciel! Qu'avez-vous donc fait?

LÉAR, *avec attendrissement.*

J'eus une fille, hélas!
(Prenant un visage riant.)
Oh! oui, je m'en souviens, elle était jeune et belle.
(Il tombe tout à coup dans une espèce d'insensibilité.)

Ce commencement de folie, amené par un remords dont la cause est si juste, me semble une idée très heureuse. Le Léar anglais est en cela bien moins intéressant; mais il peut être envisagé sous un autre point de vue moral, que nous examinerons.

Cependant un hasard, qu'il était aisé de rendre vraisemblable, a conduit la tendre et malheureuse Helmonde dans ce même désert où son

père est errant. Elle apprend par le comte de Kent les malheurs, les regrets de Léar; elle va donc retrouver l'auteur de ses jours? Non, un nouvel obstacle, et le plus déplorable, les sépare, quoique réunis. Le nuage qui vient d'offusquer la raison du roi lui dérobe jusqu'à la connaissance de la fille qu'il désespérait de revoir; il la revoit, et ne la reconnaît point. Elle lui parle en fondant en larmes; il lui répond, et la prenant pour une de ses criminelles sœurs, il l'accable de malédictions, déplore la perte de sa fille chérie; enfin, après les scènes les plus orageuses, il tombe dans un entier anéantissement. Son ami et sa fille l'emportent dans une caverne voisine, habitée par Norclète, qui déjà y avait accordé un asile à Helmonde, et qui s'efforce de soulager une partie des maux qu'il éprouve lui-même.

Dans l'acte suivant, *la nature en fureur* s'est calmée. Kent, Helmonde et Norclète viennent exposer, aux rayons de l'aurore naissante, Léar endormi sur un lit de roseaux :

HELMONDE, *lui baisant doucement le front.*

Tendre cœur de mon père, ô puissent de ma bouche
Sortir de doux accens dont le charme te touche!

Qu'ils guérissent la plaie et les coups douloureux
Dont mes sœurs ont percé ce cœur trop généreux.

KENT, *à part.*

O ciel! que de vertus! âme sensible et pure,
Sous quels indignes traits te peignit l'imposture!

HELMONDE.

Quand mes sœurs à ton sang n'auraient pas dû le jour,
Au cri de la pitié leur sexe était-il sourd!
Mon père, étais-tu fait pour incliner ta tête
Sous le poids des torrens vomis par la tempête!
Hélas! je les ai vus, ce front, ces cheveux blancs,
Sous le feu des éclairs, insultés par les vents!
Quelle nuit en horreurs fut jamais plus fertile!
Au dernier des humains j'eusse ouvert un asile:
Et toi, mon père, et toi.... Voilà tous les secours
Que le ciel m'a prêtés pour conserver tes jours;
Ces bras qui t'ont reçu, la caverne où nous sommes,
Le mépris qui te cache à la fureur des hommes;
Ce déplorable lit, ces roseaux, que du moins
La pauvreté sensible offrit à tes besoins.
Ah! si par tes douleurs la raison t'est ravie,
Sans peine à te servir je consacre ma vie.
(A Kent.)
Le jour de la raison peut-il se rallumer?

KENT.

Il est des végétaux d'où l'art sait exprimer
Quelques sucs bienfaisans, dont la puissance active
Rappelle en notre esprit sa clarté fugitive.

HELMONDE.

Admirables présens, végétaux précieux,
Pour guérir les mortels nés du souffle des dieux,
Si vous pouvez m'entendre et sentir mes alarmes,
Fleurissez pour mon père, et croissez sous mes larmes!
Ne trompez pas mes vœux! Et vous, sommeil, et vous,
Répandez sur ses yeux vos pavots les plus doux! (1)
Si sa faible raison se ranimait encore!
Le calme de ses traits peut-être en est l'aurore.

Léar ne tarde pas à s'éveiller. Charmé par les rayons du jour, il semble renaître; mais de sombres vapeurs obscurcissent encore sa raison; avec quels soins délicats la tendre Helmonde va s'efforcer de les dissiper!

Regardez-moi, seigneur; songez que je vous aime....

LÉAR, *ne la reconnaissant pas.*

Daignez me protéger.

HELMONDE.

Contre qui?

---

(1) Le critique qui a eu le courage de blâmer ces figures, oubliait apparemment les apostrophes que, dans la passion et surtout dans la douleur, les anciens, plus près que nous de la nature, adressaient aux arbres, aux vents, aux rochers, à tous les objets inanimés.

LÉAR.

Contre.... Eh quoi!
Vous ne savez donc pas leurs complots contre moi?

HELMONDE.

Quels sont vos ennemis?

LÉAR.

Attendez.... ma mémoire....
Je ne m'en souviens plus.

HELMONDE.

De votre antique gloire
On parle quelquefois.

LÉAR.

Vous le croyez? Ce bras
S'est souvent signalé jadis dans les combats!

HELMONDE.

Quels drapeaux suiviez-vous dans votre ardeur guerrière?
Auriez-vous été roi?

LÉAR.

Roi? non; mais je fus père.

HELMONDE.

Sans doute vous plaignez les pères malheureux.

LÉAR.

Mon cœur s'est de tout temps intéressé pour eux.
Ce nom me plaît toujours; il a pour moi des charmes.

HELMONDE.

Hélas! j'en connais un bien digne de mes larmes!

LÉAR.

Est-ce le vôtre?

HELMONDE.

Ah dieux!

LÉAR.

Vous versez des pleurs!

HELMONDE.

Oui.

LÉAR.

Pourquoi, si vous l'aimez, n'être pas avec lui?
Est-il dans ces climats? Est-il vivant encore?

HELMONDE.

Il vit.

LÉAR.

Quel est son nom?

HELMONDE.

Léar.

LÉAR.

Léar! j'ignore
Ce qu'il peut être.

HELMONDE, *à part.*

Hélas!

LÉAR.

Et vous connaît-il?

HELMONDE.

Non.

LÉAR.

Pourquoi?

HELMONDE.

Ses longs malheurs ont troublé sa raison.

LÉAR.

Il a donc bien souffert! Et qui les a fait naître?

HELMONDE.

De coupables enfans, qu'il aima trop peut-être.

LÉAR.

Des enfans! En effet, ils sont tous des ingrats.
Mais vous, à ces cœurs durs vous ne ressemblez pas;
Vous respectez les dieux, vous aimez votre père?

HELMONDE.

Quel présent plus sacré m'ont-ils fait sur la terre!

Je m'arrête. Il faut voir, dans l'ouvrage, avec quel intérêt est conduite cette reconnaissance si neuve; et comment, après un dialogue coupé, Léar retrouvant à la fois sa fille et sa raison, épanche toute sa joie dans cette tirade pathétique :

Larmes de mon enfant, coulez sur ma blessure, etc.

On a remarqué sans doute dans le dialogue cette réponse de Léar :

Roi? non; mais je fus père;

et l'on conçoit que la plus douce des affections soit la dernière qui s'efface dans l'homme.

Après avoir lu de semblables scènes, peut-on regretter ce mélange de tragique et de burlesque qui, dans Shakspeare, est porté à un point!...

Ducis a senti que la déplorable infirmité d'un roi, d'un homme, ne devait pas même être trop prolongée. Aussi a-t-il ouvert une autre source d'intérêt, en faisant tomber Léar, sa fille et ses amis, dans un danger nouveau.

Le fils du comte de Kent, Edgard, a soulevé contre la duchesse et le duc de Cornouailles, fille et gendre de Léar, dont ils occupent le trône, tout ce que ce roi malheureux avait de sujets fidèles. Le duc, furieux du péril qui le menace, et ne doutant point qu'on ne veuille faire rentrer Léar dans ses droits, ou du moins assurer sa couronne à Helmonde, les fait chercher l'un et l'autre, afin de les faire périr. Une troupe de brigands arrive dans la forêt. Helmonde et Kent, instruits par Norclète, font cacher le roi dans la caverne; les assassins y entrent, cherchent, mais inutilement. Ils reviennent à Helmonde, qui s'est trahie par son effroi. On va l'entraîner : le vieux comte de Kent veut la défendre et mourir

pour elle. Léar alors sortant de sa retraite, et s'adressant aux satellites :

Me voici, me voici; c'est moi que vous cherchez :
On me peut aisément connaître à ma misère;
C'est moi qui suis Léar, c'est moi qui suis son père.
Ce vieillard généreux, par son zèle animé,
C'est Kent : son seul forfait est de m'avoir aimé.
Sauvez ma fille et lui; mais moi, que je périsse.

Presque tout l'intérêt de cette situation, et ce mouvement dramatique sont tirés de l'épisode de *Nisus et Euryale*. C'est ainsi que, pour peindre les sentimens les plus généreux, Ducis empruntait partout des couleurs : à Sophocle, à Virgile, à Shakspeare, à Dante. Personne n'était en tous genres, moins exclusif que lui : *Tros, Rutulusve*, classique ou romantique.... *Êtes-vous pour le mouton blanc ou pour le mouton noir? — Pour tous les deux, messieurs*, aurait-il répondu, *pourvu qu'ils soient tendres*. C'est là, en effet, le point essentiel : si un classique est dur, un romantique maigre.... Mais! pardon, lecteur, de mon écart; n'en soyez pas surpris : je viens de relire le *Léar* de Shakspeare, qui vous entrelarde de fades quolibets les scènes les plus pathétiques! Telle est sa manière; je la

blâme, et je viens, au milieu d'un sujet intéressant, me permettre des plaisanteries et des expressions que vous trouvez sans doute?... — Détestables. — Eh bien! voilà pourtant ce qu'on reproche à Ducis de n'avoir pas imité. Revenons.

Au cinquième acte, Léar, Helmonde et Kent sont au pouvoir du duc, qui n'ose attenter aux jours du père de sa femme : il est arrêté surtout par le comte d'Albanie, l'autre gendre de Léar, qui est bien loin de partager l'inhumanité de son beau-frère. Mais bientôt le duc, instruit qu'Edgard est à la tête d'un parti nombreux soulevé contre lui en faveur d'Helmonde, prend l'horrible résolution de la faire mourir. Il l'interroge :

Qui corrompit Edgard?

HELMONDE.

L'aspect de mes misères.

LE DUC.

Vos complices?

HELMONDE.

Tous ceux qui respectent leurs pères.

La réponse est d'autant plus admirable, que la coupable Régane est là.

LE DUC.

Leurs noms?

HELMONDE.

Je les tairai.

LE DUC.

Je veux les découvrir.

RÉGANE.

Les plus cruels tourmens.....

HELMONDE.

Ma sœur, je sais mourir.

Lorsqu'on la vient chercher pour la conduire au supplice, son père est présent; elle lui cache son sort, et l'embrasse avant de sortir. Rien de plus douloureux que cette situation.

Cependant le duc vole au-devant d'Edgard, le combat, et ce généreux jeune homme tombe entre ses mains. Il l'amène enchaîné sur la scène, et lui annonce, en présence de Léar et de Kent, qu'Helmonde a cessé de vivre. Quel coup pour un amant et pour un père! Edgard au désespoir invoque le ciel; il en appelle aux gardes même qui entourent le duc. Un de ces soldats passant tout à coup du côté d'Edgard, s'écrie qu'il combattra pour lui : en un moment, tous ses camarades l'imitent, et le tyran abandonné se voit livré au sort qu'il réservait à son ennemi.

Une autre péripétie non moins imprévue, c'est le retour d'Helmonde, que le comte d'Albanie a sauvée des mains de ses bourreaux; il vient la rendre à son père, qui ne croit pouvoir mieux récompenser le dévouement d'Edgard qu'en lui donnant sa fille. Cette fille généreuse sera la meilleure des épouses. Ce dénouement est plein de charme et de l'amour le plus délicat, le nom n'en étant pas même prononcé dans l'ouvrage : l'auteur a senti que rien de vulgaire ne devait se mêler aux sentimens si nobles et si purs qu'il avait à peindre. Aussi est-il peu de tragédies qui joignent à un pathétique plus profond des effets plus grands et plus neufs. Il sont tels, qu'on peut à peine, même à la lecture, s'arrêter à quelques invraisemblances qui se trouvent dans l'action, et à des négligences de style assez nombreuses.

Le personnage de Léar demandait, pour être mis en scène, un grand talent. Il fallait que sa folie le fît plaindre sans le dégrader. Les anciens, pour relever cette triste infirmité, ce sommeil affligeant de l'âme, en ont frappé des êtres extraordinaires par leur valeur et leur renommée gigantesques. Quand nous voyons dans Sopho-

cle, dans Euripide, un Ajax, un Hercule, en qui la raison est éteinte, ces colosses, privés de la lumière qui les guidait, sont encore à nos yeux d'immenses et effrayans simulacres, mis en mouvement par une force aveugle. Ducis ne pouvant ici nous inspirer cette espèce de terreur, a fait mieux : les vertus de Léar le rendent encore vénérable, alors qu'il n'est plus que l'ombre de lui-même, et que des enfans sacriléges l'ont dépouillé de tout, même de sa raison. Ainsi un temple antique, privé par des profanateurs impies de la Divinité qu'on y adorait, est encore un objet sacré.

L'infortuné vieillard aussi, est toujours, malgré son état déplorable, environné de nos respects ; il a pour lui, contre deux filles indignes et un gendre inhumain, tous les cœurs religieux, *tous ceux qui respectent leurs pères;* et, grâces au ciel ! les enfans dénaturés sont plus rares que ne le fait voir Shakspeare. Pourquoi donc en multiplier l'image ? C'est peut-être en diminuer l'horreur. Pourquoi aussi nous prodiguer leur présence et leur odieux langage? La nature repousse les monstres : il faut donc les voiler, quand on peut. C'est ce qu'a fait Ducis. Au lieu

de nous montrer ses deux furies, il n'en fait paraître qu'une, et, au dénouement, il nous apprend que le peuple, après les avoir regardées avec effroi, les a précipitées dans un gouffre profond, comme pour les dérober au jour. Après ce récit rapide, il nous ramène au milieu de ses bonnes gens, de ses âmes généreuses; et quel langage enchanteur il leur prête! C'est le sien au reste. Heureux l'auteur qui, pour peindre la vertu, trouve en lui-même ses modèles! et malheur au critique qui, trop préoccupé par les exigences de l'art, ne sentirait pas tout ce qu'il y a de vrai dans ces tableaux d'après nature.

Quelques réflexions me restent à faire; d'abord sur le fou de cour, que Shakspeare place près de Léar. C'est un singulier conseiller que ce porte-grelots, qui joue presque dans une tragédie le personnage raisonnable ou le *raisonneur* de nos comédies. Ce n'est pas qu'un fou de profession, piquant de ses libres traits des gens vicieux, ou des insensés qui se croient sages, ne pût être heureusement jeté dans un ouvrage dramatique. Mais ici, il ne sert, pour ainsi dire, même par ses saillies de raison, qu'à dégrader le caractère de Léar. Lorsque, par exemple, il dit à son maî-

tre : « Celui qui possède la plus mince por-
« tion de sens, doit recevoir sans se plaindre
« le vent et la pluie, et se contenter de la si-
« tuation de sa fortune » il parle comme un sage; et le maître avant sa folie même, agit comme un fou, quand nous le voyons, du moins dans un récit, insultant aux vents, à la pluie, et arrachant ses cheveux blancs, enfin courant tête nue, et appelant toutes les chances de la destruction.

Shakspeare, qui, dès le premier acte, donne à Léar une humeur impatiente de toute contrainte, a-t-il voulu nous faire sentir qu'un homme sans résignation, dont le moindre nuage troublait l'existence et déconcertait tout le bonheur, était bien près de la démence, et qu'il y tomberait quand des maux réels viendraient fondre sur lui ?

Cette idée paraît d'autant plus probable, que Shakspeare, pour porter l'intérêt sur la noble et touchante fille de Léar, nous la montre toujours maîtresse de son âme, même au milieu des chagrins les plus vifs. Enfin, et comme pour renforcer l'intention morale du rôle de Léar, il place dans le même ouvrage un autre personnage

plus malheureux, mais plus faible encore que son vieux roi : c'est Glocester qui, trahi par un monstre auquel il a donné le jour, tombe entre les mains d'ennemis barbares qui lui crèvent les yeux, et le jettent seul, en cet état, au milieu d'une plaine. Un fils vertueux, victime de la calomnie, et qu'il a aussi exilé, le recueille dans son horrible détresse, et, sans se faire connaître, lui offre de l'accompagner. Le triste aveugle accepte la proposition, et prie son guide de le conduire au bout de la plaine, où il a résolu de se précipiter dans la mer. Malgré tout le respect que doit inspirer une aussi grande infortune, l'auteur ne craint pas de jeter sur ce projet de suicide le ridicule, et même le burlesque, d'où, par un singulier contraste, il fait sortir la plus haute moralité; comme s'il voulait, par toutes les ressources de son art, guérir ses compatriotes de leur plus déplorable manie.

Edgard (c'est le nom du jeune homme), qui a deviné la sinistre intention de son père, après lui avoir fait faire plusieurs tours dans la plaine, lui persuade, avec quelque difficulté cependant, qu'ils sont arrivés au haut d'une montagne, près de la mer et au bord d'un effroyable abîme. Dans

sa pieuse dissimulation, il va même jusqu'à dire entre autres choses : « Oh! comme cela fait tour-
« ner la tête! comme cela est effrayant de regar-
« der ainsi là-bas!... On ne saurait entendre de
« si haut le murmure des vagues qui se brisent
« sur les innombrables cailloux du rivage.... Je
« ne veux plus regarder : le vertige me pren-
« drait, la vue me manquerait, et je tomberais
« la tête la première.

GLOCESTER.

« Placez-moi à l'endroit où vous êtes.

EDGARD.

« Donnez-moi votre main : vous voilà main-
« tenant à un pied du bord. Pour tout ce qu'il
« y a sous la lune, je ne voudrais pas seulement
« sauter sur place.

GLOCESTER.

« Lâche ma main. Tiens, mon ami, voilà une
« bourse.... Que les fées et les dieux te donnent
« les moyens d'en tirer avantage! Éloigne-toi,
« dis-moi adieu; que je t'entende partir.

EDGARD, feignant de s'en aller.

« Adieu donc, mon bon seigneur.... (A part.)
« Si je me joue ainsi de son désespoir, c'est pour
« l'en guérir. »

Le malheureux, avant de se précipiter, en idée du moins, dans le gouffre sans fond (et pour lui sans espérance) de l'éternité, prie le Ciel de bénir son fils Edgard, s'il vit encore, et après un dernier adieu, se laisse tomber de toute sa hauteur sur la plaine.

Par l'effet naturel de la révolution que lui cause le terrible passage qu'il a cru franchir, il demeure quelque temps immobile, la face contre terre et sans connaissance.

Quand il revient à lui, son fils n'a pas de peine à lui inspirer plus de résignation. La mort, qu'il a cru voir, lui ayant fait comprendre sans doute, comme au bûcheron de la fable, que nous devons tous porter jusqu'au bout notre faix, ou (pour parler un autre langage) notre croix (*), il adresse au Ciel cette prière : « Oh! ne permets « pas que mon mauvais ange vienne encore « me tenter de mourir avant l'heure de ta vo- « lonté! » (1)

---

(1) Est-ce à l'absence du sentiment religieux qu'il faut attribuer les nombreux suicides qui, depuis quelques années surtout, épouvantent la société ? Je le crois. Un écrivain distingué, M. A. Carrel, en parlant, dans un de nos recueils périodiques,

On reconnaît aux discours du pauvre aveugle, qu'un nouveau jour l'éclaire, et que, dans son infortune, il est moins à plaindre cent fois que ces malheureux insensés

Qui n'ont pu supporter, faibles et furieux,
Le fardeau de la vie, imposé par les dieux. (1)

Léar, malgré son désespoir, est encore loin du coupable excès qui lui ferait attenter au plus noble ouvrage du Créateur. Il doit tenir à la vie, et plus que jamais peut-être, car les maux qu'il éprouve ont ouvert son âme aux maux de ses semblables. Shakspeare met ici en situation cette

---

de suicide de S..., nous apprend toutefois que l'âme de cet infortuné était loin d'être desséchée par le matérialisme : « Sans « doute, dit-il, il a pleuré amèrement et long-temps sur le « bord de ce lit où il s'est frappé. Peut-être il s'est agenouillé « pour prier Dieu.... Il disait que la création serait une absur- « dité, sans la vie future. » Ainsi donc il croyait à la destination de l'homme, aux desseins de la Providence, et il n'a pas eu la force de les attendre! Découragement funeste, ou démence complète? Peut-être tous les deux.

(1) ..... *Lucemque perosi,*
Projecêre animas,

dit Virgile, avec plus d'énergie que son imitateur.

pensée philosophique de Virgile « Qu'on apprend à l'école du malheur à plaindre l'infortune. »

« Pauvres misérables (1) (s'écrie Léar en proie « à tous les désastres), quelque part que vous « soyez à endurer les coups redoublés de cet « orage impitoyable, comment vos têtes sans « abri, vos flancs vides de nourriture, votre « misère sous ces haillons ouverts de toutes parts, « se défendront-ils contre un pareil temps? Ah! « je n'ai pas pris assez de soin de vous. Orgueil « somptueux, viens essayer de ce remède; ex- « pose-toi à sentir ce que sentent les malheureux, « afin d'apprendre à leur donner au moins ton « superflu. »

Ducis a imité ainsi ce morceau :

Hélas! à leur grandeur les rois trop attachés,
Du sort des malheureux sont faiblement touchés.
Peut-être en ce moment quelque vieillard expire.
Combien d'infortunés, soumis à notre empire,
Réclament loin de nous la nature et nos soins!
J'ai peut-être moi-même oublié leurs besoins.

---

(1) Je me sers de la traduction refaite par MM. Guizot et Amédée Pichot.

Ces vers sont bons, celui-ci surtout :

Peut-être en ce moment quelque vieillard expire,

confirmerait l'observation que souvent nous jugeons des autres par un retour secret sur nous-mêmes. L'auteur anglais, toutefois, me semble ici plus pathétique. Si Ducis lui-même n'a osé reproduire ces images douloureuses de *têtes sans abri, de flancs vides de nourriture, de haillons ouverts de toutes parts* (1), ah! plaignons nos superbes dégoûts, et craignons qu'ils ne passent de notre langue dédaigneuse jusque dans nos âmes endurcies!

Notre langue au reste, malgré son orgueil, sait quelquefois se plier sous la main du génie. Sans sortir du sujet dont Shakspeare nous occupe ici, Bossuet ne fait-il pas entrer dans une de ses plus sublimes oraisons funèbres, *un verre d'eau* donné au nom de Dieu? Massillon ne conjure-t-il pas le riche de laisser tomber de sa table, pour soulager un Lazare mourant de faim, *quelques*

---

(1) *How shall your houseless heads, and unfed sides,*
Your loop'd and window'd raggedness, defend you
From seasons such as these?

(King Lear, act. III, sc. iv.)

miettes ?... Ne s'afflige-t-il pas que ce riche insensible se croie *pétri* d'une autre *boue ?*... Ailleurs, ne nous montre-t-il pas cet avare incurable, nourrissant son indigne passion pour les richesses, lors même qu'il lui reste à peine assez de force pour soutenir un *cadavre* tout prêt à retomber en *pourriture ?*... On répondra que de semblables exemples, fréquens chez nos orateurs chrétiens, sont consacrés par la religion, et, par cela même, ennoblis; que, dans la chaire, la vérité n'a pas besoin de voile, mais que notre poésie profane ne peut s'en passer. A la bonne heure! voilons, puisqu'il le faut, la vérité, mais ne l'étouffons pas.

CHAPITRE VI.

MACBETH (1784).

..... Et le crime serait paisible,
Sans le remords *incorruptible* (1)
Qui va s'élever contre lui,

a dit Lamotte. La conscience est, en effet, un témoin, un juge, qu'on ne peut corrompre. Nous allons voir sa terrible puissance dans cet ouvrage, que Thomas nommait *le Traité du Remords*, et qui en est plutôt la peinture vivante.

Macbeth, prince du sang royal d'Écosse, vient par ses exploits d'affermir la couronne sur la tête de Duncan qui, pour lui en témoigner sa reconnaissance, arrive presque sans suite dans son château, et lui annonce qu'il y passera la nuit avec Glamis, son plus proche héritier. Malgré cet honneur qu'il reçoit de son roi, Macbeth,

(1) Qualification admirable.

jusque-là le plus noble des hommes, conçoit, à l'instigation de sa femme, le plus lâche forfait. Et qui a pu faire descendre si bas une âme si élevée? La seule ambition : leçon effrayante, mais qui le serait davantage, je crois, si l'auteur avait mieux marqué les effets progressifs de cette dégradation morale sur le personnage de Macbeth. Je voudrais qu'on le vît, à son entrée en scène, enivré de sa victoire, se livrer à tous les transports de l'orgueil. Sa femme, son mauvais génie, bien digne du nom de Frédégonde que Ducis lui a donné, profiterait du moment où son âme est ouverte à l'ambition, pour y faire germer les plus coupables espérances. Pleine de foi dans la sorcellerie qui, à l'époque où l'action se passe, était en grand crédit dans tout le Nord, Frédégonde raconte à son mari les prédictions qui lui ont été faites à elle, et qui s'accordent avec le songe qu'a eu Macbeth. Voici un passage du récit qu'il en fait lui-même à Frédégonde :

Près d'un chêne enflammé devant moi se présentent
Trois femmes. Quel aspect! Non l'œil humain jamais
Ne vit d'air plus affreux, de plus difformes traits.
Leur front sauvage et dur, flétri par la vieillesse,
Exprimait par degrés leur féroce allégresse....

Par des mots inconnus, ces êtres monstrueux
S'appelaient tour à tour, s'applaudissaient entre eux,
S'approchaient, me montraient avec un ris farouche.
Leur doigt mystérieux se posait sur leur bouche.
Je leur parle, et dans l'ombre ils s'échappent soudain,
L'un avec un poignard, l'autre un sceptre à la main;
L'autre d'un long serpent serrait le corps livide :
Tous trois vers ce palais ont pris un vol rapide;
Et tous trois dans les airs, en fuyant devant moi,
M'ont laissé pour adieux ces mots : *Tu seras roi.*

L'ambition est crédule et superstitieuse. Outre les couleurs poétiques que la magie a fournies à l'auteur, il y a de la vérité dans ce contraste d'une âme intrépide au milieu des combats, et qu'a bouleversée un vain songe, joint à de grossiers mensonges; car il est aisé de voir que Frédégonde, dans ses récits à son mari, ou exagère les prédictions qui lui ont été faites, ou plutôt que les sorcières prétendues, secrètement instruites des vœux ardens de celle qui les consultait, y ont, suivant l'usage, conformé leurs réponses. Le lecteur aperçoit ici le dessous de cartes. Il n'en est pas de même dans Shakspeare, qui fait prédire à Macbeth bien éveillé, par de vraies magiciennes, tous les événemens qui ar-

rivent; de sorte que la fatalité antique semble encore planer sur l'action; et Macbeth, livré comme malgré lui à ces vils agens de l'enfer, en paraît moins coupable.

Mais un auteur français pouvait-il, dans un siècle de lumières, trouver des spectateurs assez crédules?... Pourquoi non? Paris fourmillait *d'esprits forts*, quand cet ouvrage fut repris avec tant de succès, sous le Consulat; on ne croyait plus rien, disait-on; mais l'antre de nos sibylles ne désemplissait pas; les plus grandes dames, de fameux généraux en sortaient, la tête enfumée d'orgueilleuses chimères, et voyant déjà, comme Frédégonde et Macbeth, des trônes en perspective. (1)

Le hasard seconde cependant un peu, dans la pièce de Ducis, les prédictions des sorcières : Macbeth apprend que deux princes qui, avant lui, pouvaient prétendre au trône, viennent de périr; la moitié de cette nouvelle est fausse, comme on le verra tout à l'heure; mais enfin Macbeth la croit tout entière. La couronne ainsi

(1) Ce travers qui appelait les traits du ridicule, Andrieux en a enrichi sa comédie du *Trésor*. (1804.)

rapprochée de lui, achève de l'éblouir; il ne voit plus que Duncan et Glamis qui l'empêchent d'y atteindre. Il se lève, avec son infernale épouse, au milieu de la nuit. Elle cherche à lui rendre suspect l'ascendant que Glamis a pris sur le roi; il peut en profiter pour les perdre. « Tous deux, « ajoute-t-elle, dorment là, près de nous. »

MACBETH.

Fuyons! mon sang se glace.

FRÉDÉGONDE.

Eh bien! que craignez-vous?

MACBETH.

Ils dorment.

FRÉDÉGONDE.

Nous veillons, et la nuit est profonde,
Ce songe.... Tu m'entends?

Elle veut parler de cette circonstance où Macbeth, dans son rêve, voyait un vieillard succombant sous ses coups. Elle poursuit :

Il semblait qu'un espoir, un présage certain
M'annonçât dès long-temps les arrêts du destin;
Il a prévu nos coups; nos coups sont légitimes.

Remarquons cette expression *nos coups* : elle se met de moitié dans le songe de son mari, et

ce songe est pour elle une prédiction réelle, et cette prédiction une infaillible vérité, et cette vérité l'excuse légitime d'un forfait : quelle affreuse logique! c'est celle du crime et de toutes les passions coupables. Comment Macbeth pourra-t-il s'y rendre?

> Un jour seul ne fait point d'un mortel vertueux
> Un perfide assassin, etc. (1)

A la vérité, Macbeth n'est pas, dans l'acception du mot *vertu*, doué de cette *force d'âme* qui nous fait repousser avec une vigoureuse indignation l'idée seule du crime ou du vice. Malheur à l'homme qui peut en écouter de sang-froid le langage! Bientôt, au fond de l'abîme, il n'en apercevra toute l'horreur que lorsqu'attéré par l'impossibilité de remonter à l'innocent état dont il a connu les charmes, s'exhalera de son âme ce mot désespérant, ce mot des damnés : *Jamais!*

Voyons toutefois la réponse que Macbeth fait à sa femme :

> .... Un vieillard, un roi, mon parent, mon ami,
> Ici, dans mon palais, sous ma garde endormi,

---

(1) Racine, *Phèdre.*

Qui, si des assassins venaient pour le surprendre,
Crîrait d'abord : «Macbeth, Macbeth, viens me défendre!»
. . . . . Frédégonde, crois-moi :
J'ai pitié de ton fils, de moi-même et de toi.
Non, ce n'est pas en vain que notre cœur frissonne :
C'est le Ciel alarmé qui l'ébranle et l'étonne.
Où s'allait égarer mon esprit éperdu!
J'immolerais Duncan, moi qui l'ai défendu!
A quel prix j'achetais l'honneur du rang suprême!
Mon fils peut être heureux sans sceptre et diadême.
Pour Glamis, qu'il jouisse avec tranquillité
Du sommeil et des droits de l'hospitalité.
Ma gloire l'importune, il est barbare et traître :
Ce n'est point pour Macbeth une raison de l'être.
Tous deux à la vertu formons un prompt retour :
Tous les deux sans remords nous reverrons le jour.

Après ces sentimens vertueux, comment Macbeth est-il ramené au crime? Par l'assurance que lui donne Frédégonde que, pour elle, elle n'éprouverait aucun remords : il se flatte d'y pouvoir échapper aussi, en s'élevant au trône. Illusion remarquable, en ce qu'elle prépare les scènes effrayantes auxquelles seront en proie ces époux criminels; illusion trop faible néanmoins pour devoir entraîner Macbeth dans un forfait dont il aperçoit si bien l'horreur et la bassesse. C'est

ici, selon moi, le côté faible de l'ouvrage.

Macbeth a pourtant encore un mouvement généreux. Instruit inopinément qu'un parti ennemi vient jusque dans son château menacer les jours de Duncan, il sort pour défendre son roi; mais hélas! Frédégonde le suit, et bientôt le sang qui devait lui être sacré, pour lequel il allait exposer sa vie.... inconséquence épouvantable! ce sang a coulé sous ses coups!

Duncan et Glamis ne sont plus. Macbeth rentre. Le remords, auquel il croyait échapper, s'est emparé de lui.

Voyons comment Shakspeare et Ducis ont peint le plus horrible supplice de l'âme. Le premier nous montre Macbeth, dans sa terreur, demandant à sa femme si elle n'a pas entendu une voix qui criait dans l'ombre : *Macbeth tue le sommeil!* (1) Le second lui prête ce vers excellent, quoique moins original dans l'expression :

Duncan m'a dit tout bas : *Tu ne dormiras plus.*

Sa femme, dans Shakspeare, lui fait remar-

---

(1) *Macbeth does murder sleep.*

quer les taches de sang qu'ils ont sur les mains : « Venez, ajoute-t-elle ; un peu d'eau va nous « laver de cette action. Voyez donc combien « cela est aisé. » La finesse du poète moraliste se joint ici à la profondeur. Dans la scène du somnambulisme, les taches de sang, ces taches indélébiles, reparaîtront plus effrayantes. Mais n'anticipons pas.

MACBETH, à lui-même.

« Quelles mains j'ai là ! elles me font sortir « les yeux de la tête. Prétendre que tout l'Océan « puisse laver ce sang et nettoyer ma main ! non, « en vérité, ma main ensanglanterait plutôt « l'immensité des mers, et ferait de leur teinte « verdâtre une seule teinte rouge. »

Ducis a remplacé ces images gigantesques par ces vers énergiques :

Arrête donc ce sang qui coule jusqu'à moi,
Ote-moi donc ce cœur que son forfait dévore,
Ce vieillard palpitant, ce lit qui fume encore,
Mon effroi, ma pitié, mon trouble, ma terreur,
Ces exécrables mains qui me glacent d'horreur.

Passé ce moment, Shakspeare ne donne plus à Macbeth qu'une impassibilité sinistre. Sa

vision ressemble moins au remords qu'à l'enfer anticipé qu'il porte dans son âme. Il a, comme il le dit lui-même, *joué son avenir, et perdu les trésors de son éternité*. Pour s'attacher à la vie terrestre, à sa misérable existence, au trône qu'il a envahi, le crime, qui d'abord l'effrayait, ne lui coûte plus rien ; il se baigne dans le sang : tout ce qui peut l'offusquer, Banquo même, son ami, dont il craint l'ambition, devient sa victime. Mais bientôt, fatigué de tout, après avoir un moment cherché à s'étourdir par des railleries impies, en voyant arriver la mort, il appelle à lui la destruction, se bat en désespéré, et meurt, sans aucun retour sur lui-même.

Nous verrons que Ducis a suivi une marche différente. Il se rencontre pourtant encore avec Shakspeare dans la scène de la vision, que nous allons examiner.

Pendant que le Macbeth anglais réunit dans un festin les principaux seigneurs de sa nouvelle cour et ses compagnons d'armes, il vient secrètement de faire assassiner Banquo. Mais au moment où il va s'asseoir à table, il aperçoit, ainsi que le spectateur, le spectre de Banquo sanglant et percé de coups. S'imaginant que ses convives

voient comme lui ce fantôme, et vont soupçonner son crime : « Vous ne pouvez penser, « dit-il dans son égarement, que ce soit moi qui « l'ai fait. » Puis repoussant le spectre : « Ne « secoue donc point ainsi contre moi ta chevelure sanglante !

UN DES SEIGNEURS.

« Levons-nous, sa grandeur est indisposée.

LADY MACBETH.

« Messieurs, mon époux est souvent dans cet « état ; il y est sujet depuis l'enfance. Je vous en « prie, demeurez à vos places ; c'est un accès « passager. (*Bas à Macbeth.*) Êtes-vous un « homme ?

MACBETH.

« Oui, et un homme intrépide, puisque j'ose « regarder ce qui épouvanterait le diable.

LADY MACBETH.

« Quelles folies ! c'est une vision créée par « votre peur, comme ce poignard dans l'air qui, « m'avez-vous dit, vous guidait vers Duncan. »

Le poignard qui, suspendu dans l'air, semblait entraîner Macbeth au crime, est une des imaginations les plus singulières de Shakspeare,

qui pourtant ne s'en est pas servi pour égarer Macbeth : il lui fait ouvrir les yeux et reconnaître que ce prestige est le produit de sa volonté sanguinaire et de son libre arbitre : vérité d'autant plus remarquable qu'elle est opposée au système de la fatalité dans lequel l'ouvrage semble écrit.

Le spectre disparaît. Macbeth se calme, et s'adresse aux convives : Ne prenez pas garde « à moi, mes dignes amis; j'ai une étrange infir- « mité, qui n'est rien pour ceux qui me con- « naissent. Allons, amitié et santé à tous! Don- « nez-moi du vin, remplissez jusqu'au bord. Je « bois au plaisir de toute la table, et à notre « cher ami Banquo, qui nous manque ici. Je vou- « drais qu'il y fût et... (*Apercevant le spectre.*) « Loin de moi! ôte-toi de mes yeux! que la terre « te cache! Tes os sont desséchés, ton sang est « glacé; rien ne se réflète dans ces yeux que tu « ouvres ainsi. »

Ce passage d'une joie feinte à la terreur la plus profonde est d'un grand effet dramatique; mais l'intention morale me paraît plus frappante encore : ce n'est pas ici un simple spectre qui vient, comme dans *Hamlet* et dans *Sémiramis*, effrayer

l'innocence même ; c'est le remords personnifié, le remords sous des traits affreux, s'asseyant au banquet du coupable, et l'assiégeant au milieu de ses joies trompeuses.

La scène que le poète français a substituée au festin est imposante, mais moins heureusement contrastée. Les grands du royaume, le peuple, apportent à Macbeth la couronne et le livre de la loi sur lequel il doit jurer d'être juste : il croit y voir écrite en traits de sang sa condamnation ; et l'ombre de Duncan, quoique invisible aux spectateurs, est aussi d'un effet terrible. Je ne citerai que ce passage, où une longue tirade du poète anglais est ainsi resserrée.

Macbeth, au moment de jurer, sur le livre sacré, qu'il vengera la mort de Duncan, croit voir son ombre, et s'écrie :

Fantôme horrible, arrête.
(Avec audace.)
Arrête ! Eh ! depuis quand, couverts de leurs lambeaux,
Des spectres déchaînés sortent-ils des tombeaux ?
Viens-tu régner encor du sein de la mort même,
Et de ton front hideux souiller le diadème ?
Et quand tu m'offriras tes yeux étincelans,
Et ta tête blanchie, et tes cheveux sanglans,
.... L'univers jamais n'a-t-il donc vu des crimes ?

Le cercueil autrefois renfermait ses victimes ;
La tombe était fidèle : aujourd'hui, révoltés,
Les morts dans nos palais rentrent de tous côtés.

En vain, par ce mouvement d'une fausse intrépidité, le coupable s'efforce de repousser le poids qui l'oppresse; il diffère essentiellement, dans cette seconde partie, du Macbeth anglais, car il ne tarde point à ouvrir les yeux sur son crime, et veut mourir pour se dérober à ses tourmens; mais la mort le sauvera-t-elle?

. . . . . Il est des dieux, je n'échapperai point.

Dans son désespoir, il tourne un moment ses regards vers cette couronne qui lui a tant coûté. Il s'y attache, comme un malheureux qui se noie, et qui se prend à tout : « Gardons-la bien, cette couronne! » lui dit son ambitieuse épouse. En ce moment, quel coup de foudre! un vieillard leur amène Malcolm, le fils, l'héritier de Duncan, qu'ils croyaient mort. Le rôle de ce jeune prince, dont je n'ai pas encore parlé, ses vertus modestes, la sérénité de son âme, contrastent heureusement avec les passions violentes et l'état effrayant de Macbeth. C'est une des créations qui font le plus d'honneur à Ducis.

Le secret de la naissance et la vie de Malcolm se trouvent dans les mains du coupable époux de Frédégonde : le spectateur tremble. La nuit est arrivée. On se retire, Frédégonde et Macbeth, agités de pensées diverses, le jeune prince avec la sécurité de l'innocence; toutefois une main encore inconnue vient, dans le palais même où il se trouve, de massacrer son père; le vieillard qui lui sert de guide ne tardera pas à éveiller ses alarmes. C'est alors que l'affreuse vérité et que tous les dangers qui les menacent leur seront révélés par la scène la plus étonnante peut-être qu'ait jamais conçue le génie de la tragédie.

Macbeth, dans l'insomnie du crime, se lève encore au milieu de la nuit, dont le calme ne fait que mieux ressortir la tourmente de son âme. Écoutons-le :

Seul, sous ces voûtes sombres,
D'un pas faible et tremblant j'erre parmi les ombres....
Duncan me suit partout, il me glace d'effroi.
Mort pour tout l'univers, il est vivant pour moi.....

Où trouvera-t-il quelque soulagement à ses maux? il veut s'approcher de son fils qui dort :

Allons, voyons mon fils. O céleste vengeance!
Je n'oserai jamais aborder l'innocence.

Quel intérêt! quelle vérité dans ce sentiment!

O mon fils! si ces dieux, en me cachant leurs coups,
Sur toi, sur ton enfance étendaient leur courroux!....

Préparation de ce qui doit suivre.

..... Délivrons-nous d'un affreux diadème.
Si je pouvais encor redevenir moi-même?....
Jamais!.... D'un poids fatal mon cœur est oppressé.

Comment se faire une idée de ce poignant *jamais!...* de cette accablante oppression, causée par le malheur de ne pouvoir *redevenir soi-même!* Il importe d'autant plus néanmoins de ne pas passer légèrement sur le sentiment profond exprimé dans ces vers, que Ducis, gêné par les règles de l'art, n'a pu développer toutes les tortures de Macbeth, l'étendre sur le chevalet d'une vie coupable, ni le laisser sur la roue du remords, comme dit Shakspeare dans sa pittoresque énergie. (1)

---

(1) *He hates him,*
That would upon the rack of this tough world
Stretch him out longer.
(King Lear, scène dern.)

Better be with the dead,
Than on the torture of the mind to lie
In restless ecstacy.
(Macbeth, act. III, sc. II.)

Macbeth aperçoit le jeune prince, qui éclairé par Sévar, son gouverneur, sur les dangers et les soucis attachés à la couronne, cherche à sortir du palais avant le jour. Avec une naïveté pleine d'intérêt, il s'ouvre à Macbeth, qui veut le retenir :

MALCOLM.

Non, je ne puis régner.
Laissez-moi m'échapper de ce palais funeste.

MACBETH.

Mais le trône est à vous.

MALCOLM.

Eh bien ! je le déteste !
Je ne veux point quitter mes tranquilles forêts.

MACBETH.

Qui peut donc exciter ces sensibles regrets ?

MALCOLM.

Le vertueux Sévar, qui m'a servi de père.

MACBETH.

Mais Duncan fut le vôtre.

MALCOLM.

Ah ! dans un sort vulgaire
Si le ciel plus propice eût caché son destin,
Il n'eût jamais senti le fer d'un assassin.

MACBETH.

Plaignez les criminels, le remords les déchire.

MALCOLM.

Qu'est-ce que le remords?

MACBETH.

Je pourrais vous le dire ; (1)
Ignorez-le toujours. Mais, prince, quels attraits
Vous entraînent enfin vers vos tristes forêts?
Quel charme trouviez-vous dans ce désert horrible?

MALCOLM.

Tout ciel est agréable où notre âme est paisible.

MACBETH.

Quels étaient vos plaisirs?

Malcolm les raconte; et chaque mot de ce récit plein de charme enfonce le poignard dans le cœur du malheureux. Il interrompt le prince :

Mais à régner enfin l'Écosse vous appelle.

MALCOLM.

Bien mieux que moi, Macbeth, vous régnerez sur elle :
On ne m'a point instruit aux grands devoirs des rois....

Macbeth lui en trace un tableau rempli d'idées d'autant plus touchantes, qu'on voit que sa résolution est prise, et combien il est désintéressé dans la peinture qu'il fait du bonheur d'un roi

---

(1) Quel dialogue! Ce contraste de la plus heureuse ignorance et de l'expérience la plus affreuse, est de génie.

vertueux ; il en est lui-même attendri, et se dit à part :

Je suis encor moi-même. O moment plein de charmes !
Je te rends grâce, ô ciel ! tu m'as rendu les larmes.

Il ne songe alors qu'à mettre en sûreté le jeune prince, et lui dit, en le quittant, ce vers si simple, et qui fait trembler :

Gardez-vous, en marchant, d'éveiller Frédégonde !

Cette furie s'est endormie en effet ; mais de quel sommeil ! et dans quel projet ! un nouveau crime, le meurtre de Malcolm, lui sourit et l'agite. Elle n'a point de remords, mais un songe plus effrayant encore que la vision de son mari ; et ce songe, ce n'est pas en récit, mais en action que nous allons le voir. L'idée première en est à Shakspeare, et devait être imaginée par le poète qui a le plus fait agir ses personnages.

Sévar, ne sachant quels sont les auteurs de la mort du roi, délibère seul dans le silence de la nuit, incertain du parti qu'il doit prendre. Le jeune prince, s'étant un moment éloigné, vient d'apercevoir, dans une galerie obscure, Frédégonde endormie et s'avançant vers eux, semblable à un spectre. Il accourt plein d'effroi,

peint à Sévar ce qu'il a vu. L'épouvantable somnambule entre; ses yeux sont ouverts, mais fixes. Elle tient d'une main un poignard, de l'autre un flambeau. Sévar et Malcolm sont dans l'attente la plus grande, ainsi que le spectateur :

FRÉDÉGONDE.

Dieux vengeurs !

(Elle s'assied, pose le flambeau sur une table, remet le poignard dans son fourreau.)

SÉVAR, *bas.*

Un forfait la poursuit.
Écoutons.

FRÉDÉGONDE, *avec joie et mystère.*

Ce grand coup fut caché dans la nuit.
La couronne est à nous, Macbeth, pourquoi la rendre !
Sur le fils à son tour....

(Elle porte plusieurs coups de poignard dans les ténèbres.)

SÉVAR.

Ciel ! que viens-je d'entendre !

FRÉDÉGONDE, *avec la joie de l'ambition satisfaite.*

Oui, tout est consommé ; mes enfans régneront.

(Avec la complaisance et le plaisir de la tendresse maternelle.)

Que j'essaie, ô mon fils ! ce bandeau sur ton front !

(Tâchant de rappeler un souvenir vague à sa mémoire.)

Qui m'a donc dit ces mots : « Va, le Ciel te fit mère ! »

(Avec serrement de cœur.)

S'ils éprouvaient les coups d'une main meurtrière !

(Très tendrement.)

O ciel !

(Portant sa main à son nez avec répugnance.)

Toujours ce sang !

(Très tendrement.)

Je verrais leur trépas ?

(Avec larmes.)

Moi ! leur mère !

(Avec terreur, se grattant la main.)

Ce sang ne s'effacera pas !

(Avec la plus grande douleur.)

O dieux !

(Se grattant la main vivement.)

Disparais donc, misérable vestige.

(Avec la plus tendre compassion.)

Mon fils ! mon cher enfant !

(Se grattant la main plus vivement encore.)

Disparais donc, te dis-je.

(Se grattant la main avec un dépit furieux.)

Jamais ! jamais ! jamais !

(Comme si elle sentait un poignard dans son sein.)

Mon cœur est déchiré.

(Avec de longs et douloureux soupirs.)

Oh ! oh ! oh !

(Son front s'éclaircit par degrés, elle revient à l'espérance.)

Quel espoir dans mon cœur est rentré !

(Tout bas, comme appelant Macbeth pendant la nuit, et lui montrant le lit de Malcolm, qu'elle croit voir.)

Macbeth ! Malcolm est là.

(Avec ardeur.)

Viens !

(Croyant le voir hésiter, et levant les épaules de pitié.)

Comme il s'intimide !

(Décidée à agir seule.)
Allons.

(Avec joie.)
Il dort.

(Avec la confiance de la certitude.)
Je veille.

(Elle regarde le flambeau d'un œil fixe, le prend, se lève.)
Et ce flambeau me guide.

(Croyant entendre sonner l'heure, elle s'arrête et compte.)
Sa mort sonne. Une.... deux....

(Croyant marcher au lit de Malcolm.)
C'est l'instant de frapper.

(Elle tire son poignard et se retire, toujours dormant, sous l'une des voûtes où se trouve le berceau de son fils.)

Va, le Ciel te fit mère,

lui avait dit Sévar en lui recommandant le jeune prince, et n'imaginant point que le sentiment le plus doux de la nature dût se tourner en crime dans cette âme corrompue. C'est le vase impur qui aigrit la plus pure liqueur. En voyant une femme, une épouse, une mère ainsi dégradée, il faut reconnaître dans cette affligeante peinture cette effrayante vérité d'observation, que tout ce qui existe de meilleur dans la nature, devient, en se corrompant, ce qu'il y a de pire : *Corruptio optimi pessima.*

Va, le Ciel te fit mère !

Oui, pour te châtier comme tu le mérites; et

ce mot prophétique, répété dans le sommeil affreux qui reproduit tes crimes, prépare ton supplice. C'est un trait de génie qui appartient au poète français, d'avoir fait d'un monstre inaccessible aux remords, une mère ambitieuse, et vulnérable du moins par ce côté; de lui avoir donné *des entrailles fécondes,* pour me servir d'une expression de Virgile, *fécondes en tortures* (1). Quelle situation que celle où cette femme sacrilége apprend que, par une effroyable méprise, elle a tué son propre fils; que Malcolm est vivant; qu'elle perd tout ce qui lui a tant coûté, et reçoit les malédictions de son époux et des sujets que son orgueil croyait s'être soumis! Un d'eux, le garde du livre sacré, adresse au Ciel contre elle ces imprécations :

Ciel! fais que ce berceau devant ses yeux fumant
Soit pour ce monstre impie un éternel tourment!
Que ce fils, tour à tour mort et vivant pour elle,
Expire chaque nuit sous sa main maternelle,
Que ce fils tant de fois pressé dans son berceau
Pour le rougir encor reprenne un sang nouveau;

---

(1) *Fecundaque pœnis*
Viscera.
(Æneid., Lib. VI, v. 598.)

Qu'elle brise en mourant ce berceau qu'elle abhorre,
Et descende aux enfers pour l'y trouver encore !

Quelle énergique originalité dans ces vers, et surtout dans cette expression : *sa main maternelle*, qui ne devrait rappeler que des idées douces et tendres!

Je dois citer ici une des belles scènes qui se trouvent dans la première édition de *Macbeth*, et qui, pour faire place à d'autres beautés, a disparu dans les nombreux changemens que l'auteur a faits à son ouvrage. Cette scène, que Ducis ne doit qu'à lui-même, et que lui seul peut-être pouvait sacrifier, donnait au personnage de Sévar un intérêt immense. Ce serviteur fidèle, arrivé au château lorsque Duncan vient d'y être égorgé, a trempé secrètement dans son sang une écharpe qu'il porte cachée sur son sein. Ne doutant pas que Macbeth ne soit l'auteur du crime, il jure de venger la mort de son malheureux maître, et déjà il a soulevé plusieurs Écossais en faveur de Malcolm. Macbeth, furieux, a fait arrêter Sévar ; et, quoique loin de se croire l'objet de ses soupçons, il forme le projet barbare de l'immoler de sa propre main, afin de s'assurer du secret de la naissance de Malcolm,

dont il le sait dépositaire. Sévar est tiré de sa prison et conduit au palais. Nous voyons l'homme vertueux chargé de fers devant le coupable élevé sur un trône, mais avec ses remords, qu'il voudrait étouffer, ou du moins étourdir par un forfait nouveau ; il dit, comme s'il se croyait sûr de son lâche triomphe :

Vieillard, avance.
Eh bien! de ton cachot la nuit et le silence,
Ces chaînes, ce pouvoir qui me répond de toi,
T'ont-ils fait pressentir l'accueil que je te doi?
Que t'ont-ils révélé?

SÉVAR.

Qu'aux mains de l'innocence
Les fers les plus pesans sont moins lourds qu'on ne pense,
Et qu'au fond de son cœur elle trouve une paix
Que le coupable heureux ne rencontra jamais.

La scène ne pouvait être mieux posée; et le dernier vers, qui n'a l'air que d'une maxime générale, doit déjà frapper *le coupable heureux....* Mais poursuivons :

MACBETH.

Le billet de Duncan, rends-le.... tu dois m'entendre!

SÉVAR.

Je périrai cent fois plutôt que de le rendre.

MACBETH, *s'élançant sur lui, le poignard à la main.*

Tombe à l'instant.

(Sévar, découvrant l'écharpe, se présente d'un air tranquille au poignard de Macbeth.)

MACBETH, *reculant avec horreur.*

O ciel! un voile teint de sang!
Quelle écharpe effroyable environne ton flanc?

SÉVAR.

Ose y porter les yeux! Vois-la dégoutter, traître,
Du meurtre de Duncan, de ton roi, de ton maître!
Faut-il la détacher, l'étendre sous tes yeux?
Attends, attends, barbare.

MACBETH.

Arrête! Où suis-je, ô dieux?

Il laisse tomber son poignard, et bientôt le sang de sa victime qui le poursuit, l'aspect accusateur des larmes et de la fidélité courageuse de Sévar pour son roi, donnant à ses remords l'activité la plus terrible, un délire effrayant le saisit et lui arrache, avec l'aveu de son forfait, le cri prolongé des tortures dont il est la proie. L'image seule en est si déchirante que Sévar, ému, se dit avec étonnement :

Quoi! ce n'est plus Duncan, c'est Macbeth que je pleure!

Pour lui apporter quelque soulagement, il lui

adresse des consolations dans lesquelles je remarque ce vers, imité de Juvénal :

L'homme est plus cher aux dieux qu'il ne l'est à lui-même.

Il va même jusqu'à lui faire espérer qu'il pourra reprendre sa vertu. Macbeth lui répond :

On ne la reprend pas, Sévar, on la regrette.
N'avilis point son nom ; quand j'ai pu la trahir,
Il ne me reste plus qu'un tardif repentir.
Tu jugeras bientôt, Sévar, s'il est sincère :
Je sais ce que j'ai fait et ce qu'il me faut faire.
Adieu, Sévar.

Je crois que cette scène de l'écharpe doit être d'autant plus regrettée, qu'on y voyait d'abord les efforts impuissans du crime même pour achever de se dégrader et pour tomber au-dessous du remords ; ensuite ce retour d'une âme que l'on pouvait croire entièrement flétrie, mais que la vertu ne désespère pas de ranimer de son souffle divin. Néanmoins, quoique les consolations du bon vieillard soient touchantes et vraies, j'aime mieux, je l'avoue, les craintes que manifeste ici Macbeth que les espérances trop promptes qu'il pourrait concevoir, et qu'il conçoit dans la pièce, lorsqu'il s'écrie : *Je suis encor moi-même !* « L'é-

« toffe que la pourpre a rougie, dit Horace, ne « recouvre pas si facilement sa première blan- « cheur. » Craignons d'ailleurs d'aplanir le chemin du crime, en laissant croire qu'il suffit d'un remords pour revenir à la vertu.

Macbeth, après son entretien avec Malcolm, dont nous avons recueilli les principaux traits, se dépouille volontairement du pouvoir suprême. Il va plus loin : pour se délivrer du remords qui l'oppresse, il fait publiquement le terrible aveu de son forfait, et finit par se tuer lui-même : c'est le mélange des idées chrétiennes et païennes, que nous avons remarqué dans *Hamlet*. Quant à cette confession publique, telle qu'elle était pratiquée chez les premiers chrétiens, quoique l'action se passe chez un peuple encore barbare, elle est aussi dans la nature : le besoin de la confession naît du remords même ; et quoi de plus naturel que le remords? C'est ce sentiment qui avait déjà inspiré à l'auteur d'*Hamlet* ces vers, qu'il met dans la bouche de la coupable Gertrude :

Je voudrais quelquefois, dans mes justes transports,
A l'univers entier déclarer mes remords :

Il semble à ma douleur qu'un aveu si terrible
Rendrait des dieux pour moi le courroux plus flexible.

Avouons néanmoins que si Ducis a renforcé quelques situations de *Macbeth*, il a, d'autre part, affaibli l'énergie du principal caractère qu'un premier crime a endurci à tous les crimes; vérité effrayante, mais qu'il n'était guère possible de développer sur notre scène, non plus que le merveilleux magique qui, dans la pièce anglaise, est d'un si grand effet. Au reste, l'idée essentielle, que notre poète a empruntée à Shakspeare, c'est la puissance du remords qui se révèle d'une manière si neuve dans les fameuses scènes que nous avons citées : celle du somnambulisme, qui n'existait pas dans la première version, et que Ducis a rattachée à son ouvrage, se passe, dans la pièce anglaise, devant un médecin et une des femmes de lady Macbeth, tous deux désintéressés dans l'action, et qui cependant ne laissent pas d'accroître notre effroi par celui qu'ils témoignent; car si, comme l'observe Horace, la joie et la douleur sont communicatives, la terreur et les autres passions ne le sont guère moins; le coup dont elles frappent à nos yeux toute âme

humaine retentit dans la nôtre; c'est un effet d'électricité morale.

Nous remarquons surtout dans le rôle du docteur les traits suivans : « Des actions contre « nature produisent des désordres contre nature. « Le sourd oreiller recevra les aveux des con- « sciences souillées. — Elle a plus besoin d'un « prêtre que d'un médecin. — Dieu! Dieu! fais- « nous à tous miséricorde! »

Quant à la scène de la vision au milieu d'un festin, si le poète français n'en a pas conservé tout l'esprit, c'est que les classiques n'admettent ni repas, ni festins dans notre tragédie; il est assez étrange que les romantiques se montrent en cela plus *positifs*. Dans nos tragédies régulières, un héros langoureux, amoureux, furieux, déraisonne, empoisonne, poignarde, mais il ne mange pas; et ce n'est point ce que nous devons blâmer, si, par cette discrétion, notre poésie a voulu éviter de montrer, sans motif, l'homme dans ce qu'il a de commun avec la brute.

CHAPITRE VII.

OTHELLO (1792).

La mère en prescrira la lecture à sa fille,

écrivait Thomas à Ducis en lui faisant l'éloge de ses ouvrages; et ce vers peut s'appliquer surtout à *Othello*. Quoique cette tragédie, encore imitée en partie de Shakspeare, ne soit pas la meilleure de Ducis, elle a pourtant le grand avantage que tout s'y rapporte à un seul but : le châtiment d'une faute commise envers l'autorité paternelle. On doit regretter que l'auteur de *Zaïre*, qui a fait à l'*Othello* anglais plus d'un heureux emprunt, n'ait pu conserver la haute moralité que nous allons voir ressortir de cet ouvrage.

La fille timide et modeste d'un sénateur de Venise, éblouie au récit que fait de ses exploits un guerrier africain, le more Othello, que son père a eu l'imprudence de recevoir dans son palais, consent à le suivre et à l'épouser, malgré la

douleur et les plaintes de l'auteur de ses jours. Hédelmone (c'est le nom que Ducis a donné à la jeune Vénitienne) ne tarde point à se voir exposée aux fureurs d'Othello, dont le noble caractère est tout à coup dénaturé par des soupçons odieux qui, quoiqu'injustes, sont pourtant appuyés sur quelques vraisemblances et sur cette considération profondément morale :

Une épouse si chère
Peut tromper son époux, ayant trompé son père.

Quelle confiance, en effet, peut avoir un homme dans la femme dont il a éprouvé la fragilité? Cette réflexion, qui est faite à Othello, et qu'il se rappelle au milieu de ses jaloux transports, si dans sa fureur il l'eût adressée à Hédelmone elle-même, quel coup plus douloureux pouvait-elle recevoir! et néanmoins, quoi de plus fréquent qu'une coupable en butte à de pareils reproches, punie par les mépris de son complice même, et souvent délaissée?... Infortunée! à qui, dans votre sort affreux, irez-vous vous plaindre d'un ingrat? Au monde?

Ariane aux rochers contant ses injustices.... (1)

---

(1) *Aux rochers!* Entendez-vous l'expression de Racine?

« Comment, dira ce monde, n'a-t-elle pas prévu ce qui lui arrive? Un séducteur la trahit, l'abandonne? Mais elle-même, n'a-t-elle pas abandonné son père, trahi tous ses devoirs? Cet amant aussi vil qu'ingrat, il ne fait que suivre son exemple : retour cruel, mais juste; bonne leçon pour ses pareilles! »

Ici, ce n'est pas l'abandon que doit craindre une amante malheureuse : plût au Ciel que le farouche Othello abandonnât sa proie! Non, après l'avoir déchirée par les plus sanglans reproches, il reste là, comme pour accomplir la prédiction fatale dont Hédelmone a été l'objet, et qu'elle raconte ainsi à la seule amie qui lui reste :

Tu sais, ma chère Hermance,
Dans quel calme profond s'écoula mon enfance.
Sous les lois d'une mère et les yeux d'une sœur,
De leur tendre amitié je goûtais la douceur.
Ciel, devais-tu sitôt me montrer ta colère!
D'une mort trop précoce il menaça ma mère;
Tous les jours, par degrés, je la vis s'affaiblir;
De son front jeune encor je vis l'éclat pâlir;
Chaque instant de sa vie en consumait le reste.
Je m'en souviens encor : près du moment funeste,
Son esprit s'occupait de quelqu'objet affreux;

Elle attachait sur moi son regard douloureux ;
On eût dit que son âme, à son heure dernière,
D'un funeste avenir repoussait la lumière.
« Ma fille, me dit-elle avec un cri d'effroi,
« Dans la paix du tombeau, viens, descends avec moi.
« Qu'entrevois-je, ô destin ! dans ta clarté douteuse....
« Hélas ! ma chère enfant, tu mourras malheureuse ! »

Ces pressentimens qu'Hédelmone a de son sort, sa douceur, sa résignation, surtout la tendresse qu'elle conserve pour son père et qui atténue un peu sa faute, presque tous ces développemens appartiennent à Ducis, ainsi que le rôle du fils du doge, dont la présence et l'amour indiscret allument la jalousie d'Othello, accroissent les tourmens d'Hédelmone, mettent son caractère dans le plus beau jour et amènent la catastrophe.

Quoique la Desdémona de Shakspeare soit fort touchante, Othello et surtout Jago, son confident, occupent tant de place, qu'ils ne laissent guère apercevoir le but qui nous frappe ici. Shakspeare en a eu un autre, il est vrai, où personne encore n'a pu l'atteindre. Comme s'il eût voulu nous faire voir ce qu'est la jalousie dans toute son horreur, celle qu'il nous présente n'est pas une fantaisie formée, comme parmi

nous, d'une vapeur légère : c'est un monstre enfanté au milieu des tortures, et dans le sein brûlant d'un noir Africain, altéré de vengeance. Près de cette passion effroyable, l'auteur place un autre monstre, Jago, qui, presque sans intérêt et sans but, que le mal, ne cesse de souffler ses poisons à l'épouvantable chimère, et se plaît à la nourrir de mensonges et de sang, qu'il répand partout autour de lui avec une gaîté infernale. Lors des représentations de la traduction cruellement fidèle qu'un homme de beaucoup de mérite assurément a donnée de cette pièce au Théâtre Français, j'ai vu applaudir et rire aux plaisanteries de cet exécrable Jago, que l'on a reproché à Ducis de n'avoir pas reproduit. Et nous aussi nous regretterions ce rôle, si, pour l'honneur de l'humanité, Jago nous était donné pour un être surnaturel, un Méphistophélès, et non pas pour un homme ordinaire. Si Shakspeare, par exemple, le rattachant au but dont j'ai parlé, nous l'eût montré comme envoyé par l'enfer pour amener la vengeance de l'outrage fait à l'autorité paternelle, je concevrais cette prodigieuse dépense et de crimes et d'esprit. Mais quand je vois un auteur déployer toutes les res-

sources de son génie, uniquement pour nous étonner par ces tours de force de la scélératesse, je crains toujours, je l'avoue, que parmi de nombreux spectateurs, il ne s'en trouve de trop disposés à profiter de ces *grands exemples*, surtout quand le modèle offert à leur admiration n'a rien, dans sa nature, qui les doive décourager.

Je ne prétends pas au reste que Shakspeare ait pu dans ce sujet recourir à une intervention surnaturelle; mais je la regrette d'autant plus qu'Othello, considéré comme l'instrument aveugle d'une puissance supérieure, eût été moins odieux lorsqu'il lave dans le sang d'une épouse innocente les torts de la fille coupable. Tel qu'il est, et malgré tout l'intérêt que l'auteur s'est efforcé de répandre sur ce rôle, quand on connaît le dénouement, il est difficile de voir dans le héros de Venise autre chose qu'un tigre des déserts, qui ne s'est un moment laissé apprivoiser que pour reprendre au besoin son naturel féroce.

Cette atrocité de caractère, que l'auteur français a conservée, lui a fourni des traits d'une énergie sauvage qui sont d'un grand effet. On a

reproché quelques inconvenances aux rôles d'Hédelmone et du fils du doge, ce qui n'empêche pas qu'on ne retrouve Ducis tout entier dans le personnage éloquent d'un père au désespoir, dans une effrayante peinture de la politique soupçonneuse du sénat de Venise, enfin dans la terrible leçon donnée aux femmes qui seraient tentées d'imiter Hédelmone.

Quant à ce dénouement que Voltaire, dans *Zaïre*, et Ducis ont imité en partie du poète anglais, nous pensons que la défense d'ensanglanter la scène, défense à laquelle Corneille et Racine se sont soumis avec tant de raison, n'est pas seulement une règle de goût : il importe plus qu'on ne croit de ne pas émousser la sensibilité publique par des spectacles de sang. C'est à Shakspeare qu'on peut trop souvent reprocher ce tort et une profusion de crimes qui le font déchoir du rang élevé d'écrivain moraliste, auquel il a d'ailleurs tant de droits.

Ce n'est pas, au reste, le seul contraste qu'on puisse remarquer dans ce génie à la fois si dramatique et si dogmatique. Ses ouvrages, assemblage bizarre de superstitions monstrueuses et des plus saines croyances, surchargés d'ornemens

empruntés à la fable, aux livres saints et à la féerie, sont l'image des temps de confusion et d'ignorance qu'il a souvent retracés, et dont la religion ne pouvait entièrement dissiper les ténèbres. Son style enfin, empreint du mauvais goût de la cour d'Élisabeth, présente avec le style des monumens gothiques du moyen âge une conformité d'autant plus remarquable, qu'une accumulation de figures étranges et choquantes en détruit presque toujours la noble majesté. Est-ce là le modèle qu'un poète de notre siècle devait reproduire en entier, comme on le voudrait aujourd'hui? D'autres personnes, au contraire, ont cru diminuer le mérite de Ducis, en disant qu'il n'était qu'un imitateur de Shakspeare. Imitateur, oui, mais,

Inspiré par Shakspeare, il l'imitait en maître,

a dit M. C. Delavigne, dans un de ses Discours en vers; et imiter ainsi, c'est marcher sur les traces mêmes de Corneille, de Racine, ainsi que l'observait il y a peu de temps, dans le *Journal des Savans*, l'auteur des *Templiers*.

CHAPITRE VIII.

ABUFAR, ou LA FAMILLE ARABE (1795).

Ducis a quitté *ses guides,* il est tout entier à lui-même : aussi n'est-ce plus dans les palais des rois, mais sous la tente patriarcale qu'il nous transporte. Nous nous trouvons au milieu de l'Arabie, au sein d'une famille composée d'un vieillard vénérable, de sa vieille sœur, de deux filles charmantes, de quelques jeunes gens de l'un et de l'autre sexe attachés à la tribu, enfin de Pharasmin, jeune Persan qui sert depuis long-temps Abufar, avec l'espérance d'obtenir la main de sa fille Odéide. La scène représente une vallée riante, couverte de palmiers et de quelques tentes éparses ; on y remarque un autel domestique et des tombeaux formant la sépulture de la tribu; dans le lointain, un sol aride, quelques ruines aperçues à peine, un ciel qui se confond avec les sables. Ce tableau n'est pas inutile à l'illusion : la peinture des lieux ajoute ici

à celle des mœurs, où l'auteur s'est montré si grand coloriste.

La famille d'Abufar est réunie sous un palmier, et, suivant l'usage des Arabes, charme ses loisirs par de longs récits; écoutons celui que fait à ses compagnes la jeune Saléma.

Dans le fond du désert, quand le soleil brûlant
Embrasait de ses feux le sable *étincelant*, (1)
Un Arabe égaré (ma sœur, c'était un père!)
Cherchait de l'œil, au loin, sa tente solitaire.
Il n'aperçoit plus rien. Las, triste, épouvanté,
Pour lui dans l'univers nul vivant n'est resté.
« O mes enfans! dit-il, vous reverrai-je encore? »
Déjà l'ardente soif le sèche et le dévore.
Il n'a pour l'apaiser qu'un seul fruit bienfaisant,
Le fruit d'un citronnier, vain secours d'un moment.
Il le porte à sa bouche. O douleur! ô surprise!
Il voit.... Ciel! une femme auprès d'un roc assise;
Jeune, belle, mourante, et prête à mettre au jour
Le gage tendre et cher d'un malheureux amour.
« Ce fruit! ce fruit! dit-elle, ou dans l'instant j'expire,
« J'expire avec l'enfant que ma soif va détruire.
« — Le voilà, le voilà, lui répond le vieillard;
« Vivez tous deux. » Au Ciel il adresse un regard,

(1) Épithète qui rappelle les effets du mirage.

Il le prie, il le presse; et ce Ciel qu'il conjure,
Attendri par ses vœux, vient aider la nature.
L'enfant au moment même est reçu dans ses bras.
« Vis pour lui, dit la mère. Oui, bientôt tu verras
« Ta femme et tes enfans. Vieillard, sers lui de père;
« Par toi qu'il sache un jour à quel prix je fus mère.
« Jette un œil de pitié sur ce pauvre innocent. »
Et prenant tout à coup un prophétique accent :
« Tu ne vois, poursuit-elle, en ce désert immense,
« Que la soif, que la mort, l'espace, le silence :
« Tiens, voilà ton chemin (1). C'est l'Éternel, c'est moi,
« C'est le fruit de mon sein qui va veiller sur toi.... »
Elle expire.

Nous apprenons au dénouement que cet enfant est Saléma elle-même, et son sauveur, Abufar, qui l'a élevée comme sa fille, en lui cachant le secret de sa naissance.

Les vertus hospitalières de cette famille, sa vénération pour le vieillard qui est son chef, leurs égards pour des serviteurs malheureux, en particulier pour ce jeune Persan préposé à la garde de leurs troupeaux, et qui nous rappelle Jacob chez Laban; tout est peint avec une vérité, em-

---

(1) *Voir la soif et le silence!* Hardiesse remarquable dans ce beau vers.

bellie sans doute, mais, au rapport des voyageurs, encore très conforme aux mœurs d'une partie de l'Orient, où il est aisé de retrouver, à travers des dégradations déplorables et des ruines, l'antique berceau de la religion. On convient que les Arabes de la partie du désert qui est le plus au nord, ont, par leurs brigandages, fait rejaillir sur la nation entière une injuste défaveur. Dans le centre de l'Arabie proprement dite, les tribus indigènes de ce peuple si ancien et si singulier, environnées d'arides solitudes, et renfermées, pour ainsi dire, dans la tranquille jouissance d'un sol plus heureux, ont mieux conservé leurs mœurs, leur indépendance et cette innocence attachée à la vie des peuples pasteurs. Mahomet n'ayant guère apporté de changement à leurs croyances, on ne doit pas s'étonner de les voir dans cette tragédie, rendre à la fois un culte à Dieu et au soleil.

Abufar, au lever de l'aurore, vient brûler son encens sur l'autel, et s'adressant à l'astre radieux qui paraît sur l'horizon :

Soleil, dont la lumière et la chaleur féconde
Sont l'œil, l'âme, la règle et la splendeur du monde ;
Qui, sous l'abri des mœurs, vois l'Arabe indompté

Dans ce vaste désert marcher en liberté,
Sur nous, sur tes enfans, sur ta famille immense,
Fais luire avec tes feux le jour de l'innocence!
Vers tes premiers rayons vois se lever mes mains,
Et bénis par ma voix le travail des humains.

Sa fille Odéide rappelle, dans les vers suivans, l'usage patriarcal (que les enfans ont conservé dans quelques unes de nos provinces) de prier, chaque matin, les auteurs de leurs jours de les bénir, au nom du Ciel. Elle dit, en parlant d'Abufar :

Sa bénédiction, ce bien si précieux,
Tous les matins sur nous descend du haut des cieux ;

et Abufar est digne de cette espèce de sacerdoce. Qu'on en juge par ce langage auquel son exemple vient donner tant de poids :

Croyez-moi, mes filles,
Les bonnes actions protégent les familles.
Heureux qui peut, au faible accordant son appui,
Mettre un pareil trésor entre le Ciel et lui!

Ses leçons ne sont point perdues. En son absence, Odéide, qu'il a chargée de le remplacer, dit au jeune Persan qui vient lui demander ses

ordres, et dont elle ignore les sentimens secrets :

Faut-il qu'ainsi le sort vous condamne à souffrir !
La force trop souvent n'égale pas le zèle.
Combien de fois le cèdre, à la hache rebelle,
A-t-il gémi long-temps sous vos coups redoublés !
Je vous ai vu, les traits par le soleil brûlés,
Avec effort, le soir, pour nos brebis bêlantes,
Soulever de nos puits les pierres trop pesantes :
Faites-vous, Pharasmin, aider dans vos travaux.

Notre orgueilleuse tragédie descend ici à des détails domestiques dont le naturel, quoique relevé par la poésie, ne se perd point dans les nuages du style oriental.

Le poète moraliste, qui est peintre aussi, et qui, tout à l'heure, opposera l'éternité du temps à l'immensité des lieux, tantôt semble étendre devant nous

Ce vaste champ des airs par le soleil brûlé;

tantôt, comme pour reposer nos regards, il nous montre

Quelques champs de verdure
Que sur ces mers de sable a jetés la nature.

Il n'oublie pas, dans la peinture des lieux, les

animaux que la main divine y a mis : il y laisse le chameau tranquille et patient, décrit en traits rapides le compagnon de l'Arabe,

Ce coursier généreux
Qui devance les vents ou qui vole avec eux;

enfin, il nous ramène à ses chères brebis, et peint d'un vers

Le toit simple et roulant où le pasteur sommeille.

Mais toutes les douceurs champêtres ne suffisent pas, même dans une *tragédie pastorale :* il faut un loup dans une bergerie. L'amour et les caractères si purs de Pharasmin et d'Odéide n'en pouvant tenir lieu, l'auteur y supplée par le retour subit d'un fils d'Abufar, dont je n'ai pas encore parlé : c'est le fougueux Farhan qui, ayant conçu la plus violente passion pour Saléma, dont il se croit le frère, a fui avec horreur l'asile de l'innocence, emportant avec lui, sous des cieux brûlans, l'insupportable idée de mourir peut-être avec le courroux de son père. Quand on sait que tout voyage lointain semble à ces tribus paisibles le comble du malheur, on conçoit combien l'absence de Farhan, dont Abufar

n'a pu pénétrer le motif, a dû l'affliger et l'irriter. Il ne veut plus reconnaître son fils. Nous retrouvons ici une situation déjà traitée par l'auteur, dans son *OEdipe chez Admète,* avec une verve que lui seul peut-être pouvait reproduire. Et il avait alors soixante-deux ans!

Odéide et Saléma, après avoir reçu le malheureux Farhan, ont fui en voyant rentrer Abufar. Resté seul avec son fils, il l'accable de son indignation, et lui dit qu'il peut aller chercher ailleurs un asile. La réponse de Farhan est doublement intéressante :

Hélas! le voyageur, le mortel égaré,
En tout temps trouve ici la tente de mon père,
Le pain qui le nourrit, l'eau qui le désaltère,
Dans la main d'Abufar le gage de sa foi;
Mais sa tente et son cœur se sont fermés pour moi.

Ces vers sont encore remarquables par leur concision; le dernier rappelle celui de La Fontaine :

O gens durs! vous n'ouvrez vos logis ni vos cœurs.

Farhan continue :

Je m'en vais donc goûter enfin, calme et tranquille,
Cette hospitalité, ce doux et long repos

Qu'un malheureux du moins trouve au fond des tombeaux.
J'approcherai sans peur du Juge incorruptible
Qui lit seul dans les cœurs et n'est pas inflexible.
Peut-être à mes raisons, s'il m'avait entendu,
Le sévère Abufar se serait-il rendu.
Je perdrai peu de chose en perdant la lumière;
Mais j'emporte au tombeau la haine de mon père :
Voilà le dernier coup pour ce cœur abattu.
Adieu, je vais mourir.

ABUFAR.

Eh bien ! que diras-tu ?

Quelque louable qu'ait été le motif de sa fuite, Farhan ne pouvant l'avouer à son père, en énonce un autre qui est vrai aussi, on le sent, et qui fournit au poète des développemens de la plus riche imagination :

FARHAN.

Je dis que le destin, que le Ciel dans mon âme
Versa de nos climats et l'ardeur et la flamme;
Qu'un besoin fatigant, un désir furieux
De sortir de moi-même et de voir d'autres cieux,
Un de ces mouvemens qui commandent en maître,
Que l'instinct nous inspire, ou la raison peut-être,
M'ont emporté partout : dans ces champs fécondés
Par les trésors du Nil dont ils sont inondés;
Sous ces affreux rochers battus par la tempête
Où ce fleuve s'enfonce et cache encor sa tête.

J'ai couru les déserts et les palais des rois,
Observé chaque peuple, et leur culte et leurs lois,
Leurs trésors, leurs soldats, leurs mœurs, leurs origines,
Visité des tombeaux, des temples, des ruines;
Quelquefois, sur l'Atlas, médité, près des cieux,
L'éternité du temps, l'immensité des lieux.
C'est là que m'emparant de la nature entière....

Il était difficile d'entrer plus avant, et par des voies plus poétiques, dans la situation d'un jeune homme qui, effrayé et honteux de lui-même, veut *en sortir,* suivant l'heureuse expression du poète, et court chercher partout de nobles distractions, jusque dans les merveilles de la nature et les plus hauts mystères, tâchant ainsi de s'élever au-dessus du coupable penchant dont son âme s'indigne Cette vague indépendance, un des *besoins fatigans* de son âge, est aussi fort bien peinte dans toute la scène. Le contraste que présente Abufar n'est pas moins conforme aux mœurs arabes et au caractère du personnage :

ABUFAR.

Et tu n'avais donc pas de famille et de père?
Tu n'as donc rien aimé? Qui, dans ton cœur, hélas!
Porta cette fureur que je ne conçois pas?
Le bonheur est le but où tout mortel aspire;

Et le chemin des mœurs peut seul nous y conduire.
Mais ce but, ce bonheur, où donc le cherchais-tu?
Faut-il aller si loin pour trouver la vertu?
Eh quoi! n'avais-tu pas, dès ta plus tendre enfance,
Goûté de nos travaux le charme et l'innocence;
Cette paix des déserts, ces doux, ces nobles soins
Qui parmi nous du pauvre ont prévu les besoins?
N'avais-tu pas connu nos heureuses familles?
Vu nos chastes hymens, la pudeur de nos filles?
Tes sœurs, dont le soupçon n'oserait approcher?
Au bout de l'univers qu'allais-tu donc chercher?
Des lois? grâce à nos mœurs nous n'en avons aucune;
Des trésors? nos troupeaux font seuls notre fortune;
Des tombeaux? c'est ici que dorment nos aïeux;
Des temples? vois la terre et regarde les cieux.
Tout ici, mon enfant, sous une image pure,
Offre à nos yeux charmés l'Auteur de la nature:
Partout dans ses bienfaits nous voyons son amour;
Sa grandeur resplendit dans le flambeau du jour.
La nuit, quand nous levons les mains vers les étoiles,
Dieu n'est-il pas présent sous ses augustes voiles,
Dirigeant d'un coup d'œil le cours silencieux
De ces globes brillans dispersés dans les cieux? (1)
Cet air, ce sol natal, cette douce patrie

---

(1) Ces vers expliquent admirablement le culte que les Arabes rendent aux astres, dans lesquels ils croient voir *resplendir* la divinité.

N'a donc rien dit, hélas! à ton âme attendrie?
Rien donc auprès de nous n'a pu te retenir?

Il engage alors son fils à s'attacher par un hymen vertueux aux lieux qui l'ont vu naître. Farhan se récrie. Abufar continue :

J'ai vieilli, je sais ce que je veux :
Ton âge est imprudent, terrible, impétueux :
J'ai connu ses périls. Ce nœud si nécessaire,
Si pur, si doux, l'hymen, pourrait-il te déplaire?
Regarde autour de nous. Ah! lorsqu'en ces déserts
Nos sables agités ont obscurci les airs,
Quand le soleil pâlit, quand les vents homicides
Élèvent jusqu'au ciel des montagnes arides,
Et font voler au loin ces nuages brûlans
Sur les pas égarés des voyageurs tremblans,
Le chameau mieux instruit, courbé sous la tempête,
Dans le sable du moins ensevelit sa tête;
Sans braver le péril, sage et fermant les yeux,
Il trompe par instinct ces vents contagieux.
Trompe aussi ta jeunesse et son intempérie,
Trompe aussi par raison tes sens et leur furie.
N'attends pas, dans ton cœur, de mollesse abattu,
Que l'air brûlant du vice ait séché la vertu.
Ah! tremble d'outrager l'implacable nature;
On ne la vit jamais pardonner son injure.
L'hymen, l'hymen peut seul, en engageant ta foi,
T'arracher aux dangers dont je frémis pour toi.

Choisis dans nos tribus une épouse fidèle
Qui fixe ton bonheur et tes vœux auprès d'elle.
Que je puisse jouir de ta félicité,
T'embrasser, me revoir dans ta postérité!
Crois-moi, suis mes conseils. Va je suis sans colère :
Rends-moi mon fils, Farhan, je t'ai rendu ton père.

FARHAN.

Non, vers l'hymen jamais rien ne peut m'entraîner.
Je ne saurais souffrir un lien si funeste.
L'amour, je le combats ; l'hymen, je le déteste.
Je soutiendrai mes droits.

ABUFAR.

Tes droits! Et la vertu?

FARHAN.

Je suis, je mourrai libre.

ABUFAR.

Eh! malheureux, l'es-tu?

FARHAN.

Je crois l'être du moins.

ABUFAR.

Ce n'est qu'au vrai courage
A porter du devoir l'honorable esclavage.

FARHAN.

La liberté toujours m'offrira des appas.

ABUFAR.

Où la vertu n'est *point* la liberté n'est *pas*.

Pas est moins fort que *point :* c'est une tache légère qu'il était aisé de faire disparaître. Ce vers, d'un sens si profond, puisque rien n'est plus tyrannique que les passions coupables ; ce vers, qui n'est pas moins vrai en politique qu'en morale, dut faire faire aux auditeurs, quand *Abufar* fut représenté pour la première fois, un cruel retour sur eux-mêmes. C'était une protestation solennelle contre le régime exécrable auquel avaient osé soumettre la France quelques monstres

Qui, pour faire haïr le plus beau don des Cieux,
Faisaient la liberté sanguinaire comme eux,

ainsi que le leur avait dit, en 93, le courageux auteur de l'*Ami des lois.*

Ces temps sont loin de nous, grâces à Dieu! Mais devons-nous négliger pour cela le principe éternel renfermé dans le vers de Ducis, et, par exemple, parler, comme il n'arrive que trop souvent, avec notre légère ironie ou une froide indifférence, des premiers devoirs de l'homme privé, sans lesquels nous comptons en vain sur les vertus publiques? Pénétrons-nous bien de cette vérité que, *si la liberté nous offre des appas,*

La liberté n'est point où la vertu n'est pas. (1)

Est-il besoin de détailler les beautés de cette scène d'un genre si neuf? Quel lecteur n'a remarqué ces couleurs brillantes et locales, si naturellement fondues dans le style, ces vers surtout?

N'attends pas, dans ton cœur de mollesse abattu,
Que l'air brûlant du vice ait séché la vertu.

L'exemple, emprunté à l'histoire naturelle, d'un pauvre animal qui trouve dans son instinct un abri contre les tempêtes, tandis que l'homme n'en cherche pas contre ses passions, est un excellent apologue dans le goût des Orientaux, et dont nous devrions bien, nous, profiter. On ne voit que trop souvent cette maxime établie dans les classes les plus opulentes, qu'il faut, avant de se marier, *avoir fait son état, sa fortune, ou bien en trouver une toute faite.* C'est vraiment fort bien fait! Gagner une fortune,

---

(1) Si l'acteur qui joue Abufar adoptait le changement que je fais au vers de Ducis, il en dirait le premier hémistiche avec force, le second, en portant sur son fils un douloureux regard.

et, en attendant, dissiper sa jeunesse, l'user, la ruiner peut-être... Qu'importe? le dieu consolateur, l'hymen est là; pourvu qu'il reçoive un jour, un tribut, de l'or, et encore de l'or, l'or réparera tout. — Tout?

Ah! tremblez d'outrager l'implacable nature :
On ne la vit jamais pardonner son injure.

Farhan, cédant aux tendres instances de son père, consent... à mourir près de lui, bien résolu d'éviter autant que possible la présence de Saléma. Malheureusement, Abufar le charge de la pressentir sur l'hymen auquel il a songé pour elle. On conçoit tout ce que cette commission a de pénible pour Farhan. L'effroi qu'il éprouve de se trahir, lorsqu'il se voit seul avec Saléma, est plein d'intérêt. Il semble, pour se raffermir dans sa vertu, interposer les traits de son vertueux père entre celle qu'il croit sa sœur et lui. Cette scène est belle et fort bien conduite.

Farhan a renfermé dans son âme le sentiment qu'il voudrait se cacher à lui-même; mais la terreur plus grande qu'il ressent de n'en être plus maître, le détermine de nouveau à la fuite; il en fait les apprêts, à l'insu de toute sa fa-

mille, lorsque Saléma, qui s'en est aperçue, accourt, et veut le retenir : c'est alors que l'horrible secret qu'il se promettait, un moment auparavant, d'emporter dans la tombe, éclate. Saléma y répond par un aveu semblable ; mais à peine l'a-t-elle prononcé, que tous deux, frappés comme de la foudre, s'écrient : « O Cieux, « anéantissez-nous ! » et sur-le-champ, la douleur, le remords les fait se précipiter au-devant du supplice que, suivant les anciennes lois de l'Orient, Abufar, comme père, aurait droit de leur infliger. Ils lui confessent que l'aveu d'un amour exécrable est sorti de leur bouche. Le vieillard, après une sévère leçon, apprend à tous les personnages réunis le secret de la naissance de Saléma ; le mystère qu'il en a fait à ses enfans, dans la crainte qu'elle n'en fût moins aimée, achève de nous faire connaître les mœurs de ce peuple où l'esprit de famille est si profondément empreint.

Mais malgré tout l'art et le talent immense que le poète a mis dans ces derniers actes, on a peine à supporter cet amour qui est incestueux, sinon en réalité, du moins en apparence. M. de Chateaubriand a peint, dans son histoire de

René, un semblable désordre d'imagination. Mais avec quelle réserve, avec quel concours de circonstances, Amélie, sans s'être avoué à elle-même une passion fatale, dont nul être au monde n'a été confident, pas même le lecteur, s'en punit néanmoins par le plus rigoureux sacrifice! Un cloître la sépare à jamais du monde; et ce n'est qu'entourée de la pompe funèbre de sa jeunesse, et en descendant dans ce tombeau, vivante, mais couverte du voile mortuaire, qu'elle exhale involontairement, comme un dernier soupir, quelques mots qui découvrent à son frère innocent son épouvantable secret.

L'auteur d'*Abufar* est aussi, dans la partie dramatique de son sujet, moins moral que l'auteur de *Phèdre*, qui, en attachant à cette infortunée coupable un caractère de réprobation et l'horreur de celui qu'elle ose aimer, a rendu sa passion plus effrayante que contagieuse.

Mais cette tache, la seule essentielle que je signale dans *Abufar*, ne doit pas nous empêcher de rendre justice à toutes les autres parties de l'ouvrage : une famille irréprochable ne peut être condamnée pour les torts d'un de ses membres.

Ce qui distingue *Abufar*, c'est le style. Parfois le dialogue descend (on pourrait dire s'élève) jusqu'à la naïveté la plus touchante. Par exemple, lorsque Farhan demande à Saléma ce qu'elle a fait quand elle a cessé de le voir, elle répond : *J'ai pleuré.*

Cette tragédie, quelquefois imitée par l'auteur de *Moïse*, n'avait guère de modèle au théâtre, car on ne peut compter les *Scythes* de Voltaire, dont l'extrême faiblesse n'est pas le plus grand défaut : l'absence de naturel et de toute vérité locale est ce qui choque le plus dans un sujet semblable. Dès les premiers vers que Voltaire met dans la bouche d'un jeune Scythe, nous sommes loin de la Scythie :

> Sur un coursier superbe à nos yeux se présente
> Un jeune homme, entouré d'une pompe éclatante ;
> L'or et les diamans brillent sur ses habits ;
> Son turban disparaît sous les feux des rubis,

comme la vérité sous cette poésie beaucoup trop magnifique : *Non erat hic locus.* Lorsque l'auteur d'*Abufar* répand dans son style toutes les richesses de l'imagination, il fait parler un des peuples les plus poétiques qui aient existé : on

ne s'étonne point que ses vers exhalent tour à tour et la chaleur brûlante du désert et les doux parfums de Saana. Nous avons vu, d'ailleurs, comme il sait descendre et nous reposer des passions orageuses, par de douces images et par des idées consolantes.

Cette pièce a peu de mouvement; elle est, pour ainsi dire, paisible comme les lieux qu'elle représente. On conçoit que quand elle parut, les malheureux Français, encore agités et flétris par le souffle de la *terreur* qu'ils venaient de traverser, soient entrés, avec quelque plaisir, dans l'intention que semble avoir eue l'auteur de leur offrir, à l'ombre de ses palmiers et dans la terre des patriarches, un lieu de rafraîchissement, d'innocence et de paix.

Nous aussi, trop souvent perdus dans la politique, las de parcourir en tous sens des champs tristes, arides, hérissés d'épines, respirons quelquefois à l'ombre des palmiers de Ducis.

CHAPITRE IX.

FOEDOR ET WLADAMIR (1801).

Si les sujets et les contrées pour ainsi dire vierges offrent de grandes ressources au poète, il doit y apporter aussi plus de forces et de soins. La muse de Ducis, plus que sexagénaire, s'était enrichie des dépouilles de l'Orient. De ces sables brûlans, dont nul de ses prédécesseurs ne s'était approché, il crut, dans *Fœdor et Wladamir*, pouvoir passer au milieu des neiges de la Sibérie, bien moins visitées encore. Par malheur, le froid des années se fait trop sentir dans cette tragédie, qui n'eut pas de succès, quoiqu'on y retrouve souvent le grand poète, et que trois écrivains distingués, Arnault, Chénier et Legouvé, aient essayé d'y faire des changemens indiqués par l'auteur. Comme elle n'est guère connue, recueillons-en quelques morceaux.

Deux grands de la cour de Russie, Romanof et Clodoskir, ont été exilés dans la Sibérie avec

leurs enfans par le czar Alexiovitz. Clodoskir regrette sa grandeur passée; il se tourmente de n'être point instruit des révolutions qui ont pu s'opérer dans les États du czar depuis leur exil dans la Sibérie, qu'il nomme *un vaste tombeau*. Romanof plus sage, lui répond :

Bénissons, mon ami, cette heureuse ignorance;
Par l'espace enfermés dans ce désert immense,
La chute des États, le bruit de ces grands coups
Ne peut plus, grâce au Ciel, retentir jusqu'à nous.
Va, ne nous plaignons point de ce climat barbare;
De la cour de Moscou notre exil nous sépare;
Mais qu'avons-nous perdu? Par mille soins troublés,
C'est là que loin de nous nous vivions exilés. (1)
Ici point de complot, de piége, de parjure;
J'y vois un ciel d'airain, mais j'y vois la nature,
J'y vois, non loin de nous, entre des murs sacrés,
Des mortels chers au Ciel et du pauvre adorés,
Solitaires, vivant sous les lois de Basile,
Offrir au voyageur des secours, un asile.
J'y vois leurs chastes sœurs, dans leurs humbles emplois,

---

(1) Quelle ingénieuse et consolante philosophie! Les expressions si hardies, et pourtant si naturelles, *par l'espace enfermés*, et surtout *loin de nous exilés*, semblent empruntées à Racine lui-même, dont on retrouve au reste, dans tout ce début, l'harmonieuse élégance.

Avec le même zèle et sous les mêmes lois,
Prêtant à la pitié leur grâce et leur tendresse,
Soulager dans leurs maux l'enfance et la vieillesse,
Et consoler, au sein des hivers en courroux,
Le plus dur des climats par les soins les plus doux. (1)

Wladamir et Fœdor, fils de Romanof, aiment Ozéphine, fille de Clodoskir. Fœdor, qui, au péril de ses jours, a eu le bonheur de la sauver lorsqu'elle allait disparaître sous les glaces d'un fleuve où ses rennes l'avait entraînée, Fœdor,

---

(1) Ducis, en plaçant dans cet ouvrage des religieux hospitaliers, se rappela sans doute un pélerinage qu'il avait fait en 1785, et à propos duquel, peu de temps auparavant, Thomas lui écrivait : « Je voudrais pouvoir vous accompagner dans « votre voyage à la Grande-Chartreuse. Vous serez plus d'une « fois tenté d'y rester. Vous n'en partirez du moins qu'avec « les regrets les plus touchans. Ces pieux solitaires ont abrégé « et simplifié le drame de la vie ; ils ne s'occupent que du « dénouement, et s'y précipitent sans cesse. C'est bien là que « la vie n'est que l'apprentissage de la mort ; mais la mort y « touche aux cieux, c'est une porte qui s'ouvre sur l'éternité... « Que la vue de Ferney sera différente à vos yeux ! quel con- « traste ! là tout tendait à la gloire, à l'agitation, au mouve- « ment. C'était pourtant aussi une retraite, mais celle d'un « homme qui de là voulait remuer le monde. On a de la peine « à s'imaginer encore aujourd'hui que sa cendre soit tran- « quille. »

Ce fragment de lettre, dans lequel on retrouve tout entier

se prévalant de ce service, est aussi fougueux et jaloux dans son amour, que Wladamir est timide et tendre. La compatissante amitié qu'il éprouve pour son frère le fait gémir de causer son malheur, car Ozéphine ne peut aimer que Wladamir, à qui elle a avoué ses sentimens. Mais bientôt, craignant d'être cause de la désunion des deux frères, elle va, sans en prévenir personne, chercher un asile dans le couvent des charitables sœurs dont on a parlé. Malheureu-

---

le grand écrivain, ne sera pas rapproché sans intérêt du compte que rend Ducis de son pélerinage à Deleyre. Après s'être plu à décrire le sauvage aspect des lieux voisins de la Chartreuse, et nous avoir conduits religieusement, par un chemin étroit et escarpé, à la paisible solitude où saint Bruno vint s'établir avec ses compagnons, il ajoute : « J'ai vu son dé-« sert, sa fontaine, sa chapelle, la pierre où il s'agenouillait, « devant ces montagnes effrayantes, sous les regards de Dieu. « J'ai visité toute la maison : j'ai vu les solitaires à la grand'-« messe; j'ai reçu toutes les honnêtetés possibles du général « et du coadjuteur ; tout m'a fait un plaisir profond et calme. « Les agitations humaines ne montent pas là... Je vous assure, « mon cher ami, que toutes ces idées de fortune, de succès, « de femmes, de plaisirs, tout ce tumulte de la vie, tout ce « tapage qui est dans nos yeux, nos oreilles, notre imagina-« tion, restent à l'entrée de ce désert, et que notre âme nous « ramène alors à la nature et à son Auteur. Pourquoi n'avais-« je pas là ce chartreux du monde, ce cher Thomas! »

sement, surprise par l'ouragan et par un froid tel qu'il en règne dans ces climats affreux, elle s'égare et tombe inanimée au milieu des neiges. Dans cette effroyable détresse, qui viendra l'arracher à une mort certaine? Une charité intrépide veille, il est vrai, non loin de là, dans le monastère des frères hospitaliers; mais arriveront-ils à temps?

Voyons ce qui se passe chez ces hommes de Dieu. Edmond, leur supérieur, en déplorant, pour les infortunés et non pour lui, les rigueurs de l'hiver, souffre de ne pouvoir encore, dans sa vieillesse, courir, avec ses religieux et leurs fidèles guides, à la recherche des malheureux perdus dans ces déserts glacés.

Wladamir et Fœdor, qui sont venus séparément chercher des consolations et des conseils au monastère, songent à regagner leur demeure, sans soupçonner les dangers de la pauvre Ozéphine, lorsque Edmond vient les presser de ne point refuser l'abri qui leur est offert, par un temps dont il retrace ainsi les épouvantables effets :

Un hiver sans exemple, horreur de ces rivages,
A partout de la vie effacé les images.

Un vent mortel descend de nos monts orageux ;
Il serpente, en sifflant, sur leurs sommets neigeux.
Le froid brise la pierre ; il attache immobiles
Les habitans des eaux au fond de leurs asiles.
Les enfans, réveillés par un air si cruel,
Se pressent, en pleurant, sur le sein maternel.
Le vieillard sous sa hutte et s'enfonce et soupire ;
Dans son froid aliment sa triste lampe expire.
Le voyageur, muet, et les sens affaissés,
Offre un œil immobile où ses pleurs sont glacés.
Ces immenses frimas qu'entasse la froidure
Sont comme un drap de mort jeté sur la nature.
Non, ce souffle fatal, non, cet air détesté,
Jamais les flancs du Nord ne l'avaient enfanté.
Ne quittez point ces lieux.

Delille, dans *les trois Règnes de la Nature*, décrit aussi un hiver terrible; mais, malgré le savant et harmonieux mécanisme de ses vers, il n'atteint pas à cette énergie de Ducis, à qui peut-être même on reprocherait de se montrer ici trop poète, si, à chaque trait de cette peinture, on ne se sentait glacé d'effroi pour la douce et délicate victime d'un rigoureux devoir.

Tel est cependant l'avantage des sujets neufs, ou des climats nouveaux : les plus ingrats en apparence offrent au talent les fleurs les plus

brillantes. Il n'y a qu'un moment, la sensible Ozéphine, objet des plus tendres sentimens de Wladamir, lui inspirait ces vers, dont le coloris est si frais :

Je vous voyais au loin errer avec vos rennes.
Le voilà ce rocher d'où mon œil, dans ces plaines,
Volait sur votre trace ; où je tremblais, hélas !
Qu'un perfide glaçon ne vînt trahir vos pas,
Ou que d'un sol tranchant l'inégale rudesse
De vos pieds délicats n'offensât la mollesse.
C'est là, pour vous l'offrir, qu'en l'appelant tout bas,
J'allais cueillir la fleur qui perce nos frimas ;
Par mon souffle et mes vœux je la pressais d'éclore.

Mais quel triste contraste ! un religieux vient apprendre à son supérieur, en présence de Fœdor et de Wladamir, qu'il a trouvé, au pied d'un arbre et dans les neiges, une jeune fille inanimée, les yeux immobiles et tournés vers le ciel. Il ajoute :

Ces animaux si chers qui servent notre zèle,
Tristement et sans bruit se sont approchés d'elle ;
Et regardant nos pleurs et caressant ses bras,
Ont paru, comme nous, soupçonner son trépas.
Nos mains, pour l'entourer des chaleurs les plus douces,
L'ont mollement couchée au sein d'un lit de mousses,

Formé de longs rameaux promptement attachés,
Que d'un jeune sapin nous avions arrachés.
Nos yeux ont cru d'abord, au gré de notre envie,
Retrouver dans les siens quelques signes de vie;
Mais, hélas! tous nos vœux ont été superflus.

Ozéphine couchée sans mouvement sur son lit de mousse est apportée sur la scène. Qu'on se figure l'étonnement et le désespoir de Fœdor et de Wladamir. Et quand cet horrible malheur vient-il les frapper? Lorsque les deux familles, rappelées à la cour de Moscou par une nouvelle révolution, semblaient renaître aux plus brillantes espérances! Ozéphine, qui a partagé leurs infortunes, ne reverra donc plus les lieux où sa naissance, ses grâces, ses vertus avaient marqué sa place! Quelle affreuse nouvelle à apprendre à son père! Pendant que les religieux vont prier pour elle au pied des autels, Wladamir et Fœdor, abîmés dans leur douleur, en sont tout à coup tirés par un gémissement qu'ils ont cru entendre. Se pourrait-il qu'Ozéphine respirât encore! Ils ne se trompaient pas. Peu à peu, elle semble vouloir se ranimer, mais c'est pour jeter les deux frères dans un nouveau trouble.

Je n'ai pas parlé d'un projet d'hymen entre

Ozéphine et Wladamir, et dont la tendresse fraternelle de ce vertueux jeune homme a seule empêché l'exécution. Fœdor ne se doute pas que son frère est son rival. Ses soupçons, en voyant les refus de celle qui lui doit la vie, se sont portés sur un jeune seigneur de leurs voisins, exilé comme eux. Ozéphine, pleine de sa tendresse pour Wladamir, avant d'avoir repris ses sens, croit le voir dans l'erreur d'un songe. Elle se soulève avec une joie douce, et lui dit, mais sans le nommer :

O mon ami, c'est toi !
Non, l'hiver *n'a pas pu*, grâce à ma longue ivresse,
En glaçant mes esprits m'arracher ma tendresse.

FOEDOR, *avec amertume.*

Vois quel enchantement sur ce front radieux
Nous peint l'amour sans trouble et le calme des cieux.
Elle est dans le repos, dans le bonheur suprême.

WLADAMIR, *inquiet.*

Si je l'éveillais ?

FOEDOR.

Non ; peut-être qu'elle-même
Me va, sans le savoir, nommer, dans son erreur,
Ce rival si caché que poursuit ma fureur.

WLADAMIR, *plus inquiet.*

Tu le crois ?

FOEDOR.

. . . . . .

Elle parle, écoutons.

OZÉPHINE, *toujours dans le même délire.*

Je te revois encore;
Le Ciel nous réunit dans cet heureux séjour.
Hé bien? cet innocent, ce pur et tendre amour,
Ce charme de nos cœurs nourri par le mystère,
On en parlait au ciel, qu'en dit-on sur la terre?
Sait-on notre secret?

FOEDOR *à Wladamir.*

S'il pouvait s'échapper!

OZÉPHINE.

La mort ne pourra plus désormais nous frapper.
Non, parmi les humains, où tout fuit, où tout change,
Je n'ai jamais senti ce bonheur sans mélange;
Ici l'on ne craint plus. Vois ce livre où pour nous
Dieu garde inscrits nos vœux et le nom des époux,
A notre amour secret rien ne pourra plus nuire.

FOEDOR.

Wladamir, tu l'entends!

OZÉPHINE.

Hélas! ton cœur soupire.
Tu demandes ma main? ô cher et doux moment!
La voilà, mon ami, mon époux, mon amant,
La voilà, Wladamir.

FOEDOR.

O crime! affreux mystère!

OZÉPHINE.

Qui m'éveille?

FOEDOR.

Fœdor.

OZÉPHINE.

Ah! je suis sur la terre.

FOEDOR, *montrant Wladamir.*

Oui, car tu vois un traître, etc.

Toute cette situation et ce dialogue sont d'un effet neuf. L'auteur met presque en action le dogme consolant qui déjà lui avait inspiré ces belles stances à M. Pallière sur la mort de sa femme :

Va, Dieu de tes douleurs te paîra, cher Pallière;
Il te garde un trésor que reverront tes yeux :
Le couple heureux et pur qui s'aima sur la terre
S'aime encor dans les cieux.

A ton Dieu pour jamais ton Agathe est acquise;
L'Hymen fuit, l'Amour pleure; il éteint son flambeau.
Tout finit ici-bas, et tout s'immortalise
Au-delà du tombeau.

Fœdor, instruit de la générosité de son frère, lui cède tous les droits qu'il pouvait avoir à la main d'Ozéphine. Le rôle de cette jeune personne, sur qui devait porter tant d'intérêt,

blesse quelquefois les convenances. Les deux frères se soutiennent mieux, et font souvent le plus grand honneur au talent du poète. Ce qui distingue encore cet ouvrage, ce sont des peintures locales qui par moment ne sont pas inférieures à celles d'*Abufar*. Quant à l'action, elle est froide, il faut en convenir; elle ne prête que trop au jeu de mots d'*une tragédie à la glace*. Mais ces glaces ou ces couleurs nouvelles, fondues et nuancées dans un sujet plus dramatique, eussent été d'un grand effet.

Le caractère des religieux hospitaliers mérite une mention à part. La Harpe avait exprimé le vœu que la poésie dramatique célébrât ces dévouemens obscurs si souvent inspirés par la religion. Peut-être, pour les mettre dans tout leur jour, eût-il fallu choisir un de ces grands désastres auxquels le Ciel semble quelquefois nous soumettre à dessein; par exemple, une peste comme celle qui, en 1720, dépeupla Marseille, où l'on vit Belzunce et tant de prêtres héroïques se consacrer au salut de leurs frères. Ces actes sublimes (et nous venons d'en voir de semblables) eurent alors tant d'effet, que des hommes qu'on croyait incurables, furent tou-

chés, dit-on, et guéris entièrement, même de leurs préventions. L'épisode des religieux de la Sibérie est moins heureux peut-être; et encore n'a-t-il pas été permis à l'auteur de le développer. Les traits odieux sous lesquels on venait de présenter si souvent tout ce qui touchait à la religion avaient dû inspirer d'étranges idées au public. Il est tel spectateur crédule qui, surpris de ne rien trouver de monstrueux sous des fronts encapuchonnés, sous des barbes touffues et sous la bure épaisse, aura pu dire, comme cet enfant étonné : « *Est-ce qu'ils ne mordent pas?* — Demandez à Ducis. » C'est à lui qu'il appartenait de nous faire connaître ces héros de l'humanité.

Résumons-nous. Thomas surnommait Ducis *le Bridaine de la tragédie* (1). Si la qualification est méritée, on ne s'étonnera pas que, préoccupé des grandes pensées, des figures énergiques et de l'onction persuasive du *poète-missionnaire,* j'aie fait moins d'attention à sa parure,

---

(1) Bridaine, missionnaire fameux par son admirable et parfois inculte éloquence.

quelque peu négligée, je veux dire au style, qui n'est, en quelque sorte, que l'habit et que l'ornement de la pensée. Comme l'*habit n'est pas tout l'homme*, quoi qu'en jugent certaines gens, et que d'ailleurs le style de Ducis a du moins l'avantage de la force et de la dignité, ne l'en estimons pas moins, pour quelques fautes d'élégance ou de goût. Il hait plus que tout la recherche et la gêne; et quand il ravit notre admiration par l'éclat de ses traits, par ses beautés sévères ou terribles, ce n'est point à l'art qu'il le doit. Il avoue quelque part qu'il est *indisciplinable;* disposition d'esprit qui ne le jeta que dans des écarts poétiques, grâce à ses principes et à la rectitude de son jugement. Renfermé dans les règles étroites de notre scène, il y est par momens contraint et froid; mais qu'une situation extraordinaire, que des sentimens sublimes ou touchans viennent échauffer sa verve; qu'à l'aspect du vice ou des crimes, le volcan qu'il porte dans son âme et s'allume et bouillonne; alors une chaleur pénétrante, un pathétique immense et désordonnément profond se répand dans ses vers, et le place au rang des modèles; car il en est un alors, non seulement d'élo-

quence et de force, mais encore d'élégance et de goût. On a dit que Ducis était de l'école de Crébillon et de Voltaire. Non; dans ses inspirations, et quand il s'abandonne à son génie, il ne ressemble à aucun de ses devanciers; pas plus à Shakspeare qu'à Voltaire ou à Crébillon; il conserve son cachet propre, même quand il imite; et s'il appartient alors à une école, on peut dire qu'il en a secoué la poussière. « Une « émotion puissante, écrit-il dans une de ses « lettres, me transporte sur les hauteurs de mon « sujet; j'aime à traverser des abîmes, à fran- « chir des précipices, à découvrir des lieux où « le pied de l'homme n'ait point imprimé sa « trace. » On sent qu'en examinant les ouvrages d'un semblable écrivain, vouloir s'arrêter à des vétilles, tandis qu'il s'élance *à travers les abîmes*, c'eût été s'exposer à la perdre entièrement de vue.

La Harpe, trop préoccupé des exigences de l'art, eût-il toujours évité cet écueil? Quand on lit sa correspondance, on peut craindre que s'il avait pu s'occuper des OEuvres de Ducis, dans son *Cours de Littérature*, d'ailleurs si justement célèbre, il ne les eût jugées d'après son

système exclusif et la mesure qu'il s'était faite. Trop souvent dans la partie de ce grand ouvrage relative au théâtre, c'est l'auteur de *Warwick* qui parle. Or, de *Warwick* à *Léar*, la distance devait être, aux yeux de La Harpe, incommensurable.

P. S. M. Raynouard, dans son article sur ces *Études*, offre ici une bien juste appréciation des hommes et des choses : « Ducis (écrit l'auteur « des *Templiers* et des *États de Blois*) mérita « que Thomas, son ami, l'appelât le *Bridaine* « *de la tragédie :* c'était heureusement caracté- « riser ce genre véhément et pathétique qui « brille souvent dans les tragédies de Ducis, « comme il dominait dans les improvisations « oratoires du célèbre missionnaire. Ducis ac- « ceptait avec complaisance cette qualification, « ce qui fit dire à La Harpe, avec esprit, mais « non sans humeur : *Lorsque dans ce genre on* « *se fait Bridaine, c'est qu'on ne peut pas être* « *Massillon.* Ducis aurait pu répondre à La « Harpe : *N'est pas Bridaine qui veut.* »

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

ÉTUDES
MORALES ET LITTÉRAIRES
SUR
J.-F. DUCIS.

DEUXIÈME PARTIE.

L'homme en réalité.

DUCIS DANS SES POÉSIES DIVERSES, SES LETTRES, LES CIRCONSTANCES DE SA VIE, ETC.

Le naturel et la vérité que nous avons remarqués dans les tragédies de Ducis, n'ont pu nous offrir pourtant qu'*une image de l'homme* (1). Ici, nous allons le voir lui-même, dans tout son abandon, dans ses rapports les plus intimes,

(1) Épigraphe de la première partie de ces *Études*.

et, tout en admirant les ressources d'un talent aussi profond que varié, nous recueillerons sur sa vie de curieux détails. Joints aux traits généraux que nous avons pu déjà saisir, ils achèveront de nous faire connaître l'écrivain qui, comme le dit si bien M. Campenon, « ne laissa « jamais fléchir ni l'indépendance de son carac- « tère, ni la fierté de son âme, ni la dignité de « son talent; qui montra la foi d'un chrétien, « au milieu d'un siècle travaillé par tous les gen- « res de doutes, et le désintéressement d'un « sage, à une époque d'ambition et de cupidité « presque universelles. »

Voilà ce qui donne à ses ouvrages cette élévation, cette empreinte individuelle à laquelle il nous importe tant de nous attacher.

Mais comment mettre quelque ordre dans les nombreux matériaux que nous offrent et ses divers écrits, et les faits, et les traits qui le caractérisent, et les rapprochemens qu'on voudrait y joindre? L'idée m'est venue qu'on pourrait donner à tous ces élémens, dont se composent nos principaux devoirs, la forme d'un *Traité* qui, par des leçons vivantes, serait (j'en demande pardon à Cicéron) plus amusant que ses

Offices. C'est ce que nous allons, je ne dis pas exécuter, mais tenter. Renfermé dans des bornes assez étroites, il se peut qu'imitant notre auteur, nous nous laissions aller par momens à certaines digressions..... Mais que le lecteur ne perde pas de vue le fil secourable à l'aide duquel nous devons réunir les morceaux les plus détachés,

Et nous retrouverons les membres du poète, (1)

mieux que cela, *l'homme tout entier*.

Commençons ce nouvel examen. Nous allons voir Ducis, dans sa fière indépendance, portant l'honorable chaîne de tous ses devoirs, envers Dieu, ses parens, les infortunés, ses amis, la société, arriver au but de sa noble carrière, après l'avoir semée d'utiles ou de piquans écrits, de rares vertus et de grands exemples.

---

(1) *Invenias etiam disjecti membra poetæ.*
(HOR.)

CHAPITRE PREMIER.

SENTIMENT RELIGIEUX.

Tolérant et courageux dans sa religion, Ducis savait respecter chez les autres ce qu'il voulait qu'on respectât en lui. Je comptais rapporter ici des témoignages de sa piété douce et grande; mais je m'aperçois que chez lui ce sentiment prédomine au point qu'il se mêle à presque tous les autres, et brille dans ses moindres écrits.

CHAPITRE II.

PIÉTÉ FILIALE.

Nous le trouvons d'abord (et où pouvait-il être mieux?) dans l'Épître où le meilleur des fils s'abandonne aux transports que lui cause la convalescence d'une mère tendre qu'il avait craint

de perdre. Après avoir rappelé les inquiétudes, les alarmes dont elle était environnée, il lui demande où son âme avait puisé la force qui lui faisait contempler avec tant de sérénité l'avenir. Cette question et la réponse fournissent au poète des images tour à tour sublimes et touchantes :

Mais sur quel ferme appui, sur quel rocher, dis-moi,
Se fondait ton âme affermie,
Quand du bord étroit de la vie
Tu fixais sans frémir cet abîme profond,
Cette éternité redoutable
Où tout, pouvoir, grandeur, se perd et se confond?
A cette image épouvantable,
Non, ce n'est point par des discours,
Par les rêves hardis d'une raison frivole,
Charlatans fastueux qui nous trompent toujours,
Que l'homme, au noir flambeau qui fait pâlir ses jours,
Ou se soutient, ou se console.
Pour toi, pour toi, ma mère, il fut une autre école :
Ton cœur, qui n'a jamais flotté
Dans ce vague affligeant, ce vide qui désole,
Par l'ancre de la Foi fortement arrêté,
Du sein de la tempête humblement s'est jeté
Dans les bras de ce commun Père,
De ce Dieu de bonté, de tendresse et d'amour,
Qui, plaignant les enfans restés seuls sur la terre,
Oiseaux abandonnés dans leur nid solitaire,

Les rappelle vers lui dans un plus doux séjour,
Et les enfante au Ciel pour les rendre à leur mère.
Aussi, plein d'espérance et de sécurité,
Aux portes du trépas, ton esprit immobile
S'est posé doucement sur un chevet tranquille,
Ne voyant dans la mort que l'immortalité,
Et dans le tombeau qu'un asile....

De ces hautes et graves pensées, voyons par quelle transition le poète va courir les prés, les vallons, les champs, et passer de l'éternité aux danses des bergères et aux jeux de la scène :

Tu renais! Mon cœur bat. Tout rit dans la nature,
Tout brille. Est-ce une erreur? Est-ce un enchantement?
Ces gazons sont plus verts; la lumière est plus pure;
Ce ruisseau sous les fleurs court plus rapidement;
L'oiseau chante plus tendrement;
Les bergères plus vivement
Frappent d'un pied léger ces tapis de verdure.
O prés délicieux! vallons frais, grotte obscure,
Séjour propre au bonheur, que vous êtes touchans!
Oui, j'étais né pour vous, j'étais né pour les champs;
C'est tout mon cœur qui m'en assure....
Un autre sort m'entraîne. Allons, de son tombeau
Que Macbeth tout sanglant à ma voix se réveille!
Rallumons, s'il se peut, mes esprits au flambeau
Du sombre Crébillon, du sublime Corneille.
Ma mère, entends mes vers. Eh bien! as-tu frémi?...

Quelqu'esprit symétrique et glacé dira : *Il est donc fou ?* — Précisément, il est fou de bonheur : le Ciel a sauvé sa mère, sa mère lui est rendue ! et vous voulez qu'il garde son sang-froid ! Horace s'écrie, dans une de ses odes, qu'après avoir retrouvé un ami, il veut boire jusqu'à en perdre la raison. Eh bien ! le bon fils aussi s'enivre à long traits, mais de joie, sainte ivresse ! et combien la source en est pure, sacrée !

Il n'est point hélas ! ici-bas de bonheur sans mélange :

> ..... *Medio de fonte leporum*
> *Surgit amari aliquid*.....
>
> (LUCRET.)

Du milieu même de nos joies s'élève l'amertume... Ducis se rappelle les pertes qu'il a faites, et, par un douloureux pressentiment, il songe à celles dont le menace et l'âge de sa mère et la santé de ses deux filles ; dans sa touchante inquiétude, ce vœu, le seul qu'il pût alors former, s'épanche de son âme :

> O Ciel ! conserve-moi mes enfans et ma mère !

S'il était possible qu'on supposât la moindre exagération poétique dans les sentimens de Ducis,

il suffirait de lire les passages suivans de ses lettres écrites non pour le public, mais à un ami :

« C'est peu de dire que j'ai eu des peines, mon cher Deleyre, j'ai eu de cruelles angoisses. Ma mère a été malade au point de me faire trembler pour ses jours. Il ne manquait plus que ce coup de foudre. Enfin, le péril a disparu ; et, pour rendre ma joie publique, j'ai prié M. de La Harpe d'insérer dans son journal mon épître sur la convalescence de ma mère, où j'ai laissé aller mon cœur à ses sentimens naturels. Si vous aviez été près de moi, je vous aurais consulté, mais j'ai voulu saisir l'à-propos. J'espère que mes vers vous plairont, c'est-à-dire qu'ils vous toucheront. »

Et dans une autre lettre au même :

« Si ma tragédie de *Léar* doit tomber, vous sentez bien, mon ami, que je serai tout dispensé de faire une épître dédicatoire. Mais si elle réussit, c'est à ma mère, à ma bonne mère que je la dédie. Aussi je ne néglige rien pour le succès. Le plus beau moment de ma vie sera celui où ma mère, qui n'est pas prévenue, lira mon épître. Il me semble qu'après cela je mourrai content. Vous savez si ma mère est véritablement une femme rare et estimable. »

Cinq ans après cette lettre, une douleur, à laquelle il était néanmoins préparé dès longtemps, vint navrer son âme ; mais laissons-le parler :

« Mes alarmes n'étaient que trop fondées : cette tendre mère, cette amie de tous les temps, cette femme rare qui a passé par son siècle avec toutes les vertus du premier âge, cette digne compagne de mon vénérable père, elle n'est plus. Je l'ai embrassée pour la dernière fois, à cinq heures et demie du soir, le 30 du mois dernier, sans qu'elle ait pu me voir ni m'entendre. Elle a rendu à Dieu son âme pure et chrétienne, après soixante-dix ans d'une vie exemplaire. Vous savez, mon cher ami, combien elle m'aimait. Elle a été ma mère dans mon enfance, et presque dans ma vieillesse. Elle m'a porté dans son cœur, comme elle m'avait porté dans son sein.

« Je rends grâces à la Providence de m'avoir fait naître d'elle, et je lui demande avec larmes de me rejoindre à elle dans un meilleur séjour. Toute sa maladie a été un exercice de résignation et de patience. L'ange de la paix n'a point quitté son lit. Ah ! si j'avais pu recueillir de sa bouche les impressions de religion, de foi, d'amour, d'espérance, qui l'ont soutenue jusqu'à son dernier soupir ! Non, la mort n'avait pas détruit la grâce naturelle de sa figure : les signes de la prédestination éternelle étaient sur son front. »

Son père, qu'il avait perdu long-temps auparavant, ne lui inspire pas des sentimens moins tendres, ni moins vifs : quelle idée il nous en donne dans cette réponse où il expose à un de ses amis les motifs d'une libéralité peut-être excessive pour sa fortune :

« Vos réflexions sont sages, mon ami; mais, dans les occasions qui le demandent, j'ai le besoin de faire les choses largement. Sachez cependant que quand j'ouvre tout-à-fait la main libérale, je tiens un peu plus la main qui est la gardienne de la maison et la sœur économe. Mon père, qui était un homme rare et digne du temps des patriarches, le pratiquait ainsi; c'est lui qui par son sang et ses exemples a transmis à mon âme ses principaux traits et ses maîtresses formes. Aussi, je remercie Dieu de m'avoir donné un tel père. Il n'y a pas de jour où je ne pense à lui; et, quand je ne suis pas trop mécontent de moi-même, il m'arrive quelquefois de lui dire : *Es-tu content, mon père?* Il me semble alors qu'un signe de sa tête vénérable me réponde et me serve de prix. Non, je ne serais pas tranquille si tout ce que j'ai cru honnête et convenable de faire n'était pas accompli. Ma pauvreté est fière : je n'ai qu'un méchant pourpoint, mais je n'y veux point de taches. »

Sans parler des sentimens, qui n'ont pas besoin d'éloges, que dire de ce style plein d'images? Cette main qui est *la sœur économe* et *la gardienne de la maison,* lorsque l'autre prodigue; et ce père qui a transmis à l'âme de son fils ses *maîtresses formes;* et ce signe approbateur d'une tête vénérable!... Tout ce fragment enfin ne rappelle-t-il pas la familiarité poétique d'Horace, et la manière pittoresque de Montaigne dans

ses bons morceaux? Ducis aimait beaucoup Horace et Montaigne, peut-être parce que ces deux écrivains aimaient beaucoup leurs pères.

Quoique né à Versailles, notre auteur appelle toujours la Savoie *sa patrie*, parce que son père avait reçu le jour dans une de ses vallées. Voyons comment, dans ses vers pour *Une fête à la vieillesse*, il retrace ce qu'il éprouva en visitant ces lieux si chers. Après avoir décrit à grands traits, et avec ses *maîtresses formes*, ces Alpes,

Formidables remparts d'inégale structure
Qu'aux premiers jours du monde éleva la nature ;
Inaccessibles monts où l'aigle des Romains
S'étonna qu'Annibal eût créé des chemins ;

après avoir personnifié, de la manière la plus poétique et la plus imposante,

Ce Mont qui, seul, par sa hauteur,
Des monts les plus hardis hardi dominateur,
Sous mille hivers nouveaux, mille glaces nouvelles,
Entoure ses manteaux de franges éternelles,
Se grossit en colosse, et monte, et prend le pas
Sur cent autres géans, armés de leurs frimas ;

enfin, après s'être élevé lui-même *par-delà les orages*, sur ces *sommets religieux*,

Où l'esprit des mortels commerce avec les cieux,

il change de ton, et poursuit :

Je descends ; du vallon le doux penchant m'attire :
O champs semés de fleurs ! ô fertiles ruisseaux !
Fontaine où vont le soir s'abreuver les troupeaux,
Salut ! Je vous vois donc, innocente prairie,
De mes simples aïeux vénérable patrie.
O mon père ! c'est là que tu reçus le jour ;
C'est là que ton berceau, que ton premier séjour
De ta présence encor me rappelle les charmes.
De mon deuil éternel reçois ici les larmes.
Que je rends grâce au Ciel, qui, sage en ses faveurs,
M'a laissé pour tout bien et ton sang et tes mœurs !
Mon cœur formé du tien, plein de ta chère image,
S'arrête avec transport sur ce doux paysage.
J'y vois partout empreint le doigt de la vertu
Qui toucha ton berceau par tant de vents battu.

De semblables vers n'ont pas besoin d'être commentés ; on ne pourrait que plaindre le lecteur en qui ils n'exciteraient aucune émotion.

Comme le nom sacré de père sanctifie souvent les pages de notre auteur, pour ne pas trop multiplier les citations, arrêtons-nous à la dédicace d'*Hamlet*. Nous avons vu avec quel succès le poète a peint la piété filiale dans cette tragédie. Tout son bonheur était de la dédier à son père ;

mais le vieillard lui fit sentir que, pour les intérêts d'une jeune femme et d'une famille naissante, il devait plutôt songer à s'acquérir par ce genre d'hommage quelque appui utile dont il pût aussi s'honorer. Ducis obéit, et crut devoir cacher ce que lui coûtait son obéissance.

Plus de quarante ans après, *Hamlet* obtient un succès tout nouveau. L'auteur, affranchi par le temps de son ancienne obligation, pourra n'écouter enfin que sa tendresse : malheureusement, ce temps, qui lui a enlevé ses appuis, lui a ravi aussi l'auteur de ses jours; mais il n'a pu lui ravir le sentiment profond qui, dans son cœur octogénaire, a pris une force nouvelle, comme on peut en juger par la fin de cette Épître à la mémoire de son père :

« ..... Aujourd'hui que, remontant de ma vieillesse à mon enfance, j'assiste plus que jamais par mes souvenirs au spectacle paisible de tes vertus domestiques, permets, ô mon tendre, ô mon vénérable père! que le cœur plein de tes exemples et de tes bienfaits, plein des preuves jadis vivantes de ta tendresse, croyant encore entendre tes conseils et l'accent de ton âme si profondément religieuse, permets, dis-je, lorsque le public reconnaît toujours par ses suffrages la piété filiale dans mon *Hamlet*, que, reprenant ma pre-

mière intention, avec des larmes, en cheveux blancs, et avant de mourir, je t'en offre au moins le tardif hommage sur ta cendre. »

Quels rapprochemens plus intéressans, plus extraordinaires que cette piété filiale en cheveux blancs, ces respects si tendres d'un vieillard au bord de sa tombe sur la tombe d'un père! Le fils reconnaissant insiste avec raison sur le plus grand bienfait qu'il en ait reçu, l'exemple. Il reviendra sur ce sujet dans son Épître à M. Droz. Je ne puis résister au plaisir d'en citer d'abord quelques vers :

C'est par l'exemple, ami, qu'un père est *deux fois* père.(1)
Le tien par ses vertus forma ton caractère :
Qu'un beau trait te ravisse ou te vienne attendrir,
Vivant, à ta pensée il va d'abord s'offrir.
Ce qu'il a fait pour toi, tu le fais pour ta fille.
Les mœurs sont dans ton sang un propre de famille.
Heureux, heureux les fils qui, comme nous, ont eu
Dans leur père un modèle, un guide à la vertu!

---

(1) Osons dire *vraiment* père : qu'est-ce que l'existence sans la vie morale? Le don le plus funeste.

CHAPITRE III.

AMOUR FRATERNEL.

Le bon fils devait être bon frère : les vertus sont sœurs ; et celles-ci surtout ont la même source. Ici, les matières se pressent sous ma plume, comme les sentimens dans l'âme de mon auteur. Je devais et voulais d'abord parler de sa tendresse conjugale ; mais l'amour fraternel réclame une place, au moins d'antériorité. Toutes les affections, au reste, et tous les devoirs étaient naturels et faciles à Ducis. Rien, par exemple, ne lui a moins coûté, pour égayer sa sœur (1), que de laisser là le cothurne, et d'entrer poétiquement dans les détails domestiques d'un dîner très bourgeois :

(1) Depuis madame de Lagrange, à laquelle il a dédié le recueil de ses poésies. Cette dame, beaucoup plus jeune que lui, est mère de mesdames Verdier et Lefrançois, qui l'une et l'autre font de fort jolis vers, car le talent est chez les Ducis *un propre de famille*.

Ma chère Thérèse, c'est toi!
Thérèse! ce nom doit me plaire :
C'était celui de notre mère;
Et ce nom tu le tiens de moi.
Oui, ma sœur, un festin t'appelle.
Mon feu rit, s'anime, étincelle.
Julienne a mis le couvert;
Elle a déjà fait son ménage;
C'est elle qui trotte et qui sert.
Mais la voilà; place au potage!
Aux convives de Lucullus,
Qui tâtent et ne mangent plus,
Laissons leur table ambitieuse,
Leurs grands vins, leur coupe orgueilleuse;
Laissons-les des mets des gourmands,
Tributs de tous les élémens
Fatiguer leur dent dédaigneuse; (1)
A cette table monstrueuse
Laissons-les, au bruit des concerts,
Voir sans joie, au sein des hivers,
Les plus beaux présens de Pomone.
Et nous, quand les vents dans les airs
Soufflent du haut de leurs déserts
La neige qui nous environne,

---

(1) Expression imitée d'Horace, qui peint les superbes dégoûts du rat de ville, *Tangentis malè singula DENTE SUPERBO.*

Eh! dis, ma sœur, n'avons-nous pas
Foyer bien chaud, gentil repas,
Ce gigot qu'un ail aiguillonne,
Ce jambon qu'un laurier couronne,
Ce pois gardé, mais encor vert,
Et ce biscuit, et ce dessert
Que mon petit jardin me donne?

Un gigot! des pois gardés! un jambon!... ce sont là des détails bien communs, et auxquels, si le poète n'avait eu l'art de les relever, nos dédaigneux critiques auraient mordu, *dente superbo.* Le gigot n'eût point passé seul : voyez comment il l'assaisonne. Son jambon, *couronné de laurier,* est d'un goût parfait. Le dessert même paraît meilleur, par cette circonstance, *que son petit jardin le donne.*

Ce n'est pas que l'auteur n'ait laissé dans cette pièce, qui est assez longue, quelques os à ronger à la critique : il faut que tout le monde vive. Quant à la poésie, c'est la muscade de Boileau, Ducis en met partout. Veut-il nous donner une idée avantageuse de son petit vin clairet; il le fait si bien mousser, qu'on en a presque soif :

Que j'aime sa couleur jolie,
Par des nuances embellie,

Dont l'œillet naissant est jaloux ;
Et son jus frais, piquant et doux,
Qui coule et qui roule et murmure,
Et me rappelle une onde pure
Dont j'entends les jolis gloux-gloux !

Ces charmans petits vers sont aussi coulans et légers que son petit vin de Marly, qui jamais, je crois, n'inspira si bien un poète : écoutons-le !

O mon vin, prête-moi tes feux !
Je vais entonner ta louange.
Il nous faut un prodige étrange :
Enivre-moi, si tu le peux !
Parfois plus d'un auteur fameux
Vit blanchir et fumer son verre
Des flots d'un champagne écumeux
Qui s'irritait dans la fougère ;
Et soudain buvant sa colère,
Lui dut les traits les plus heureux.
Que de fois ta verve légère,
Aï, dans des soupers brillans,
En mille éclairs étincelans
Fit jaillir l'esprit de Voltaire !
Ta séve agitant les cerveaux,
Rompant ses fers, bacchante aimable,
Autour de lui tombait à table
En torrens de mousse adorable,
De ris, de verve et de bons mots.

Que de séve et quel bouquet dans ces vers pétillans ! Voltaire en eût été jaloux. L'expression *boire sa colère* est préparée par le mot *s'irritait*, amené lui-même par *des flots écumeux*. « Enivre-« moi, *si tu le peux !* » est excellent.

Mais passons au café, que le poète a soin de recommander à sa sœur :

Il sera clair, fort et brûlant,
D'un or brun, d'un goût excellent,
Ton café qu'un ciel pur vit naître;
Ce café qui fit autrefois
Bondir et danser à la fois
Toutes ces chèvres en folie,
Dont l'heureuse ivresse indiqua
Le grain parfumé du moka
Sur les buissons de l'Arabie.

Qui dit sans s'avilir les plus petites choses,
Fit des plus secs chardons des œillets et des roses,

a dit Boileau ; et c'est ce qu'a fait Ducis, dans cette pièce et dans beaucoup d'autres.

Faut-il qu'une imagination si riante, un esprit si gai ait été assailli par tant de peines ! Nous ne le suivrons pas dans la douleur et dans les consolations que contient une de ses lettres à

madame Louis Ducis, sa belle-sœur, au sujet de la mort de son mari. Nous ne ferons que mentionner cette lettre, un peu longue peut-être pour beaucoup de lecteurs. On y voit, d'un côté, l'âme de deux frères et la mort d'un chrétien; de l'autre, des mœurs vraiment patriarcales, entretenues dans cette honorable famille par une conformité de principes et d'exemples héréditaires. Ducis finit en mêlant ses larmes aux consolations de la religion dont lui-même éprouva si souvent le besoin, et qu'il ne pouvait offrir à personne plus convenablement qu'à la digne femme de son frère. (1)

---

(1) Madame Louis Ducis, qui demeurait à Paris, près du Luxembourg, y est morte le 28 décembre 1830, de l'impression que lui causèrent les cris proférés sous ses fenêtres pendant le procès des ministres. J'avais recueilli, peu de jours auparavant, d'importantes particularités sur Ducis, de la bouche de cette dame vénérable, qui, malgré ses 86 ans, avait conservé toutes ses facultés morales.

CHAPITRE IV.

TENDRESSE CONJUGALE ET PATERNELLE.

Qui mieux que Ducis pouvait compatir aux chagrins d'une épouse? qui plus que lui avait ressenti les douceurs et les peines de l'union conjugale? A défaut d'autres pièces, citons l'Épître qu'il composa pour sa femme, entre deux accès d'une fièvre violente dont il fut attaqué :

Non, ma muse n'est point ingrate;
Et quand ma fièvre et ses accès
Me laissent dans deux jours de paix
Revoir ton souris qui me flatte,
Accepte mon remercîment,
O ma compagne douce et bonne!
Des mille soins que constamment,
Et sans y penser seulement,
Ton cœur depuis six mois me donne.
Ah! que souvent il a gémi,
Lorsque dans mon sein a frémi
Ce serpent glacé qui frissonne,
Ce volcan fougueux qui bouillonne,

Ce Protée, agile ennemi,
Là, ruisseau dans l'ombre endormi,
Là, torrent qui s'enfle et qui tonne!
Que d'Esculapes généreux
Ont cherché les pas ténébreux
De ce monstre qui les étonne,
Dont aussi parfois je raisonne,
Sans y rien comprendre, comme eux!

Je supprime des détails un peu froids et longs, que le convalescent adresse à son médecin; il loue ses soins éclairés, lui rappelle les questions, dont souvent des épouses inquiètes le pressent, et revenant, par une heureuse transition, à celle qui est l'objet de son épître, il peint sa tendre sollicitude avec une vérité.... que nous surtout nous devons sentir :

Ainsi ma sensible compagne
Te dit, n'osant croire ses vœux :
« Ses frissons seront-ils nombreux?
« Ils sont déjà moins rigoureux;
« Quand la fièvre vient après eux,
« Le sommeil du moins l'accompagne.
« Mars déjà s'enfuit loin de nous,
« Dites, hélas! l'espérez-vous,
« Qu'après tant de craintes mortelles,
« Un ciel plus clair, un air plus doux,

« L'extrait pur des herbes nouvelles,
« Aidant ses forces naturelles,
« Pourront me sauver mon époux! »
O sexe fait pour la tendresse!
La douleur vous vend nos enfans,
Vous veillez sur nos pas naissans;
De vous l'homme a besoin sans cesse;
Par vous nous vivons au berceau;
Par vous nous marchons au tombeau,
Sans voir la mort et sans tristesse;
Du Ciel la profonde sagesse
Fit de vous notre enchantement,
Notre trésor le plus charmant,
Notre plus chère et douce ivresse,
Et nos amis les plus constans,
Le transport de notre jeunesse,
Le calme de notre vieillesse,
Notre bonheur de tous les temps.

A la chaleur et au mouvement de ces derniers vers, on pourra croire que la fièvre poétique travaille plus que jamais l'auteur; mais celle-là n'a rien de dangereux. Ce n'était guère que le bonheur qui pouvait l'exciter en lui. Dans les douleurs extrêmes, et combien il en a éprouvé! sa verve était comme éteinte. Ainsi, une épouse qu'il adorait, meurt; deux filles qu'il en avait eues, deux filles charmantes et tout son espoir,

succombent à la maladie de leur mère ; l'époux, le père inconsolable n'a que des larmes ; n'attendons point de vers. Quoique plus d'un passage de ses lettres se rapporte à ces tristes événemens, comme il doit nous y ramener au bout de sa carrière, nous nous bornerons ici aux citations suivantes :

« Que j'ai été, que je suis, que je serai malheureux ! j'ignore où la Providence me conduit par ce chemin de larmes ; mais pourquoi a-t-elle semé sur ma vie, de distance en distance, de ces grandes désolations qui en font sentir au doigt toute la misère ? Et dans quelles époques ! comme tout cela est arrangé ! Il y a du dessein dans cette conduite. Ah ! puissé-je bien l'entendre !... Quand je songe que, dans l'âge voisin de la vieillesse et de ses infirmités, me voilà seul sur la terre comme un homme personnel qui n'a vu que lui dans la nature ;.... que les objets qui devaient vivre avec moi et auprès de moi m'ont précédé si jeunes dans le tombeau ; quand je parcours tout cet espace qu'on appelle la vie, et que j'embrasse d'un coup-d'œil cette longue chaîne de besoins, de désirs, de craintes, de peines, d'erreurs, de passions, de troubles et de misères, je rends grâces à Dieu de n'avoir plus à sortir du port où il m'a conduit ; je le remercie surtout de pouvoir descendre dans mon cœur, sans le trouver méchant et corrompu. Ah ! mon cher ami ! reposons toujours notre tête fatiguée sur ce chevet d'une bonne conscience ; si nous

l'arrosons de quelques larmes, ces larmes du moins n'auront rien d'amer. »

Quel philosophie et quel style! Presque toutes les lettres de Ducis ont ce cachet qui lui est propre.

Dans l'isolement où il se trouvait, après tant de pertes douloureuses, ses amis le pressèrent long-temps de se donner une nouvelle compagne qui partageât sa solitude. Ce ne fut que dans sa vieillesse qu'il choisit pour épouse une dame d'un âge assorti au sien, la respectable madame Peyre, à qui il a adressé de jolis vers, et dont il parle souvent dans ses lettres, mais surtout dans son testament, avec un touchant intérêt que nous aurons occasion de remarquer.

Des neveux et des nièces dignes de son affection finirent aussi par réveiller dans son âme aimante une tendresse presque paternelle. Les témoignages que j'en ai sont si nombreux, qu'embarrassé sur le choix, je me décide pour les lettres qui offrent les plus belles leçons. On vient de m'en communiquer une, inédite, que notre auteur écrivait en l'an VII à Jean-Louis Ducis, son neveu, alors fort jeune, et qui doit peut-être autant aux conseils de son oncle qu'à lui-

même d'être aujourd'hui un de nos peintres les plus distingués, et, ce qui vaut mieux encore, un homme de bien. Recueillons les passages suivans :

« Tu ne serais pas peintre si la nature ne ravissait pas ton âme et tes yeux. Mais, mon cher enfant, *si tu veux que tes yeux soient toujours sensibles et continuent de bien voir, conserve, comme leur prunelle, cette droiture, cette bonté intérieure du caractère, qui est notre vue intellectuelle.* C'est avec cette vue que Poussin a composé ses beaux et touchans paysages qui ont tant de charmes pour les gens de bien, pour les hommes d'esprit, et surtout pour les âmes tendres et mélancoliques. La nature douce, noble et touchante est celle vers laquelle je te crois attiré par le bonheur de tes penchans. Quelle source de jouissances pour toi dès le moment même, et par la suite, et bientôt peut-être, quelle source de considération et de gloire !...

« Je te félicite bien, mon cher neveu, d'avoir à vivre avec toute une famille vertueuse, qui t'honore de son amitié, et d'avoir en outre le bonheur de la peindre..... Voilà pour toi un Été qui aura bien des charmes, et qui peut être très utile à ton talent. C'est déjà beaucoup que les enfans du village reconnaissent les figures; c'est la vérité qui sort de leurs petites bouches, et qui sort tout entière, et qui s'exprime par un cri, et qu'on ne peut pas contredire. La vérité! quel mot! c'est son amour qui fait les Poussins et les Socrates. »

Et c'est elle qui a dicté ces lignes, surtout la pensée ingénieuse et si vraie que nous avons soulignée, et que l'auteur a développée dans les vers suivans, qui nous montrent aussi son amour des arts et son goût éclairé par une âme pure, car c'est là le foyer sacré d'où émane toute lumière :

Avec notre âme en paix notre œil aussi s'épure.
Tout, quand nous nous plaisons, nous plaît dans la nature.
Que dis-je! des *beaux*-arts les sublimes *beautés* (1)
Descendent plus avant dans les cœurs enchantés.
Pergolèse, ah! dis-moi par quels célestes charmes
Ton chant gémit, décroît, s'éteint, meurt dans mes larmes.
Raphaël, ah! j'entends, à l'aspect des bourreaux,
Les mères dans Rama crier sous tes pinceaux.
Satan combat, rugit; l'enfer s'arme et s'embrase;
L'Archange prend sa lance, il le touche et l'écrase....
Michel-Ange, oh! comment sur ce temple éternel
Où saint Pierre a sa tombe, et la Croix son autel,
De ton doigt jusqu'aux cieux, avec tant de puissance,
As-tu, comme en jouant, *lancé* ce dôme immense?
Génie, oui, la hauteur de ta conception
Nous fait frissonner d'aise et d'admiration;
Nous plaît par la peur même en des sujets terribles;
Mais nous aimons surtout à nous trouver sensibles :

---

(1) Répétition qui n'est pas sans effet.

Quand dans leurs longs replis deux énormes serpens
Tiennent enveloppés un père et ses enfans ;
Quand le plus jeune lutte et presque se dégage ;
Quand le plus fort expire étouffé par leur rage ;
Quand le malheureux père enfin, mourant trois fois,
De ces serpens gonflés qu'il presse entre ses doigts
Vainement de son sein écarte la furie,
Ma douleur a son charme, et ma pitié s'écrie.
Je ne vois plus alors dans tout ce bloc souffrant
Ni le marbre animé, ni le marbre expirant,
Je vois Laocoon, calme en ses sacrifices,
Homme, pontife et père, au milieu des supplices.

Il y a du grandiose dans ce morceau. L'image du *dôme immense lancé avec un doigt* est pourtant plus hardie qu'heureuse. Quant à la description du Laocoon, moins riche que celle de Virgile, elle offre des traits d'une grande beauté : *le bloc souffrant, le marbre expirant* sont admirables, et peuvent être rapprochés d'une autre expression inspirée au poète par la Psychée de Gérard :

.... Que de candeur (*s'écrie-t-il*), de grâce, de beauté,
Dans les contours si purs, dans la *timidité*
De ce *vivant albâtre* où l'amour doit éclore !

Mais revenons à l'amour paternel de Ducis pour ses neveux. Malgré son âge et ses infirmi-

tés, il voulut, en 1810, assister à la messe et à la bénédiction nuptiale, ainsi qu'au repas de noces de Jean-Louis Ducis, le peintre, avec mademoiselle Euphrasie Talma, sœur de l'acteur. Si tout ce que le noble vieillard, dans une de ses lettres, nous apprend de *la douceur de caractère* de sa nouvelle nièce, de *sa raison*, de *son économie*, de *sa grâce;* si les détails touchans de l'auguste fête à laquelle il prend part et qu'il se plaît à retracer, nous montrent tout ce qu'a d'aimable sa bonté, une autre lettre inédite, que j'ai aussi sous les yeux, nous fait voir sa tendresse mise à une épreuve bien différente, lorsque, trois ans après, ce même neveu fut atteint chez Talma d'une hémorrhagie à laquelle il faillit succomber. Mais pourquoi insister sur les preuves d'une sensibilité si naturelle, et bien inutiles pour qui connaît déjà Ducis?

Un autre de ses neveux, M. Georges Ducis, auquel il n'a eu guère occasion d'écrire, attendu qu'ils ont presque toujours habité les mêmes lieux, devrait avoir ici sa place. Nous retrouverons cet homme honorable dans le testament et sur le tombeau de son oncle.

CHAPITRE V.

CHARITÉ.

Après les liens de famille, il semble que je devrais parler de ces amitiés illustres et si touchantes dont notre poète sentit si bien le prix et célébra si éloquemment les douceurs. Mais les pauvres, les malheureux ayant toujours été les premiers objets de sa tendresse et de ses soins, ne craignons pas de les mettre ici à la place qu'ils occupaient dans son cœur. Tâchons de relever, autant qu'il dépend de nous, ceux de nos frères que la Providence n'a pas abaissés sans desseins. Qu'ils reprennent, du moins dans nos écrits, ce rang d'hommes, d'où si souvent un monde endurci les repousse. La trop stérile préférence qu'ici nous leur accordons, ce n'est point vous qui la leur envierez, amis généreux du meilleur des hommes, vous dont l'âme était au niveau de la sienne, vous qui aviez remplacé dans son cœur l'auteur vertueux de l'*Épître au peuple;* de cette

épître qu'un bon curé de village (ainsi que le racontait Thomas lui-même) lut un jour en chaire à ses pauvres ouailles, afin de les consoler de leurs misères et des dédains du monde.

Loin de partager ces cruels dédains, Ducis voyait dans tout homme souffrant un membre de la grande famille. Le serviteur honnête qu'on croit flétrir du nom de *mercenaire* était pour son cœur un ami malheureux. Dans une lettre qu'il écrivait à Bernardin de Saint-Pierre, en 1804, et qui n'a pas encore été imprimée, de quoi pensez-vous que l'auteur de *Macbeth* entretienne son illustre confrère à l'Académie française? — De littérature? de gloire? de politique? — Lisez la majeure partie de cette lettre, la seule intéressante :

« Ma pauvre bonne voit assez pour se promener dans ma chambre et dans mon logement. Elle regarde tout avec attention pour interroger ses yeux sur l'état de sa pauvre vue. Elle conserve toujours quelque espérance de la recouvrer; mais les réponses de M. Texier, très habile chirurgien, ne m'en laissent aucune pour elle; et je lui tairai son malheur jusqu'à ce que la triste vérité vienne la détromper. Ce qui dépend de moi, c'est d'avoir soin d'elle, c'est de la garder près de moi dans sa pauvreté, dans sa vieillesse et

dans sa cécité ; mais ce sera le plus doux charme de ma solitude de voir cette respectable et pieuse fille, aller, venir, tourner autour de la table de mon travail, son bâton à la main, bénissant Dieu des secours que je lui donne et essuyant quelques larmes de ses yeux qui ne verront plus. »

On ferait de ces dernières lignes un charmant tableau.

La charité n'était donc pas seulement un devoir pour Ducis ;

Les malheureux sont des objets sacrés
Vers lesquels sans efforts nos cœurs sont attirés :
C'est un penchant si doux, qu'il est involontaire ;
Pour prix d'avoir bien fait, on veut encor bien faire,

avait-il dit dans *Abufar;* et ce prix si doux, il gémit de voir si peu de gens y prétendre. Les riches insensibles lui semblent plus dignes encore de pitié que de haine; souvent il les conseille : « C'est pour vous », leur dit-il dans une de ses épîtres,

C'est pour vous qu'à grands frais la vie est insipide.
Qui sait ? Quelque bonne œuvre (on pourrait l'essayer)
Réussirait peut-être à vous désennuyer.

L'abbé Delille, dans *l'Homme des Champs*, après avoir exprimé ce qu'on éprouve de plaisir

à faire le bien, dit énergiquement, mais avec moins d'originalité :

> Cœurs durs, qui payez cher de fastueux dégoûts,
> Ah! voyez ces plaisirs et soyez-en jaloux.

Quant aux usuriers, aux agioteurs de profession, Ducis n'en espère rien. Je m'étonne que, dans sa bienveillance universelle, il n'ait pas cherché à les amener, ne fût-ce que par l'espoir d'une spéculation avantageuse, à se dessaisir d'une portion de cet argent dans lequel ils ont placé leur avenir. Si l'on pouvait leur faire entendre, d'après l'Écriture, qu'une charité bien faite est un grain qui rend au centuple; qu'il y a dans ce commerce avec les pauvres un grand profit à faire, des bénéfices énormes; que l'aumône est un placement au plus haut intérêt; qu'il faut s'appauvrir volontairement pour acquérir les vrais trésors; si on leur expliquait ce qu'est ce *riche appauvrissement* dont parle saint François de Sales; l'idée de mettre aussi leur *bienfaisance* et leur *humanité* à usure, ne pourrait-elle entrer dans leurs calculs? Hélas! il est trop permis d'en douter : l'avare est pour lui-même un inexorable ennemi.

On sait maintenant si les sentimens d'humanité que Ducis exprime souvent, étaient dans son âme, et si, après les avoir mis en vers délicieux, il se dispensait de les mettre en pratique. Outre les preuves connues de secours annuels dont, malgré son modique avoir, il aidait plus d'une honorable infortune, de nouveaux témoignages m'ont été transmis.... Mais à Dieu ne plaise que je soulève le voile dont lui-même voulait se couvrir :

Un tel secret
Souvent du bienfaiteur est un second bienfait,

avait-il dit, encore dans *Abufar*.

Cet homme si désintéressé, qui jamais n'avait rien demandé pour lui-même, employa souvent pour les autres le crédit qu'on lui supposait. On en a trouvé de fréquentes indications dans le registre où il se rendait compte, jour par jour, de toutes ses démarches. Ne voulant pas les mentionner ici, je citerai une lettre inédite à Talma, dont M. Crapelet, mon ami, possède l'autographe. On sait les obligations que le plus grand tragédien de notre époque avait aux ouvrages de Ducis; le poète, loin de s'en prévaloir pour son propre intérêt, mettait la reconnaissance

de l'acteur à d'autres épreuves, que nous verrons; celle que nous offre cette lettre mérite d'être conservée :

Versailles, 13 novembre 1815.

« Mon cher ami, mon cher filleul (1), mon cher frère, je suis chargé par un des meilleurs hommes du monde d'invoquer votre excellent cœur et votre grand talent en faveur de la pauvre commune de Viroflée, qui vient d'être pillée, ruinée, abîmée par le fléau de la fureur prussienne. Monsieur Labbé, propriétaire riche dans cette malheureuse commune, a déchiré mon cœur par la peinture de ses misères. S'il était possible, mon cher Talma, d'obtenir en sa faveur une représentation qui pût les soulager, vous feriez une action digne de votre cœur humain et compatissant. Je

---

(1) Voici l'origine de ce titre de *filleul* que Ducis donne à Talma : l'acteur, encore à ses débuts, venait de jouer le rôle du coupable fils d'OEdipe, avec un succès qui fit présager à l'auteur tout ce que ce nouveau talent donnait d'espérances. Il s'approche du débutant, au moment où il quittait la scène, et ayant doucement écarté les cheveux qui ombrageaient son front : « Je vois bien des crimes là-dessous, mon cher Polynice, lui dit-il. — Merci, mon parrain », lui répondit Talma; et depuis il se nomma toujours le *filleul de Ducis*.

Cette scène vient d'être transportée sur la toile par Ducis le peintre, qui, unissant, pour ainsi dire, son propre talent au génie de son oncle et au talent de son beau-frère, a fait de cette triple alliance un tableau de famille qui pourra lui tenir lieu de parchemins.

vous prie donc, mon cher Hamlet, mon cher Othello, mon cher Pharan, de servir de toutes vos forces, de tous vos moyens, de toute votre âme, l'âme de monsieur Labbé, que vous serez charmé de connaître; c'est un père de famille adoré de ses enfans, et ses enfans sont encore le village. Bonjour, mon cher Talma, vous ferez tout pour le mieux. Nos cœurs s'entendent depuis long-temps; vous entendrez certainement celui de monsieur Labbé, et je vous embrasse avec les vœux les plus vifs pour la bonne action à laquelle nous voulons vous associer.

« JEAN-FRANÇOIS DUCIS.

« SST. »

Quoique cette lettre n'ait pas eu le résultat qu'en espérait l'auteur, elle ne nous fait pas moins connaître la chaleur de son âme.

La bienfaisance, qui le charmait, quelque forme qu'elle prît, lui apparut, dans tout son éclat, sous les traits aussi purs que touchans d'une jeune dame de charité, dont il avait admiré l'ardeur divine et le zèle sans faste. Il lui adresse une Épître, où, après avoir loué l'éloquence naturelle qu'il lui avait vu déployer en faveur des pauvres, il amène l'éloge de Vincent de Paul. Lorsque ce pieux fondateur des plus beaux établissemens dont s'honore l'humanité parvint, par un miracle de son zèle, à créer en

1648 l'hôpital des Enfans-Trouvés, ces innocentes créatures étaient vendues rue Saint-Landry, vingt sols *la pièce* (dit naïvement un historien); on les donnait *par charité* aux femmes malades qui en avaient besoin pour leur faire sucer un lait corrompu. Presque tous périssaient misérablement. Vincent de Paul, après des efforts inouïs, était parvenu, pendant quelque temps, à tarir tant de maux. Mais les secours qui lui avaient été accordés par les personnes les plus riches de la capitale ayant cessé peu à peu, les infortunés allaient retomber dans le gouffre de leurs misères. Le bon prêtre effrayé de ce nouvel et déplorable abandon, convoque, dans une église, une assemblée extraordinaire, et déployant sous les yeux de son auditoire l'attendrissant spectacle dont il est le premier ému jusqu'aux larmes.... Mais laissons parler Ducis, qui rappelle ainsi l'action et les propres paroles de saint Vincent :

Quand sous le regard imposant
De tant de dames opulentes,
Par leur rang, leurs noms, éclatantes,
Il mit tant de pauvres enfans
Abandonnés dès leur naissance

Par le vice ou par l'indigence,
Faibles, tout nus et gémissans,
Que leur dit-il ? « Or sus, mesdames !
« Vous êtes mères, sœurs et femmes ;
« Vous voyez ces petits : hélas !
« Ces petits vous tendent les bras ;
« Ils n'ont plus que vous sur la terre ;
« Les voilà couchés sur la pierre :
« Vivront-ils ? Ne vivront-ils pas ?
« Prononcez, mesdames. » Il prie,
Joint les mains. On pleure, on s'écrie :
« Ils vivront ! ils vivront ! » Soudain
Pleuvent dans ses bras, sur son sein,
Les parures les plus pompeuses,
Les perles les plus précieuses,
Les bagues, les colliers brillans,
Les bracelets étincelans.
Pauline ! ô comme en ces momens,
Dans cette sainte et douce ivresse,
Vous auriez avec allégresse
Jeté vos plus beaux ornemens !...
Par ses prêtres, dans nos campagnes,
A travers les bois, les montagnes,
Quand l'Évangile était porté,
Il leur disait d'un air céleste :
« Travaillez, Dieu fera le reste,
« C'est le Dieu de la charité ! »

CHAPITRE VI.

AMITIÉ.

Il appartenait à Ducis de célébrer un Vincent de Paul, un Lafage, un Sortais, un Lemaire : ce sont-là ses héros, et ce dernier fut son intime ami. Et qu'était cet ami intime du poète successeur de Voltaire à l'Académie française? Un obscur et pauvre prêtre, successivement maître de quartier dans un collége de Versailles, vicaire à Chevreuse, à Bicêtre, aumônier de l'infecte et horrible prison des Cabanons; enfin curé du petit village de Roquencourt. C'est là que l'auteur du *Roi Léar*, accueilli, recherché des grands et du monde, dont il s'éloignait, allait resserrer les nœuds d'une ancienne et sainte amitié, que la mort ne put rompre. Je voudrais pouvoir citer en entier la notice que Ducis s'est plu à consacrer à la mémoire de son ami : il n'y omet rien, que les dangers auxquels il s'exposa pour l'arracher aux fureurs de la révolution.

L'Épître qu'il lui adresse est pleine de philosophie et de simplicité. Il y tire un grand parti des contrastes qu'il a l'art de faire naître. Il ne craint pas d'entretenir de ses succès au théâtre et à l'Académie ce bon curé,

Qui sait de nos néants la déplorable histoire.

Aussi, voit-on que, malgré toute sa gloire, le grand poète n'est pas éloigné d'envier le sort du pauvre pasteur, lorsqu'il lui retrace ces peintures :

Ton presbytère étroit, sous ton humble clocher,
A l'église attenant, suffit pour te cacher.
Le jardin, qu'à grand' peine un quart d'arpent compose,
Comme un autre a son lis, son œillet et sa rose.
Un lilas, à la porte, annonce le printemps ;
Un cyprès nous y dit : « Tout passe avec le temps. »
Le charmant rousselet, la bergamote encore,
D'un duvet parfumé s'y couvre et se décore.
Là le chou s'arrondit ; et le laurier, plus loin,
S'élève, mais sans gloire, et caché dans un coin....

Quel intérêt de style ! Ce laurier qui *s'élève sans gloire,* est l'heureux emblême du mérite éminent, mais caché de l'humble prêtre. Et ce coin de terre où il est relégué, c'est le petit village de Roquencourt, près de ce superbe Versailles,

théâtre de tant de gloires éclatantes, et si peu désirables! Poursuivons :

Heureux dans ses devoirs le pasteur renfermé,
Qui vit pour son troupeau, dont il se sent aimé;
Qui par l'hymen, les mœurs, voit fleurir son village,
Voit enfans et vieillards venir sur son passage!
Sa main les consacra, nus, entrant au berceau,
Et les consacre encor sur les bords du tombeau.
Providence visible, en aidant leur misère,
Il les enfante au Ciel, les conserve à la terre.
Dans son église, aux champs, doux, simple, généreux,
Il n'eut jamais d'orgueil, c'est un pauvre comme eux.
Ami, non, sur leurs fronts tu ne vois point d'alarmes,
D'excès dans leurs plaisirs, de faste dans leurs larmes;
Leur cœur a peu de cris, mais dans l'ombre il se fend.
Ont-ils perdu leur père, une femme, un enfant,
Ils viennent tous à toi. J'ai vu par tes mains pures
La résignation couler sur leurs blessures.

Ce portrait, plein de simplicité, n'est pourtant pas dénué de poésie. La qualité de *Providence visible*, et celle d'*Évangile vivant*, qui se trouve dans la même pièce, sont d'une grande beauté.

Delille a traité le même sujet dans *l'Homme des Champs*. Voici son tableau, qui, avec moins de charme, a plus de richesse et d'art. On

y remarque surtout quatre vers sur le dévouement ignoré du prêtre, dans les asiles de la misère et de la mort :

Voyez-vous ce modeste et pieux presbytère ?
Là vit l'homme de Dieu, dont le saint ministère
Du peuple réuni présente au Ciel les vœux,
Ouvre sur le hameau tous les trésors des cieux,
Soulage le malheur, consacre l'hyménée,
Bénit et les moissons et les fruits de l'année,
Enseigne la vertu, reçoit l'homme au berceau,
Le conduit dans la vie et le suit au tombeau.
Par ses sages conseils, sa bonté, sa prudence,
Il est pour le village une autre Providence.
Quelle obscure indigence échappe à ses bienfaits ?
Dieu seul n'ignore pas les heureux qu'il a faits.
Souvent dans ces réduits où le malheur assemble
Le besoin, la douleur et le trépas ensemble,
Il paraît : et soudain le mal perd son horreur,
Le besoin sa détresse et la mort sa terreur.
Qui prévient le besoin, prévient souvent le crime.
Le pauvre le bénit, et le riche l'estime ;
Et souvent deux mortels, l'un de l'autre ennemis,
S'embrassent à sa table et retournent amis.

D'autres écrivains illustres de notre époque, La Harpe dans *Mélanie*, Fontanes dans le *Jour des Morts*, M. de Chateaubriand dans le *Génie*

du Christianisme, et M. de Lamartine dans un article détaché, ont peint aussi le grand caractère d'un ministre de l'Évangile.

Ducis, dans la notice qu'il a jointe à ses vers, après avoir parlé de l'affreuse prison des Cabanons, qu'on appelait la *Boucherie des Prêtres*, tant le mauvais air en faisait mourir, nous montre son digne ami, au milieu de ces horribles prisonniers, chargés de vices et de crimes, et comme entassés dans la même infection, mais peu à peu adoucis par son zèle, et devenus *ses pauvres enfans*; il retrace alors la douleur que le saint prêtre eut à se séparer de cette déplorable famille, qui l'appelait *son père*; il nous le représente ensuite dans la vie à la fois active et recueillie de sa modeste cure de Roquencourt, où il était parvenu, par la plus sévère économie, à amasser une somme de 3,000 livres, pour fonder une école, quand la tempête révolutionnaire vint l'arracher à ses ouailles. Après le détail des longues persécutions qu'eut à subir le ministre des autels, l'auteur ajoute :

« Toutes les prisons de Versailles où il a été captif pour la religion ne l'ont jamais vu triste, ne l'ont jamais entendu se plaindre ni gémir. Il consolait, il encourageait tous les

autres prisonniers. Il leur faisait oublier, par sa résignation au martyre et presque par sa gaîté, et leur captivité, et leur détresse, et la terre même, où il n'habitait plus depuis long-temps. Il avait un caractère ferme, une âme toute chrétienne, une imagination ardente. Il voyait la mort avec un œil doux, avec une sorte de complaisance. »

Qu'on en juge par ce billet, dont on a conservé l'original, et qu'il écrivait de sa prison à Ducis, au fort de la terreur :

« Les hommes ont beau faire, mon ami, il n'en arrivera que ce qu'il plaira à Dieu. Quant à moi, je suis prêt au départ. La vie que je mène depuis six semaines n'est point si rude que vous vous le figurez. Je possède ici mon cœur en paix; j'y dors d'un bon somme; j'y prie Dieu pour vous, pour moi; je le bénis de m'avoir donné un ami chrétien, dont la charité courageuse m'a ému profondément; car j'ai tout su. Que votre zèle s'arrête là, mon ami, en voilà bien assez. Ne gâtez point mon repos par des inquiétudes sur vous, je vous en prie, et au besoin je vous l'ordonne. Si Dieu m'appelle à lui par cette voie, j'aurai connu, grâce à vous, ce que la vie et la mort peuvent avoir de plus doux. Adieu, cher Ducis; quoi qu'il arrive, nous nous reverrons; adieu, soumettez-vous, et ne me répondez pas. »

Que de réflexions fait naître cet admirable écrit!.... Espérons que ces temps d'une intolérance barbare ne reparaîtront plus. La liberté,

qui mérite ce nom, luit pour tout le monde; et l'homme généreux, quelles que soient ses opinions, ne veut ni tyran ni victime;

Il se range toujours du parti qu'on opprime. (1)

Mais revenons à la notice de Ducis sur son ami:

« Je ne dis rien de lui qui ne soit vrai, que je n'aie connu parfaitement, puisque nous sommes nés à Versailles, dans la même année, que nous ne nous sommes jamais perdus de vue, que notre amitié s'est toujours conservée sans nuage, jusqu'au moment où j'ai eu la douleur de lui survivre... Je n'oublierai jamais ses dernières paroles, lorsqu'accourant à son lit de douleur (un coup terrible d'apoplexie venait de le frapper) : *Mon ami*, me dit-il d'abord, en me montrant le sang qui coulait de sa tête : *Quâ horâ non putatis*..... (Au moment où vous n'y pensez pas. Luc, XII, 40.)

« De vénérables prêtres, en assez grand nombre, encore déguisés, vinrent successivement entourer à genoux son lit de mort. Sa chambre rappelait une de ces chapelles domestiques du temps de la primitive Église, pendant la rigueur des persécutions. C'étaient des saints auprès d'un saint, etc. »

Voilà des vertus sans éclat, qui n'ont point de flatteurs dans le monde, et que Ducis honorait d'autant plus, lui.

---

(1) Raynouard. *Les Templiers*.

On va voir encore, dans un autre de ses amis, des vertus modestes sans doute, mais illustrées par de brillans succès littéraires ; nous parlons de Thomas, qui dut en partie ses succès à son âme. Lorsque l'Académie française couronna son *Ode sur le Temps*, on fut surtout frappé de ces strophes que nous aimons à répéter, nous y retrouvons les sentimens de Ducis :

Si je devais un jour, pour de viles richesses,
Vendre ma liberté, descendre à des bassesses;
Si mon cœur par mes sens devait être amolli,
O Temps, je te dirais : hâte ma dernière heure,
Hâte-toi, que je meure;
J'aime mieux n'être plus, que de vivre avili.

Mais si de la vertu les généreuses flammes
Peuvent de mes écrits passer dans quelques âmes;
Si je puis d'un ami soulager les douleurs;
S'il est des malheureux dont l'obscure innocence
Languisse sans défense
Et dont ma faible main puisse essuyer les pleurs :

O Temps! suspends ton vol, respecte ma jeunesse;
Que ma mère, long-temps témoin de ma tendresse,
Reçoive mes tributs de respect et d'amour;
Et vous, Gloire, Vertu, déesses immortelles,
Que vos brillantes ailes
Sur mes cheveux blanchis se reposent un jour.

Cette espèce de profession de foi dut paraître aussi noble que touchante ; et la vie entière de l'auteur est là pour attester combien elle était vraie. Je n'en rappellerai qu'un trait. La médiocrité de sa fortune lui avait fait accepter une place de secrétaire dans les bureaux du duc de Praslin. Ce ministre, qui haïssait Marmontel, dont il croyait avoir à se plaindre, voulut, pour empêcher sa nomination à l'Académie française, lui opposer Thomas, à qui il répondit de l'appui de la cour. Thomas, pénétré de la dignité de l'homme de lettres, refusa de servir d'instrument à la haine de l'homme puissant. Il aima mieux perdre la place dont il dépendait, le rang qui lui était offert et la faveur du ministre, que sa propre estime et le droit d'exprimer dans ses écrits les sentimens élevés dont son âme fut toujours l'asile inviolable.

On lit avec plaisir ce que dit Marmontel, dans ses *Mémoires*, de cette action de son généreux compétiteur. Il n'est personne, au reste, qui ne rendît justice à ce cœur noble et grand. Voltaire lui-même, quoique Thomas n'eût pas craint de réfuter plusieurs de ses erreurs, et de démontrer combien son poëme de la *Religion natu-*

relle est faible de raisonnement, Voltaire, dis-je, eut toujours pour Thomas les plus grands égards. Malgré le mot plaisant de *galithomas*, par lequel il s'efforçait de ridiculiser le style de son critique, il ne parle jamais qu'avec admiration de ces magnifiques *Éloges* où le digne panégyriste du génie et de la vertu s'élève au rang de ses héros.

Tel fut l'homme qu'une conformité de goûts et de caractères unit si étroitement à Ducis. Leur amitié, qui dura trop peu, ne fit que se resserrer à mesure que l'instant qui devait les séparer approchait. Thomas semblait pressentir cet instant fatal, lorsque, dans l'hiver de 1778, il écrivait de Marly à son ami :

« J'ai un véritable regret que nos âmes ne se soient pas réunies plus tôt, et que le temps ait volé à notre amitié tant d'années qu'il nous devait. Employons du moins celui qui nous reste, et soyons séparés le moins qu'il nous sera possible. »

On dirait que Ducis est poursuivi du même pressentiment. Dans plusieurs de ses lettres postérieures à celle que je viens de citer, il s'abandonne aux idées les plus mélancoliques, quoique

toujours couvertes des fleurs de sa brillante imagination.

« Hélas! s'écrie-t-il, sur ce grand fleuve de la vie, parmi tant de barques qui le descendent rapidement pour ne le remonter jamais, c'est encore un bonheur que d'avoir trouvé dans son batelet quelques bonnes âmes qui mêlent leurs provisions avec les vôtres, et mettent leur cœur en commun avec vous. On entend le bruit de la vague qui nous dit que nous passons, et l'on jette un regard sur la scène variée du rivage qui s'enfuit. Ce mot de vos paysans, en montrant les ruines d'un village que la fièvre a détruit, « la Mort y a passé » ; ce mot m'a fait frémir. Mais en y songeant, le monde entier n'est-il pas comme ce village? En vérité, il ne faut qu'une cabane dans un séjour d'apparition, où nous ne sommes que des ombres occupées à en voir passer d'autres, et où les mots d'établissement, de projets, de gloire, de grandeurs, ne peuvent exciter que la pitié. »

Dans une lettre précédente, il dit en parlant de l'Académie française :

« Je regarde nos quarante fauteuils comme quarante tombes qui se pressent les unes contre les autres. »

Après Bossuet et nos grands sermonnaires, je ne connais pas d'écrivain qui ait mieux exprimé que Ducis le néant de la gloire humaine. C'est

sans doute dans un de ces momens où il apercevait de si haut les choses de la terre, qu'il fit ce voyage à la grande Chartreuse, dont nous avons parlé. Thomas, à qui l'on avait conseillé pour sa santé, l'air de nos provinces méridionales, y voyageait depuis quelque temps avec sa sœur, lorsqu'il apprend que son ami est à Chambéry, et qu'il vient d'y faire une maladie grave.

« Savez-vous, lui écrit-il, que vous habitez la même auberge où nous avons passé vingt-quatre heures, le mois d'octobre dernier? Probablement vous occupez la même chambre que nous. Votre cœur en y entrant ne vous a-t-il rien dit? et n'avez-vous pas senti, en respirant cet air, que l'amitié avait passé par là, et s'y était arrêtée? »

La délicatesse de ce passage et plusieurs autres qui rappellent madame de Sévigné, prouvent que le panégyriste de Descartes et de Marc-Aurèle, dont le style, toujours élevé, était quelquefois si tendu, savait se plier au besoin qu'éprouvait son cœur d'exprimer les affections les plus douces. Ce qui suit n'est pas moins remarquable :

« J'ai appris avec douleur la mort de ce pauvre abbé

Millot. Mon cher ami, le canon perce nos lignes, et les rangs se serrent de moment en moment; cela est effrayant. Aimons-nous du moins jusqu'au dernier jour, et que celui qui survivra à l'autre aime encore et chérisse sa mémoire. Quel asile plus respectable et plus doux peut-elle avoir que le cœur d'un ami? C'est là qu'elle repose, au lieu que dans l'opinion et dans la gloire, elle est errante et agitée. »

Dans une autre lettre, il apprend à Ducis qu'il vient de louer une petite maison au village d'Oullins, près de Lyon; il le presse de venir le rejoindre; et la mort, hélas! allait les séparer! Ducis part de Chambéry pour se rendre aux vœux de l'amitié.... Mais écoutons Thomas lui-même qui, dans une lettre à madame Necker, rend ainsi compte de l'événement qui venait de bouleverser son âme :

« . . . . . Il (Ducis) était à quatre lieues de Chambéry, et traversait en voiture les montagnes qui conduisent aux Échelles. Ce lieu est horrible et n'est qu'un amas effroyable de rochers à travers lesquels on a coupé un chemin. Ce chemin aboutit à une route plus large, mais bordée d'un côté de précipices de deux ou trois cents pieds de profondeur. Tout à coup les chevaux qui le conduisaient, effarouchés par un objet imprévu qui les a frappés, ont pris le mors aux dents et se sont emportés, sans que le cocher ait pu les retenir. M. Ducis s'est joint à lui pour tenir les

rênes. Les rênes se sont brisées dans leurs mains. Alors il n'y a plus eu de moyen pour arrêter ce mouvement violent. Le cocher, pour sauver sa vie, s'est jeté à terre; M. Ducis a tenté d'ouvrir la portière, pour en faire autant; mais il lui a été impossible de l'ouvrir.

« Pendant ce temps, la voiture traînée par les chevaux furieux et sans guides roulait sur les rochers, dans une descente rapide, avec un fracas et des secousses épouvantables. Elle était déjà près des précipices, lorsqu'un choc terrible contre un rocher a fait sauter la portière en dehors; M. Ducis a profité de ce moment pour s'élancer; il est venu tomber, de tout son poids et avec toute l'impétuosité du mouvement qu'il s'était donné, sur un amas de roches....

« Une femme et un bon vieillard qui étaient dans ce désert sont venus à son secours; ils l'ont cru mort pendant long-temps. A la fin il a rouvert les yeux. Il s'est étonné de vivre; sa tête et tout son corps étaient meurtris, et il souffrait les plus grandes douleurs. On l'a transporté au village des Échelles, qui est à peu de distance, où on lui a donné, avec la plus tendre compassion, tous les secours qu'exigeait son état.... Sa tête et son visage étaient horriblement défigurés. Il avait reçu à l'épaule un coup terrible, et le bras de ce côté ne pouvait faire de mouvement. Je suis parti de Lyon, pour l'aller chercher en Savoie. M. Janin, célèbre chirurgien de ce pays, m'a prêté une grande berline anglaise, où il y avait un lit, et s'est offert de m'accompagner. Nous n'avions que vingt lieues à faire,

et nous sommes arrivés le soir du même jour. Nous l'avons trouvé très pâle, encore bien faible et avec beaucoup de marques de meurtrissure. Ce malheureux ami, en me voyant, m'a baigné le visage de ses larmes. M. Janin a jugé qu'il était en état d'être transporté, et nous l'avons ramené à Lyon, etc.

Cette lettre, où Thomas parle ensuite de l'émotion qu'il a éprouvée, intéresse jusque dans ses négligences; elle est du 27 juin 1785, et deux mois seize jours après, il devait lui-même.... mais n'anticipons pas sur un événement trop prochain.

Ducis, convalescent à peine, consacre ses premiers chants *à l'Amitié*. Le toit modeste de son ami en est pour lui le temple, et l'épître un chef-d'œuvre de sentiment, malgré, ou plutôt par la diffusion même qui y règne, car le laconisme n'est pas le langage du cœur. Ici, d'ailleurs, toutes les affections surabondent dans l'âme du poète : la tendresse, la reconnaissance, une inquiétude, dont la cause n'est que trop fondée : la santé de Thomas, depuis long-temps altérée par des travaux immenses, vient, à l'aspect des dangers et des souffrances qu'il a partagés, d'éprouver de nouvelles atteintes. Son

âme forte sait toutefois conserver sa sérénité. Au moment de partir pour Nice, où il doit aller pendant l'hiver respirer un air plus doux, il désire entendre publiquement les derniers vers de son ami, jouir de son triomphe, y mêler ses larmes, et même quelques uns de ses plus beaux chants. Une séance de l'Académie de Lyon est indiquée ; Ducis y vient lire, près de l'être chéri qu'il tremble de perdre, son *Épître à l'Amitié*. Quelle impression dut produire sur l'âme des auditeurs cette pièce de l'auteur de *Léar*, et surtout le passage où il exprime à son ami tout ce qu'il lui doit, et s'efforce, dans cette apostrophe touchante, de lui inspirer un espoir qu'il n'a pas peut-être :

Nice, où le Nord jamais n'a soufflé ses frimas,
Où la rose entretient sa fraîcheur éternelle,
Nice attend ta présence, et son printemps t'appelle.
Là tu verras fleurir, en dépit des hivers,
Ces rians orangers, ces myrtes toujours verts ;
La mer, dans son bassin doucement agitée,
T'offrir l'éclat tremblant de sa moire argentée.
Tu pars. Climats heureux! je le confie à vous ;
Zéphirs, apportez-lui vos parfums les plus doux ;
De vie et de bonheur chargez l'air qu'il respire, etc.

Ce dernier vers est de la plus heureuse hardiesse : un air trop vif ne pouvant convenir au malade, le poète prie les zéphirs de *charger* cet air de *vie et de bonheur*. M. de Féletz, dans ses *Mélanges de Philosophie et de Littérature*, a observé que la conformité qui se trouve entre ce morceau et la belle ode où Horace recommande Virgile, *la moitié de lui-même*, au navire et aux vents qui doivent le transporter à Athènes, que cette conformité, dis-je, entre les sentimens exprimés par les deux poètes, est d'autant plus remarquable, que Virgile ne survécut guère plus que Thomas aux tendres vœux de son ami. Dix-sept jours après la scène mémorable où l'Académie de Lyon recueillit l'expression et les témoignages d'une amitié vraiment antique entre deux hommes qui semblaient n'avoir rien de leur siècle, Thomas n'ayant pu partir pour Nice, voici ce que Ducis écrivait de Lyon à un ami :

« Tu as pleuré ma mort, m'écris-tu, mon pauvre Vallier : je te sais gré de tes larmes ; mais voilà une mort plus certaine et bien autrement regrettable ; j'ai perdu mon cher Thomas. Hier, à neuf heures, j'ai entendu la terre tomber et s'amonceler sur ce corps qu'animait une âme si vertueuse

et si pure. Il est donc vrai, je ne le verrai plus! C'est lui qui m'était venu chercher en Savoie, auprès du rocher que j'avais teint de mon sang; c'est lui qui m'emporta dans ses bras; c'est avec lui que j'ai vécu à Lyon; et le temps a fini pour lui! Qu'importe sa gloire? Ah! une seule consolation me reste : notre religion réunit ce que la mort sépare. Mon ami, dont l'âme était si chrétienne, m'a laissé le souvenir de la fin la plus édifiante! il s'est confessé avec toute sa raison. Son confesseur, qui est un ange de piété et de charité, l'a vu trois fois dans la même nuit; il ne peut en parler sans larmes. Il a reçu ses sacremens avec une résignation, une douceur qui nous faisait tous sangloter. Est-il vrai, mon Dieu! je ne le verrai plus! »

On peut lire à la fin de cette lettre, et dans l'avertissement que Ducis a placé en tête de son *Épître à l'Amitié*, beaucoup d'autres détails sur les derniers momens de Thomas et sur les honneurs funèbres qui lui furent rendus par M. de Montazet, archevêque de Lyon, son confrère à l'Académie française. Lorsqu'on songe que Thomas n'avait que cinquante-deux ans quand la mort vint l'enlever aux lettres, et que son esprit, à mesure que son corps s'affaiblissait, acquérait une vigueur nouvelle; quand on relit les chants de sa *Pétréide* qu'il n'a pu terminer, et auxquels il travaillait encore peu de

jours avant sa fin, quels regrets cette fin prématurée ne doit-elle pas laisser aux amis d'une littérature forte et austère! (1)

A l'époque où la santé de Thomas parut visiblement altérée, Ducis avait un autre ami malade, mais seulement d'esprit, et auquel sa compatissante amitié ne cessa de prodiguer des soins affectueux. Deleyre, cet ami, était un de ces hommes probes, mais insupportables à eux-mêmes et aux autres par leur humeur atrabilaire, un vrai *tyran domestique*. Si ce caractère n'était si commun dans le monde, on pourrait croire que quand M. Duval l'a peint avec tant de vérité, il avait sous les yeux les lettres de Ducis à Deleyre. Je n'en citerai que quelques passages :

« Je vous écris, mon cher ami, comme je vous ai parlé.... Croyez-vous que les peines ne soient que pour vous? Sachons souffrir, et nous souffrirons moins. Ne demandez

(1) Ducis, quoique sa carrière se soit prolongée au-delà de quatre-vingt-deux ans, a du moins cette conformité avec son ami, que, dans les poésies que nous examinons, et qui presque toutes sont postérieures à ses tragédies, son talent et sa verve croissent avec son âge.

point aux choses et aux personnes une perfection qui n'est point dans la nature.... Pensez que nous vous plaignons et vous aimons, et qu'en ne vous interdisant pas le bonheur, vous ranimerez le cœur flétri de votre digne épouse. Elle perdra la cruelle habitude de la terreur ; ses enfans, à votre vue, ne courront plus vers elle comme des colombes effrayées, et vos larmes ne couleront plus en silence pour expier les torts de votre complexion. »

Et dans une autre lettre :

« Vous avez pu remarquer comme moi combien l'aspect des beautés simples de la nature ramenait facilement la paix dans votre pauvre âme. Rappelez-vous donc, dans votre solitude, toutes les stations de notre délicieuse promenade.... Mon Dieu ! mon ami, que la nature est belle à étudier, quand c'est un chemin pour arriver à son Auteur ! Il a mis l'ordre partout : pourquoi laissons-nous pénétrer le désordre dans notre âme ? etc. »

Ces réflexions allaient d'autant mieux à leur but, que Deleyre était tombé dans des erreurs plus déplorables. Ce Deleyre, qui ne manquait pas d'esprit, et qui a écrit, dans le style de Diderot, quelques pages chaleureuses et désordonnées, avait eu pour ami un homme non moins malheureux et souvent aussi déraisonnable que lui, mais qui néanmoins, dans un de ses jours lucides, éclairé par son âme autant que

par son génie, adressait à son compagnon égaré ces conseils pleins de sagesse :

« Je vous crois assez de probité pour vous conduire toujours en homme de bien dans les affaires, mais non pas assez de vertu pour préférer toujours le bien public à votre gloire, et ne dire jamais aux hommes que ce qu'il leur est bon de savoir. Je me complaisais à vous imaginer d'avance dans le cas de relancer quelquefois les fripons, au lieu que je tremble de vous voir contrister les âmes simples dans vos écrits. Cher Deleyre, défiez-vous de votre esprit satirique ; surtout apprenez à respecter la religion : l'humanité seule exige ce respect. Les grands, les riches, les heureux du siècle, seraient charmés qu'il n'y eût point de Dieu ; mais l'attente d'une autre vie console de celle-ci le peuple et le misérable. Quelle cruauté de leur ôter encore cet espoir ! »

Ce fragment de lettre (n'en soyons pas surpris) est de Jean-Jacques ; on y retrouve sa main ferme mais un peu dure. Ducis, long-temps après, est obligé de traiter avec plus de ménagemens l'ami dont le moral se trouvait dans un état plus désespéré. Ce n'est qu'indirectement qu'il lui donne quelques avertissemens salutaires. Ainsi il lui dit, en parlant de la mort de d'Alembert, dont la vie avait été si agitée :

« Il repose maintenant, peut-être à côté de quelque por-

teur d'eau qui a supporté sa condition avec patience, et qui, par caractère, était cent fois plus philosophe que lui. »

Dans d'autres lettres, Ducis parle de la mort paisible de sa pieuse mère à son triste ami ; ou bien il oppose au faste insuffisant des maximes philosophiques la morale toute simple de cette digne femme :

« Je pense comme ma bonne mère : Dieu sait mieux que nous-mêmes ce qui convient à nous et aux nôtres. Croyez-moi, c'est une bonne philosophie que celle de la Providence; mais il ne faut s'y fier qu'après avoir fait tout ce qui est de notre devoir et en notre pouvoir. »

Que de bon sens ! ne nous étonnons point que Ducis en mette tant dans ses écrits : il sait l'apprécier partout où il le trouve ; mais trop souvent il a lieu de le regretter chez des hommes qui ont eu, comme Deleyre,

De l'esprit, si l'on veut, et pas le sens commun. (1)

« Je fais tant de cas du bon sens, disait un jour Ducis, que quand il m'arrive de le rencontrer, je suis toujours tenté de lui ôter mon chapeau. »

On a pourtant taxé d'une sorte d'inconsé-

---

(1) Gresset. *Le Méchant.*

quence sa constante amitié pour quelques hommes dont on croit que ses opinions et ses affections religieuses devaient l'éloigner. Cela s'explique néanmoins : aux yeux de Ducis, l'homme irreligieux, un athée même de bonne foi (s'il peut y en avoir), n'était qu'un infortuné, privé de quelque sens, et incapable, au moins pour le moment, d'apercevoir la vérité. Or, parce qu'un ami a le malheur de n'y pas voir, est-ce une raison de l'abandonner? (1)

Ducis savait parler le langage qui convenait à chacun de ses amis : c'est ainsi qu'à son cher Richard, qui partageait tous ses sentimens religieux, et qui aussi aimait la bonne joie, il adresse d'abord une épître où se trouvent de fort beaux vers sur l'amitié chrétienne; dans une autre pièce, il s'amuse à lui retracer la burlesque rencontre qu'ils avaient faite jadis, dans une de leurs promenades lointaines :

Te rappelles-tu ce bon temps,
Lorsqu'à pied, sans suite et contens,

---

(1) « La Foi, disait le bon Rollin, est comme un sixième sens, que le Créateur nous accorde ou nous refuse à son gré. » Mais l'Évangile dit : *Frappez, et l'on vous ouvrira.* »

Nous allions dîner tous les ans
Sur un monastère en ruines,
Sur de vieux débris dispersés,
Où Port-Royal, cent ans passés,
Pleurait encor sous les épines
Ses murs détruits ou renversés?...
Là nous devions, en vrais ermites,
Manger bientôt avec grand' faim
D'un oiseau gourmand, très peu fin,
Que l'on doit pourtant aux Jésuites.
D'avance nous le dévorions;
Tous deux en paix nous cheminions
Quand vers nous s'avance une troupe
Habillée en or, et portant
Des rois le costume éclatant
Sur leur cou, leur gueule et leur croupe.
En avant marchait un bâton
Qui portait cette inscription,
En lettres larges, magnifiques :
Le Théâtre des Chiens tragiques.
Leur maître me voit. « Quoi! c'est vous!
« Vous, monsieur Ducis! Qu'il m'est doux,
« En plein air, dans ce lieu sauvage,
« De vous rendre un public hommage!
« Avec ces messieurs nous allons
« Dans un château des environs
« Représenter Iphigénie.
« Voulez-vous bien, je vous en prie,

« En voir la répétition ?
« La route est le lieu de la scène.
« Allons, messieurs de Melpomène,
« Il faut ici vous signaler. »
Je vois déjà se rassembler,
Avec leur figure joyeuse,
Tous les muletiers de Chevreuse....
J'aperçois d'autres spectateurs :
Les très respectables pasteurs
Et de Chevreuse et de Dampierre ;
Leur front pur n'est point trop sévère.
Ils assistaient innocemment
A la tragédie en plein vent,
Même avec un peu de poussière.
Mais sur ses pates se dressant,
Oh ! qu'Achille est beau sous son casque !
Et sous sa coiffe ou bien son masque,
Qu'Iphigénie a l'air charmant !
Agamemnon, fier, imposant,
D'Achille n'est pas trop content.
Entre eux survient une bourrasque.
Mais quel rapide mouvement
Tout à coup entraîne l'orchestre !
La basse ronfle en gémissant,
Le cri du fifre est plus perçant,
Le haut-bois est plus déchirant.
Qu'entends-je ? O ciel ! c'est Clytemnestre,
L'œil en feu, l'œil étincelant,

Bravant les Grecs, bravant Ulysse :
« Père barbare, oui, c'est mon sang !
« Va, tu n'es qu'orgueil, injustice.
« Viens donc m'arracher mon enfant !
« Le fruit, ce cher fruit de mon flanc ! »
Et cette mère en ce moment,
Sur ses quatre pates tombant,
Se soulage en levant la cuisse.

Un incident non moins tragi-comique, c'est l'irruption de la bande affamée sur le dîner de nos deux voyageurs. Le directeur s'excuse près d'eux, et dit, en parlant de ses acteurs de grand chemin, ce mot si drôle :

Tous les grands talens mangent bien.

Remarquons encore la plaisante importance du personnage, et la promesse vraiment flatteuse qu'il fait à l'auteur d'*OEdipe chez Admète.*

Oh ! pour votre OEdipe, j'aurai,
Avec sa barbe vénérable,
Un barbet, Nestor admirable,
Qu'à plaisir je costumerai.
Mais pour veiller sur sa personne,
Je lui ménage une Antigone
Qui la pate lui donnera.
Leur seul aspect attendrira ;

Sur la route on se rangera.
Puis, voyant la fille, on crîra :
Regardez, Messieurs, la voilà !
Quel spectacle pour la morale !
C'est la piété filiale.
Tout Paris en raffolera.

On aime à voir un auteur, supérieur à ses ouvrages, rabaisser lui-même les fumées qui pourraient lui tourner la tête. Je me rappelle qu'on sut gré à M. de Jouy d'avoir prouvé, en parodiant lui-même sa *Vestale*, qu'il n'est pas toujours vrai qu'un *père frappe à côté*. Voltaire était un peu moins philosophe, quand il s'efforçait d'armer les puissances contre une malheureuse parodie de *Sémiramis*.

Quant à Ducis, ce n'est pas seulement en vers qu'il se joue de son art, voici de sa prose à Talma :

« . . . . . J'ai relu ce matin mon nouvel acte d'*Hamlet*, mis au net d'hier. Il me semble qu'il est de la même pâte que la petite galette que vous avez fait avaler au public. Je l'ai assaisonné, autant que je l'ai pu, de grâce, de pitié, et surtout de terreur.... Quand vous avez mis le feu dans toutes les imaginations, quand tout rêve Talma, si nous donnions, sans rien dire et comme deux scélérats qui travaillent de nuit, ce cinquième forfait, pour achever notre

horreur et notre réputation ! C'est votre sorcellerie qui peut rendre cette audace possible, et peut-être heureuse. »

Il n'y a pas moins d'originalité dans ce fragment d'une lettre à M. Lemercier :

« Je me rappelle avec plaisir votre dernière apparition, avec Talma, dans mon grand cabinet, qui ressemble à peu près à un grenier : grenier bien cher aux Muses, au repos, à l'innocence, et où volent quelquefois d'heureux hémistiches, qu'on attrape comme des mouches, et qu'on fait entrer gaîment dans ses bagatelles fugitives, dans ses rêveries, voire même dans la tragédie et dans l'épopée ! Vous entendez ce langage, frère Népomucène, parce que vous êtes du couvent. »

Le *frère Népomucène*, puisqu'*il est du couvent*, a dû voir, sans en être choqué, dans le grenier ou la cellule du *père Jean-François*, des contrastes assez tranchans, dit-on : par exemple, une *Bible* et la *Vie des Saints* à côté de Shakspeare, de Sophocle et de Dante ; les bustes de Fénelon et de Jean-Jacques (1) ; les portraits

(1) Personne n'a pu supposer à Ducis une intention irrévérente dans ces disparates ; au reste on les a un peu exagérées. Quand on a dit qu'il mettait dans son cabinet César à côté de Cartouche, ce rapprochement offrait une épigramme plus en rapport sans doute avec sa manière de voir ; mais aucun de ses parens ni de ses amis ne me l'a confirmé

de Brizard, de mademoiselle Clairon et de la touchante La Vallière, dont notre poète était, disait-il, plus amoureux que Louis XIV même. Ces bigarrures, qui chez lui n'avaient rien d'affecté, semblaient avoir passé jusque dans son style. Ainsi, dans la même lettre, il parle de génie, de gloire littéraire, et, par une transition saillante :

« A propos de joujoux, j'ai encore dans la tête des formes, des couleurs, des idées poétiques, originales, bizarres, flottantes, qui sont comme les rats de mon grenier. »

On ne s'attendait pas à la comparaison. Mais voici bien une autre chute !

« Quand ils sont montés (*il parle de son neveu le peintre et de M. de Boisfremont, chargés de restaurer les plafonds du château de Versailles*), quand ils sont montés sur leurs échafauds, s'il leur arrive d'éternuer, de se moucher, ou de tousser un peu fort, il leur tombe des Vénus, des Mars, des Renommées avec leurs trompettes, et toute la gloire de ce grand siècle de Louis XIV, obscurcie de poussière et enveloppée de toiles d'araignées. »

Vanitas vanitatum ! aurait pu s'écrier encore Bossuet en voyant choir ainsi toute cette gloire

du plus grand des siècles *obscurcie de poussière et enveloppée de toiles d'araignées.*

Il pouvait parler de la gloire avec cette supériorité, le poète qui, lorsque tout Paris courait à l'injurieuse parodie de son meilleur ouvrage, *Abufar*, écrivait à M. A. de Rochefort :

« Hier on en donnait au théâtre du Vaudeville la douzième représentation, sous le titre d'*Abusar ou la Famille extravagante.* Il y a de l'esprit, de la malice, de la gaîté, et ce qui convient à ces sortes d'ouvrages, dont il vaut mieux être l'occasion que l'auteur. »

Quel sage désintéressement! Ne croirait-on pas que, dans cette parodie misérable, il soit question de l'ouvrage d'un autre? D'un autre! Ducis ne serait pas si calme si c'était le chef-d'œuvre d'un autre qu'on livrât ainsi au ridicule. Souvent on l'a vu prendre la défense de ses rivaux quand il les voyait injustement attaqués. La noblesse de son caractère est un des traits que son noble ami Andrieux ne pouvait omettre dans l'Épître qu'il lui adresse; je n'en citerai que ces vers :

Qui jamais moins que toi connut la jalousie?
Digne amant de la gloire et de la poésie,
Heureux de tes succès, mais sans t'en éblouir,

De ceux de tes rivaux tu sus encor jouir;
Tu vis avec transport naître sur notre scène
Plusieurs jeunes talens, l'amour de Melpomène;
Tu suivis de tes vœux leur glorieux essor;
Aussi tous, contemplant, dans leur digne Nestor,
L'accord d'un beau talent et d'un beau caractère,
T'ont nommé leur ami, leur modèle et leur père.

Veut-on voir à quel point ce touchant éloge était mérité? Qu'on se rappelle ces prix solennels qui, en 1810, devaient, sur le rapport du premier corps littéraire de l'Europe, être décernés par le chef du gouvernement aux meilleurs ouvrages qui auraient été publiés depuis dix ans. Ducis apprend par une lettre de M. de la Tour, son ami, qu'il a été question à l'Institut de désigner son *Hamlet* aux récompenses promises. Quoique cette tragédie fût bien antérieure aux dix années, les beautés de premier ordre que l'auteur y avait depuis ajoutées auraient pu faire illusion à tout autre; mais Ducis!.... Voici ce qu'il répond aussitôt à M. de la Tour :

« Je vous remercie, mon cher ami, de m'avoir informé sur-le-champ de ce qui se passe. Je ne croyais pas qu'il pût être au monde un poète plus en sûreté que moi contre les prix décennaux. Ma tragédie d'*Hamlet* a été donnée

bien avant la révolution. C'est le talent de Talma qui l'a ressuscitée avec éclat. Mes corrections ont été faites avec la première intention de l'ouvrage. Il n'a rien de commun avec la nouvelle époque des dix années.... Comment consentirais-je d'ailleurs à recevoir jamais un prix qui a été décerné par l'Institut lui-même, et qui appartient si légitimement à l'éloquent auteur de la tragédie des *Templiers ?* (*) Il n'est aucune puissance sur la terre qui puisse m'y forcer. Ne perdez pas un instant, mon ami..... Vous aurez grand soin de bien faire sentir à ceux qui ont eu cette intention, que je prends et conserve au fond de mon cœur tout ce qui appartient à leur obligeance et à leur suffrage, etc. » (1)

Passons à d'autres preuves de la noblesse de Ducis. Il suffit de jeter les yeux sur ses poésies et ses lettres pour voir tout le plaisir que lui cau-

---

(1) M. de la Tour s'était trompé : il n'avait pas été question de décerner à la tragédie d'*Hamlet* le prix qui appartenait aux *Templiers*. Seulement, en témoignant le désir que l'auteur d'*Hamlet* fût l'objet d'une récompense spéciale, « Quelques membres de l'Institut avaient eu l'intention, dit M. Campenon, de faire rendre un hommage public au talent de M. Ducis, et d'appeler sur lui les faveurs et les secours du gouvernement. »

C'est donc à un malentendu que nous devons la lettre que je viens de citer ; mais qu'importe ? La réponse du vieil Horace, quoique provoquée par une méprise, en est-elle moins admirable ?

sait le succès d'un bon ouvrage. Quelle verve l'anime quand il rappelle à Legouvé les beautés de son *Épicharis et Néron*, et la situation aussi morale que dramatique,

De ce monstre précoce, histrion couronné,
Qui, sous des fouets vengeurs à mourir condamné,
Pour fuir leurs coups sanglans, sur son sein qui recule,
Essaie, en tâtonnant, un poignard ridicule.

Dans son Épître à Andrieux, avec quelle justesse il caractérise les chefs-d'œuvre de Collin-Harleville, surtout les deux derniers :

Oui, c'est là qu'il conçut son aimable *Inconstant*,
Son facile *Optimiste*, heureux, toujours content;
Ses *Châteaux en Espagne*, erreur douce et si chère,
Et l'amusant ennui du *Vieux Célibataire*.

Ailleurs, avec quelle admiration il parle de l'auteur des *Martyrs* à mademoiselle de la Tour-du-Pin, qui venait de lui envoyer cet ouvrage :

. . . . . Quel présent et m'enchante et m'honore!
Par vous, dans *les Martyrs*, par vous j'admire encore
Le magique pinceau qui rendit Atala;
Ces temples, ces palais, ces héros, ces amantes,
Ces solitudes ravissantes,
Où le cœur satisfait se dit : « Je reste là. »

Ducis ayant été, pour ainsi dire, l'ami de tous ses rivaux, je m'arrête à celui qu'en diverses occasions il a loué avec le plus de chaleur, à Delille, dont la renommée pouvait le plus, à cette époque, rivaliser la sienne.

— *A cette époque!* pourrait me dire avec surprise un étranger. Et maintenant, Delille aussi serait-il chez vous déchu de son immense gloire? N'est-ce pas lui qui reçut, de son vivant et à sa mort, tant d'honneurs décernés par tout ce que la capitale de la France avait de plus illustre?

— Les temps sont bien changés! Paris, loin d'être alors frappé de cette stérile indifférence pour les talens qui l'honorent le plus, et auxquels des nations étrangères paieront seules bientôt un tribut glorieux, Paris entier rendait au traducteur de Virgile, de Milton, au chantre de l'*Imagination* et des *Trois Règnes de la Nature*, des hommages éclairés, solennels, qui allaient retentir jusque dans nos provinces les plus reculées. Qu'il me soit permis de citer la mienne, je veux dire la modeste capitale du Hainaut français, bien peu occupée alors d'études littéraires. Voici toutefois, pendant que Ducis célébrait en beaux vers les talens, les mœurs et les obsèques

de son ami de gloire ; voici ce qu'on lisait (non sans un vif intérêt, je me le rappelle) dans un article imprimé à Valenciennes sur *la Mort de Delille :*

« Je me trouvais à Paris en 1813, pour y terminer mon droit. Les loisirs que cette étude me laissait avaient tous leur destination : les cours publics de littérature ou d'histoire, les bibliothéques, les musées, c'était là que tour à tour je portais et mon temps et mon admiration. J'étais surtout avide de rencontrer les personnages entourés de quelque célébrité ; mais je donnais la préférence aux hommes de lettres. Delille vivait encore, et je ne l'avais pas vu, et c'était, je crois, celui que j'avais le plus vif désir de voir : malheureusement son âge et ses infirmités le retenaient chez lui, où je n'avais aucun titre pour me présenter. Cependant la belle saison renaissait, elle allait donner, selon moi, une vie nouvelle à cet aimable et sublime favori des Muses, et Delille, sans doute, se rendrait aux vœux de tant de personnes qui brûlaient d'entendre, encore une fois, quelques vers de Virgile expliqués publiquement par son étonnant interprète. Vain espoir! Dans la matinée du 1er mai, le bruit se répand qu'une attaque de paralysie met la vie de Delille dans le plus grand danger. Le lendemain matin, c'était un dimanche (ce jour ne s'effacera jamais de ma pensée), je me dirige vers le jardin du Luxembourg, et les journaux que je parcours m'annoncent que ce grand homme n'est plus. Le 1er mai était le jour auquel on célébrait ordinairement

sa fête, c'est celui que la nature a choisi pour l'enlever au monde.

« Plutôt dirigé par un sentiment vague de tristesse que par la réflexion, et après avoir jeté en soupirant un regard sur la riante verdure qui m'entoure, et que Delille, hélas! ne reverra plus, je sors du Luxembourg, je descends la longue rue Saint-Jacques, qui jamais ne me parut si sombre, et bientôt je me trouve vis-à-vis du *Collége de France*, où Delille avait sa demeure. J'entre dans la cour; tout est muet et désert....

« La porte de l'habitation s'étant ouverte, j'en vis sortir M. Tissot, déjà suppléant de Delille dans sa chaire de poésie latine, et dont le goût virgilien s'était formé à l'école du maître. Il paraissait vivement affecté de la perte que venait de faire la littérature. Je désirais avoir quelques détails sur les circonstances qui avaient précédé ce triste événement; et M. Tissot mit beaucoup d'obligeance à me satisfaire. Je lui exprimai à plusieurs reprises le regret que j'éprouvais de n'avoir jamais vu cet homme dont les écrits firent si souvent le charme de ma vie. « Il ne m'est malheureusement pas possible de dissiper vos regrets, me dit M. Tissot; mais si vous ne vous sentez pas trop de répugnance à voir un homme mort, je puis vous introduire dans la salle où l'on est occupé en ce moment à l'embaumer. » Quoique la vue d'un cadavre soit pour moi fort pénible, j'acceptai cette proposition avec le plus vif empressement, et j'entrai, sans aucune répugnance, dans la salle indiquée.

« C'est là que je vis le *Virgile français* étendu sur une

table de marbre. Plusieurs personnes travaillaient à l'embaumement; une forte odeur d'aromates dominait dans l'appartement, et rendait presque insensible celle d'une putréfaction déjà commencée. D'un côté, des entrailles; de l'autre, un viscère sanglant et froid, c'est son cœur.... Ce cœur jadis la source des plus touchantes inspirations! Son crâne se trouve aussi détaché, je le touche à loisir; et cette tête, qui enfanta tant de pensées admirables, tant de vers délicieux, je la vois alors découverte et vide. Dans toute autre circonstance j'aurais fui loin, bien loin; mais ici, je ne songe même point à m'éloigner. Je crois voir le génie de ce grand poète s'élever, en une vapeur déliée et subtile, au-dessus de ce corps qu'il a cessé d'animer. Mon âme agrandie s'est placée d'elle-même à une hauteur qui ne lui permet plus d'être affectée de sensations vulgaires; cette table de marbre ne m'offre rien de repoussant; et dans les débris qui la couvrent, je n'aperçois que les ruines d'un illustre asile : c'est un cadavre, il est vrai, mais c'est le cadavre d'un homme qui ne mourra jamais; et c'est un héritage si glorieux, si digne de tous nos respects, si au-dessus enfin de tout ce que je conçois, qu'une immortalité bien acquise!

« Mon imagination ayant assez erré sur les diverses pensées produites par un pareil spectacle, et se trouvant enfin calme et satisfaite, je me disposai à partir. En promenant, pour la dernière fois, ma vue sur ces restes inanimés, je remarquai qu'en plusieurs endroits l'épiderme se trouvait écorché et levé, par suite des frictions faites sur toutes les

parties du corps avec des aromates. Je m'inclinai doucement, et j'enlevai, sans effort, deux morceaux de cet épiderme, l'un sur la poitrine, l'autre sur une des jambes du mort; je n'avais pas, je crois, été aperçu : riche de mon petit trésor, je saluai et disparus bientôt.

« Certaines personnes trouveront peut-être une légère faute dans l'action dont je viens de faire l'aveu. Lorsque l'idée de m'approprier ces fragmens, si faibles, mais si précieux pour moi, s'empara de mon esprit, je me sentis entraîné par mon respect pour un illustre mort; et je commis ce larcin par admiration. On va, me dis-je, rendre ce corps à la terre, qu'importe ce léger enlèvement? Et qui pourrait s'en plaindre? Heureux celui qui devient après sa vie l'objet de pareille vénération!

« Rentré chez moi, je serrai soigneusement mes morceaux d'épiderme, et les entourai d'essence propre à les conserver; me réservant de les employer à l'usage auquel je les destinais, lorsque les principes d'humidité qu'ils renfermaient seraient absorbés.

« J'allai voir ensuite, avec tout Paris, le corps de Delille, exposé sur un lit de parade. Chacun le contemplait, dans un religieux silence; l'art avait ramené sur sa physionomie toutes les apparences de la vie : on eût pensé que, sorti du tombeau, il allait encore bégayer quelques vers. Mais la triste réalité chassait bientôt cette douce erreur; et l'on se retirait abattu, pour faire place à la foule des curieux et des admirateurs.

« On ne se rendit pas avec moins d'empressement à ses

obsèques ; tout ce que Paris renfermait d'hommes distingués y assista.... ..... Au milieu de ce cortége d'élite, s'élevait, plus encore par son mérite que par sa noble stature, le vénérable auteur d'*Abufar,* le bon Ducis, surnommé *le La Fontaine de notre tragédie*.....

« Lorsque le convoi approcha de l'église de Saint-Étienne-du-Mont, où la cérémonie funèbre allait se célébrer, tous les jeunes gens briguaient l'honneur de soutenir le cercueil dépositaire des restes du grand homme ; j'eus le bonheur de sentir un instant mon bras se roidir sous le poids d'une portion de ce précieux fardeau.

« La cérémonie terminée, et après qu'on eut confié à la terre la dépouille mortelle de Delille, j'allai chercher, dans la solitude des champs, du calme aux émotions de cette journée. Je m'étais muni d'un volume du poëme de l'*Imagination,* et jamais la mienne n'avait aussi bien saisi le charme attaché aux productions de cet homme, moraliste et poète à la fois. On peut descendre sans regret dans la tombe, quand on laisse après soi des traces aussi impérissables de son passage ; avec de pareils titres à la gloire, on est bien plus puissant que les puissans de la terre ; mieux qu'eux on peut narguer le temps et le trépas ; et pour appliquer au génie ce qu'a dit un homme de génie : « Qu'importe la mort, si « notre nom, retentissant dans la postérité, va faire battre « un cœur généreux deux mille ans après notre vie ? » (Chateaubriand.)

« Et votre larcin ! me demandera quelque lecteur. Voici ce que j'en fis : je me procurai un bel exemplaire de l'ad-

mirable traduction des *Géorgiques;* un relieur habile ajusta sous mes yeux mes deux morceaux d'épiderme sur le plat de cet exemplaire, et lorsqu'une écaille légère et transparente les eut recouverts, ce volume prit rang dans ma bibliothéque, où il est souvent l'objet d'honorables visites et, si j'ose le dire, d'une espèce de culte. »

J'ai balancé d'autant moins à placer cette narration dans le chapitre de l'*Amitié,* qu'elle est de mon frère, Aimé Leroy, et que je suis heureux de pouvoir, ne fût-ce que dans quelques détails, rapprocher sa prose des vers de mon auteur. Voici ce que Ducis écrivait, en 1814, à M. Campenon, successeur de Delille à l'Académie française :

Tu vas louer Delille : ah! sans être flatteur,
Son éloge aisément coulera de ton cœur.
Vous aurez su chanter, avec des mœurs pareilles,
L'amour et l'amitié, les fleurs et les abeilles.
Tu feras comme lui : si la dent des pervers
Attaqua quelquefois et sa vie et ses vers,
Sans se plaindre, il chargea, craignant de les confondre,
Et sa vie et ses vers du soin de leur répondre....
Aussi, dans son cercueil, en l'y voyant porter,
Tout un peuple à grands flots, se plut à l'escorter.
Il se mit du convoi : juste et dernier hommage
Qu'il rendit au poète, à l'honnête homme, au sage,

Au mortel né sans fiel, à la raison soumis,
Qui traita doucement jusqu'à ses ennemis!...
Non, ton corps, ô Delille, au pied du sanctuaire
Ne fut point amené par un char funéraire :
Tes disciples eux seuls, sous un soleil ardent,
Chargés de ton cercueil, haletant, s'entr'aidant,
Gravissant la montagne, au temple le portèrent.
Le char suivait leurs pas, qui souvent s'arrêtèrent.
Rien d'un si cher fardeau ne put les détacher,
Qui ne le portait pas s'empressa d'y toucher.
Quels regrets le Parnasse en ce jour fit paraître!
Les poètes, en deuil, accompagnant leur maître,
Par leur marche, en silence, exprimaient leurs douleurs;
Et le drap qu'ils tenaient fut mouillé de leurs pleurs.
Des talens et des mœurs telle est la récompense.

Delille eût été touché sans doute d'un semblable éloge, et l'on peut croire aussi que son oreille, si sensible à l'accord des sons avec la pensée, eût remarqué, dans la description du cortége funèbre, cette accumulation de mots lourds et pénibles, ces repos, ces silences, enfin ce prolongement de syllabes lugubres, comme le sentiment qu'elles expriment. Ducis n'a pas souvent dans sa poésie cette harmonie imitative, ni ces brillantes couleurs qui nous charment dans toutes les productions de Delille; mais il

rachète cette infériorité par d'autres avantages.

Si j'avais à indiquer un parallèle entre les grands talens de deux poètes dont on a souvent rapproché les nobles caractères, je dirais que Delille est un des peintres les plus riches et les plus habiles de la nature physique; Ducis un des peintres les plus profonds de la nature morale. L'un décrit, en traits spirituellement symétriques et inépuisables, tout ce qu'il voit; l'autre exprime avec une chaleur pleine d'abandon tout ce qu'il sent. Le premier, plus uniforme, est toujours, dans son style harmonieux et pur, égal à lui-même; le second, moins soutenu, s'élance par momens à des beautés hors de ligne. Quand Ducis s'arrête aux phénomènes extérieurs de la nature, c'est ordinairement pour s'élever à son Auteur; car, comme il l'écrit quelque part,

> Un esprit vaste, et fait pour l'immortalité,
> Partout dans l'univers voit la divinité.

Delille assurément n'est pas dénué de ce feu divin, l'âme de tant de chefs-d'œuvre; mais ce flambeau qui, dans l'*Imagination*, ne le guide que momentanément, avouons qu'il le laisse quelquefois s'éteindre, jusque dans les *Trois Règnes*

de la Nature. De là des descriptions stériles, dépourvues de liaison et de but. Ducis, sans briller par l'ordre et par l'enchaînement des idées, y supplée par le sentiment, et c'est là ce qui manque le plus à Delille. J'en citerais de nombreux exemples, s'ils ne m'éloignaient pas trop de mon sujet. En voici un qui m'y ramènera : Delille, dans les *Trois Règnes de la Nature,* voulant peindre le chien, ce fidèle ami de l'homme, s'étend longuement, et avec raison, sur les qualités de cet excellent animal : il décrit le chien sauvage, le chien de berger, le chien domestique, sans oublier, comme Buffon, le chien de l'aveugle et du pauvre. Mais n'y a-t-il pas un peu de laconisme dans le trait suivant?

Un riche marchandait le chien d'un malheureux;
Cette offre l'affligea : « Dans mon destin funeste,
Qui m'aimera, dit-il, si mon chien ne me reste? »

Voici le tableau que ce même trait avait fourni à Ducis dans son *Épître à l'Amitié :*

..... Voyez ce pauvre. Au mépris condamné,
Traînant sous des lambeaux son sort infortuné,
Sans famille et sans nom, sans épouse et sans frère,
Il lui reste un ami, son chien suit sa misère :

Son chien marche, s'arrête et veille auprès de lui ;
Il l'aimera demain comme il l'aime aujourd'hui ;
Il défend son sommeil, il flatte sa vieillesse :
Amis, ils ont tous deux besoin de leur tendresse.
J'ai vu, faut-il le dire? un riche, avec de l'or,
Qui voulait à ce pauvre arracher son trésor,
Marchandant cet ami qui caressait son maître :
« Cet animal, dit-il, qui t'affame peut-être,
Tu peux, en le vendant, soulager tes malheurs.
— Eh! qui donc m'aimera? » dit le vieillard en pleurs.
Et son chien dans l'instant suit sa voix qui l'appelle.

Que ce dernier vers est touchant! Peut-être cependant que *sa voix qui l'appelle* était inutile. On connaît le tableau de Vigneron, représentant le *Convoi funèbre d'un Pauvre* : non moins abandonné des hommes après sa mort, qu'il l'a été de son vivant, l'infortuné! un seul ami, l'œil morne et la tête baissée le suit à son dernier asile; et cet ami, c'est son chien, qui n'a pas besoin que la voix d'un maître l'appelle. On pourrait reprocher aussi aux vers de Ducis quelque diffusion et de la négligence; mais cela me semble préférable à la sécheresse; on a dû remarquer ce vers :

Marchandant cet ami qui caressait son maître.

Le moment était bien pris pour marchander un ami aussi attaché! et *marchander un ami!* ce n'est pas sans intention que le poète a rapproché ces deux mots ; il sentait tout ce qu'ils ont d'antipathique. Le doux nom d'ami sonnait si agréablement à son cœur! Quant à l'or, on voit ici avec quel dédain il en parle; et quel besoin, en effet, ses amis et lui pouvaient-ils en avoir,

> Quand ils avaient mis en commun
> Les trésors de leur indigence !

comme il l'écrit à son cher Richard. C'est avec la même gaîté que Collin-Harleville avait dit :

> Nous étions malheureux, c'était là le bon temps !

On conçoit que des hommes de lettres, lors même qu'ils se voient au comble de leurs vœux, regrettent quelquefois les jours de leur obscurité, jours de peine et de gêne souvent, mais qu'embellissait l'espérance et l'amitié surtout. Fondée sur une conformité de goûts, de sentimens et de travaux, cette amitié, que l'auteur de *Bruéis et Palaprat* a peinte avec tant d'esprit et de charme, les auteurs de l'*Optimiste* et des *Étourdis* en avaient offert dans leur propre conduite

un autre modèle, qu'il appartenait à Ducis de célébrer dans son excellente *Épître à Andrieux*. Après lui avoir rappelé les nobles qualités et le rare talent du bon Collin-Harleville, il ajoute :

Tous deux simples et sans envie,
Les mêmes goûts charmaient votre paisible vie.
Je te vois près de lui, ton crayon rouge en main,
Notant un manuscrit, qui te supplie en vain.
De ta vocation j'y reconnais la marque;
Exprès, Dieu pour Collin te fit un Aristarque
Sûr, instruit, mais sévère. A la campagne, hélas!
Que de fois sur ses vers tu le désespéras!
« J'ai lu votre acte. — Eh bien? — Il n'est pas net encore.
— Et le style?—Un peu pâle; il faut qu'il se colore.
—Ma grande scène, au moins, je la crois assez bien.
— Moi, je vois qu'il y manque....—Et quoi donc?—
Presque rien;
Il faut y revenir. — La patience s'use.
— Bon! La Persévérance est la dixième Muse.
— Ce qu'on a fait sept fois, faut-il le répéter?
— Sept fois, dix fois, vingt fois; on ne doit pas compter.
— Cruel homme! — Au talent je me rends difficile;
Si vous en aviez moins. .. — Et moi, je suis docile. »
Le lendemain matin il revient : « La voilà!
Lisez; qu'en dites-vous? — Ah! très bien, c'est cela.
Votre scène à présent doit réussir et plaire.
Je l'avais bien sentie. — Et vous l'avez fait faire.

— Tenez lisez ce conte, afin de vous venger.
Critiquez, montrez-moi ce que j'y dois changer.
— Voyons ; je trouve là plus d'un trait à reprendre.
—Donnez-moi quelques vers, je pourrai vous en rendre.»
D'une amitié parfaite, ô spectacle enchanteur!
Que ne troubla jamais l'amour-propre d'auteur;
Ainsi Thomas et moi nous vivions comme frères.
La mort rompit trop tôt des unions si chères.
O sincère Andrieux! Je t'ai trop tard connu :
Que Thomas, né si bon, si pur, tendre, ingénu,
Thomas t'aurait aimé! Comme toi, sans envie,
Il veillait sur sa sœur qui veillait sur sa vie.
Collin te manque, hélas! je le sens, je le voi;
Mais va, je t'aimerai pour Collin et pour moi.
Oh! de combien d'amis j'ai vu s'ouvrir la tombe!
Nos jours sont un instant, c'est la feuille qui tombe.
Nous serons tous bientôt rendus aux mêmes lieux;
Thomas, Ducis, Collin, Florian, Andrieux.
Nous restons deux encor : plus près de ma nacelle,
Me voilà sur le bord, le vieux nocher m'appelle.
Un nœud peut à la vie encor nous attacher :
C'est quelque bien à faire; il faut nous dépêcher.
Moi, dans l'art de Boileau, mon exemple et mon maître,
Aux mœurs je puis, en vers, être utile peut-être.
J'ai besoin du censeur implacable, endurci,
Qui tourmentait Collin et me tourmente aussi.
C'est à toi de régler ma fougue impétueuse,
De contenir mes bonds sous une bride heureuse,

Et de voir sans péril, asservi sous ta loi,
Mon génie, encor vert, galoper devant toi.
Non, non, tu n'iras pas, craintif et trop rigide,
Imposer à ma muse une marche timide;
Tu veux que ton ami, grand, mais sans se hausser,
Sachant marcher son pas, sache aussi s'élancer :
Loin de nous le mesquin, l'étroit et le servile;
Ainsi, comme à Collin, tu pourras m'être utile.
Mais des Quintilien l'art par toi professé
De jeunes auditeurs charme un essaim pressé;
Tu leur ouvres du beau toutes les avenues.

Ducis entre ici dans les détails du cours public et des divers ouvrages de son ami; il rappelle tous ses succès dans la carrière de l'instruction et des lettres, succès accrus encore par les qualités personnelles du professeur. Rien de plus intéressant. Je crois seulement que ce passage : *Mais des Quintilien*, etc., est un peu brusque. Quoiqu'on aperçoive la liaison des idées, le poète pouvait la rendre plus sensible. L'art des transitions était, avec raison, regardé par le législateur de notre Parnasse comme une des plus importantes difficultés de l'art d'écrire. Mon observation n'empêche pas que cette épître ne soit un des écrits les plus purs de Ducis, qui,

pour mieux louer ses amis, semble emprunter jusqu'à leur manière : on a pu retrouver ici l'excellent dialogue et l'élégance exquise d'Andrieux.

L'*Épître aux mânes de Florian* a de la douceur, de la grâce; mais elle est un peu faible et terne. Il en faut excepter le début, où se trouvent ces vers, dont le dernier offre un éloge délicat :

Avec toi, quand la sourde Parque
Dans leur fleur trancha tes beaux ans,
Que de grâces et de talens
Caron emporta dans sa barque!
Tant de vers heureux et bien faits,
Tant de jours t'attendaient encore;
Sans compter les charmans projets
Qu'avec ivresse, à peu de frais,
Nos deux cœurs avaient fait éclore!
D'Abufar, en couchant chez toi,
J'avais la tente à Seeaux-du-Maine :
Je t'eusse, ami, logé chez moi,
Dans la chambre de La Fontaine.

L'*Épître à Népomucène Lemercier* est pleine de force et de hardiesse, mais quelque peu désordonnée. Le poète y décrit l'étendue et la variété de l'imagination; on sent qu'il est là dans

ses domaines et dans ceux de son jeune ami. Comme au reste il descend à tous les tons, voici un passage où, après avoir caractérisé Corneille et Boileau, il reproduit on ne peut mieux l'heureux instinct et le laisser-aller de La Fontaine et de Panard :

Mais il est des mortels d'un naturel plus doux,
Errant sans cesse au gré d'une planète heureuse,
Qui, dans l'accès charmant de leur muse rêveuse,
Semblent trouver leurs vers en les sentant venir,
Et n'avoir plus besoin que de s'en souvenir.
La Fontaine et Panard étaient de cette espèce :
Ils n'avaient point au monde envié sa richesse;
Ils avaient pris de lui tout ce qu'il a de mieux,
La liberté, la paix, ces doux présens des cieux.
Panard (je l'ai connu) me parut un bon homme,
Pauvre et toujours content, vivant on ne sait comme,
Vieil enfant qu'on attrape, en ayant la pudeur
Et sur son front joyeux la facile candeur.
Parlerai-je de moi? Si ma mémoire est bonne,
On m'a trompé souvent, je n'ai trompé personne;
Et si plus d'un renard m'a jadis attaqué,
Il n'en est pas sur cent un seul qui m'ait manqué.

Je ne crois pas que l'*inimitable* fabuliste ait été mieux imité que par notre poète tragique, non quand il a voulu faire des fables, il semble

que cette prétention lui ait porté malheur; ici, c'est la vérité même, c'est lui que nous voyons :

Si ma mémoire est bonne, on m'a trompé souvent....

Quelle adorable bonhomie! et celle-là n'est point étudiée. Aussi Ducis est-il du très petit nombre d'écrivains auxquels il soit permis de parler souvent d'eux-mêmes sans choquer.

S'abandonnant à ses douces rêveries et à ses châteaux en Espagne, comme le gros Jean de La Fontaine, notre poète avait parlé dans plusieurs pièces de vers, de sa campagne, de ses jardins, et de son petit bois : ne voilà-t-il pas que de pauvres gens, trompés au récit qu'on leur fait, prennent pour des réalités (c'est lui-même qui le raconte dans son *Épître à Campenon*), pour des réalités ces propriétés imaginaires, et le viennent prier de vouloir bien leur confier, l'un le soin de son potager, l'autre de son jardin, l'autre de ses bosquets!

Et tu sais, mon ami, tu sais bien sur la terre
Si jamais j'eus bosquet, potager ni parterre.
Né sans ambition, avec peu de désirs,
Mon luth fit mon destin, mon emploi, mes plaisirs.
Il ne me donna pas un clos, des métairies,

Mais le sommeil, la paix, les riantes féeries,
Cet art charmant des vers par la grâce enfantés,
Biens-fonds de La Fontaine, et qu'il a tant chantés.
Heureux au jour le jour, rêvant, me laissant faire,
De moi pourtant toujours je fus propriétaire.
O pauvreté tranquille! ô véritable bien!
Heureux, cent fois heureux le mortel qui n'est rien,
Qui, dans son cœur en paix, seul trésor à défendre,
Sans craindre et désirer, commander ni dépendre,
Toujours libre et soumis, dans un juste milieu,
Abandonne et ce monde et l'avenir à Dieu.

Si le moule où La Fontaine jetait ses meilleurs vers n'est pas ici retrouvé, jamais il ne le sera. Que d'abandon! de grâce! et quelle haute raison! *Dans un juste milieu* (soit dit sans politique) est la philosophie d'Aristote et d'Horace adoptée par Molière. Mais ce qui n'appartient qu'à un chrétien tel que Ducis, c'est d'être *toujours libre et soumis*, soumis à Dieu!

Soumis avec respect à sa volonté sainte,
Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte.

Voilà la source de la vraie liberté; elle est fille de la religion, et non d'un vain orgueil. Si nous pouvions oublier ce mot profond de l'Écriture : « Où est l'esprit de Dieu là est la liberté », les

hommes dont s'honorent le plus les lettres et la philosophie nous le rappelleraient.

Écoutons ce que dit M. Royer-Collard de quelques uns des écrivains les plus religieux du grand siècle :

« Sans sortir de notre belle littérature, le sentiment de la liberté a-t-il manqué à ceux qui en furent les pères, et qui en sont encore les maîtres? A Descartes, quand il affranchissait à jamais la raison de l'autorité? A Corneille, quand il étalait si pompeusement sur notre scène naissante, avec la fierté des maîtres du monde, leur politique et leurs passions républicaines? A Pascal, quand il vengeait si vivement la morale et le bon sens contre de puissans adversaires? Les saints droits de l'humanité étaient-ils ignorés de Racine, ou parlaient-ils faiblement à son âme généreuse, quand, par la bouche sacrée d'un pontife, il dictait à un enfant-roi ces sublimes leçons que les meilleures institutions ne surpasseront pas? Et si la chaire est la gloire immortelle des lettres françaises, n'est-ce pas aussi parce que l'orateur sacré est soutenu, élevé par l'autorité de son ministère, et que, pour l'inspiration, l'autorité est la même chose que la liberté? »

Ajoutons à ces puissantes paroles, que nos orateurs sacrés, malgré l'*autorité de leur ministère*, eurent aussi besoin de courage, notamment sous Louis XIV, qui ne voulait prendre

de la leçon évangélique que ce qui lui convenait, mais qui *ne voulait pas qu'on la lui fît.* C'est à ce Roi superbe qu'un pauvre missionnaire disait, en lui adressant d'austères vérités : *Je ne vous fais point de complimens, Sire; je n'en ai point trouvé dans l'Évangile.* Tandis que tous les arts flattaient à l'envi les passions d'une cour voluptueuse où se dissipaient les trésors de l'État, deux prédicateurs du Roi, Soanen et Bourdaloue, tonnaient *à faire trembler les courtisans*, dit madame de Sévigné. *Le père Bourdaloue*, ajoute-t-elle ailleurs, *frappe toujours comme un sourd, disant des vérités à bride abattue, parlant à tort et à travers contre l'adultère; sauve qui peut! il va toujours son chemin.* Parlerai-je de Fénelon, de Massillon?.... Mascaron, moins cité, prêchant à la cour, au milieu des conquêtes de Louis XIV, ne craignit point de s'élever contre les conquérans, et de les comparer à des voleurs. *Notre maître*, dit madame de Maintenon, *n'a pas été content de la comparaison*, et elle-même trouve l'éloquence du père *hors de sa place!*

Le lecteur pourra bien en dire autant de ma digression; mais Ducis me l'eût pardonnée, lui

dont nous verrons tout à l'heure la noble et religieuse indépendance. Quant à ses amitiés, nous y trouverons encore du courage. Il en avait besoin, en particulier avec Talma; car nos rois de théâtre veulent être flattés aussi. Ducis, qui ne flatta jamais que les infortunés, et qui, comme nous l'avons vu, avait pris sur Talma quelque ascendant, gémissait qu'un homme d'un talent aussi énergique, eût un caractère aussi faible, et cédât à des influences qui pouvaient altérer son excellent naturel. Parmi quelques lettres, dont les autographes ne m'appartiennent pas, voici à peu près le seul passage qui puisse donner au lecteur une idée des conseils de l'auteur d'*Abufar* à *son filleul* :

« Soyez donc tranquille, mon cher Pharan; travaillez et soyez *vous*. La gloire des autres, vous la verrez non seulement sans peine, mais avec plaisir; elle se fera le garant de la vôtre. Les succès de vos rivaux seront pour vous des leçons. C'est par la comparaison, par la méditation, par l'esprit de suite que nos idées se multiplient, se rectifient, et que toutes nos forces s'agrandissent. Donnez une base *solide* à votre bonheur *par votre raison et par votre conduite;* et, croyez-moi, votre bonheur profitera à votre beau et original talent. »

Abufar n'eût pas mieux parlé à son fils Pharan.

Un autre tragédien, Brizard, mérita de servir d'interprète à Ducis, et l'eut aussi pour ami. Après la mort de ce grand acteur, l'auteur du *Roi Léar* écrivit à sa veuve la lettre suivante, dont nous avons la copie sous les yeux :

« MADAME,

« Je vous envoie l'épitaphe de votre bon et tendre mari et du père de vos chers enfans : ce sont vos larmes qui me l'ont demandée; comment aurais-je pu ne pas leur obéir? Il m'a semblé, en la laissant sortir de mon cœur, que je payais un tribut de reconnaissance à sa mémoire : combien n'en dois-je pas à ses talens! Nos deux âmes s'étaient unies sur la scène; je n'oublierai jamais cette association avec un homme de bien et l'acteur de la nature. Je ne puis songer sans attendrissement à notre *OEdipe*, à notre *Roi Léar*, où il fut inimitable. Ces tristes lignes, destinées pour son tombeau, vont renouveler vos douleurs, je le sais, Madame; mais considérez qu'elles rendent justice à ses talens et surtout à ses vertus, et souvenez-vous, en pleurant sa mort, que vous avez rendu sa vie heureuse.

« J.-F. DUCIS. »

Ci-gît
Jean-Baptiste Britar dit Brizard,
Né à Orléans, le 7 avril 1721;

L'un des électeurs de cette ville,
Capitaine des grenadiers de la garde nationale,
Marguillier de sa paroisse (1), *et pensionnaire du roi.*
Bon mari, bon père, bon ami,
Vertueux et courageux patriote;
Après avoir joui long-temps de la gloire mondaine
Qu'une sensibilité profonde,
Jointe à tous les dons extérieurs de la nature,
Lui avait acquise sur la scène française,
Il préféra aux vains applaudissemens des hommes
La satisfaction de la conscience
Et le bonheur d'une fin chrétienne;
Et, tournant ses derniers regards
Vers une gloire impérissable,
Et vers la véritable patrie,
Il décéda le 3 *janvier* (1791) *l'an second de la liberté,*
Emportant l'estime publique,
Les regrets de tous ceux qui l'avaient connu,
Et les bénédictions du pauvre.

On retrouve dans cet éloge d'un homme de bien tous les sentimens de Ducis. Il loue le *patriote*, car il l'était aussi, mais non comme tant d'intrigans qui usurpaient alors ce titre. Il existe au reste une *patrie* qu'il met au-dessus de tout,

(1) *Capitaine* et *marguillier!* On n'eût pas toujours impunément cumulé de semblables fonctions.

et qu'il appelle la *véritable*, comme si l'autre n'était déjà plus pour lui qu'une illusion.

La liberté, qu'il nomme encore, et qu'il aima toujours, nous verrons avec quelle énergie il la qualifiera quand elle s'offrira à ses yeux *transformée en furie sanglante.*

Était-ce là, en effet, cette séduisante déesse que des hommes trop confians s'étaient plu à parer de tant de vertus? La plus essentielle de toutes lui manquait, hélas! Faut-il s'étonner de son effrayante métamorphose et du sort de ses plus ardens adorateurs, qui devinrent ses premières victimes! Je ne sais si Ducis a voulu rappeler les débuts encore purs de cette liberté, puis *nos Français à tête folle*, quand il a peint de couleurs si brillantes, dans son *Épître à M. Soldini*, la jeune Églé qui, pour se jouer avec des papillons, s'est armée d'un éclatant réseau qu'elle déploie dans l'air :

Vois-tu ses bras, son port, sa grâce enchanteresse?
Vois-tu ces étourdis, légers d'aise et d'ivresse,
Tous amans de la rose et rivaux du zéphir,
Dans ce piége flottant se prendre avec plaisir?
Oui; mais je les ai vus sous des pointes cruelles,
Églé, mourir long-temps, en agitant leurs ailes.

Sur ce chapeau galant, qui l'eût dit, entre nous,
Que vous les perceriez, avec un air si doux? (1)
Vos massacres du jour, qui font soupirer Flore,
Demain à vous toucher auront moins droit encore....
L'humanité se perd, la cruauté s'apprend....
L'excès trompe souvent sous un masque paisible.
Ainsi sur des cieux purs un point presque invisible
Nous cache la tempête; il luit; j'entends soudain
Les pâles matelots crier : Voilà le grain!
Et de ce grain déjà s'est échappé la foudre,
Et la grêle, et l'éclair, et les mâts mis en poudre,
Et les mers dans la rage, et les pics embrasés
Versant un jour affreux sur des vaisseaux brisés.

Quel effrayant contraste! Et plus haut, quelle douloureuse vérité dans l'expression : *mourir long-temps!*... Quoique pour être profondément morale, cette allégorie n'ait pas besoin d'un sens politique, il serait néanmoins d'autant plus naturel de le supposer, que nous lisons dans cette même épître :

. . . . Resté seul à la fleur de tes ans,
Tu perdis, comme moi, ta femme et tes enfans.
Sur leur cercueil assis, des plus affreux orages
Nous avons vu de loin s'assembler les nuages.

---

(1) Voilà bien *la fraternité*, que la mort devait suivre!

La tempête éclata ; l'univers fut surpris ;
L'univers dans l'instant fut couvert de débris ;
Jusqu'où n'ont pas monté l'erreur et la licence !
Trône, autel, tout trembla dans ce désordre immense.
Mais Dieu nous recueillit dans un asile heureux,
Où sa grâce et sa paix nous ont unis tous deux.
Le désert nous cacha : c'est là que, solitaires,
De celui qui peut tout adorant les mystères,
Nous avons dit souvent : Quand tout est agité,
Heureux sur tant de flots qui dans l'arche est resté !
Tendre amitié chrétienne, oh ! quelle est ta puissance !
Tu consoles nos maux, soutiens notre espérance ;
Doucement vers le Ciel tu mènes deux amis,
L'un par l'autre éclairés, l'un par l'autre affermis.

C'est des hauteurs où sa foi l'élevait que Ducis apercevait toutes nos misères, et s'attachait aux idées consolantes qui faisaient le charme de sa vie et l'espoir de son avenir. Qu'on ne s'imagine point cependant qu'il négligeât ses autres devoirs : une religion qui les sanctifie tous lui disait de servir ses frères, ses amis ; et l'on sait si, au besoin, il manqua de courage et de dévouement. J'en dois citer un nouveau trait : A cette époque de notre histoire où les morts n'étaient guère plus en sûreté dans leurs tombeaux que les vivans dans leurs retraites ; au moment où Ducis

avait à défendre contre des assassins la vie de son bon curé de Roquencourt, il apprend que des profanateurs ont porté une main impie sur le tombeau élevé à Thomas dans l'église d'Oullins, et que déjà on en a mutilé l'épitaphe. L'ami le plus constant, fort d'un courage qu'il puise dans un sentiment que n'ont pu tarir ni le temps ni la mort, trouve encore des ressources jusque dans son modique avoir. Il adresse à la municipalité d'Oullins une vive réclamation, et y joint une somme de cinq cents francs, dont il la prie de disposer, pour *faire garantir de tout outrage les cendres de son religieux ami.* Ce vœu pieux et sacré fut si bien entendu, que la municipalité d'Oullins le consigna tout entier dans ses registres, et ce n'est que là qu'on en a depuis trouvé la preuve; car l'ami de Thomas n'en avait parlé à personne. (1)

---

(1) Rappelons-nous ce que, plusieurs années auparavant, Thomas écrivait à Ducis : « Que celui qui survivra à l'autre aime encore et chérisse sa mémoire. Quel asile plus respectable et plus doux peut-elle avoir que le cœur d'un ami! c'est là qu'elle repose, au lieu que dans l'opinion et dans la gloire... » *La gloire et l'opinion* eussent été en effet d'insuffisans asiles pour la mémoire de Thomas, sans *le cœur d'un ami.*

Remarquons le privilége qu'au milieu de ces temps d'oppression, Ducis eut presque seul de conserver sans crainte ses sentimens religieux. Peut-être en fut-il redevable à sa tolérance connue, qui néanmoins ne lui fit jamais donner son approbation à des erreurs coupables : il se contentait de leur opposer un éloquent silence.

Mais lorsqu'il retrouve dans l'âme et dans les écrits de ses amis ses propres sentimens, avec quel bonheur il s'en empare! Ainsi dans son *Épître à Bitaubé* :

Combien dans ton *Joseph*, sous les traits les plus doux,
J'admire son amour, sa piété pour ses frères,
Ses larmes pour Jacob, le plus tendre des pères!
Chacun croit voir le sien : les pleurs viennent aux yeux,
Je me dis : les voilà ces jours de nos aïeux,
Ces pasteurs premiers nés de la nation sainte,
Peuple aimé du Seigneur, et nourri dans sa crainte!
Avec quel chaste goût, quel soin religieux,
Tu m'offres leur berceau, leurs rits mystérieux,
Et le puits du serment, l'autel, leurs sacrifices!
Ton âme à tes lecteurs fait passer ses délices.

Et dans son *Épître à Campenon* :

Mais où suis-je? A Gessen tes vers m'ont transporté.
Je suis devenu père, et mon fils m'a quitté.

J'ai fait partir exprès un serviteur fidèle
Qui se cache et le suit. J'attends tout de son zèle.
De quoi va-t-il m'instruire? Ah ! si l'ingrat m'a fui,
Ma tendresse le cherche et veille encor sur lui :
Je suis toujours son père. En ruineuses fêtes,
En plaisirs scandaleux, en vénales conquêtes,
Peut-être que déjà son or s'est épuisé ;
De besoins, de douleurs, de sa honte écrasé,
S'il s'était repenti ! Si Dieu, dans sa clémence,
Eût daigné mettre un terme à sa courte démence !
Par un ange à Tobie un fils fut ramené :
Si ce même ange.... Hélas ! quel est l'infortuné
Que j'aperçois de loin, triste, errant, solitaire?
Sa figure est souffrante et n'est point étrangère.
Il n'ose s'approcher des tentes d'Ismaël.
Avançons. Dieu ! c'est lui, c'est lui ! c'est Azaël !
Mon fils, viens dans mes bras ! va, j'ai plaint ta misère ;
Va, tout est pardonné ; te voilà chez ton père.
Que je t'embrasse encore !

La voilà bien cette sublime parabole de l'*Enfant Prodigue*, d'où M. Campenon a tiré tant de beautés ! Il faut avouer aussi que Ducis, en si peu de vers, est bien pathétique. Mais ce qu'il y a de mieux dans cette Épître, c'est le passage où, pendant que le poète cause avec son ami, pour acquitter plusieurs dettes de cœur, il se suppose tout à coup interrompu, et par un dialogue

plein d'originalité, rappelle les obligations que, pour l'édition de ses OEuvres, il venait d'avoir à M. Campenon :

C'est au bon Andrieux, ami, que je te doi ;
En nous liant ensemble, il a tout fait pour moi.
C'est par lui, par tes soins que mon feu se ranime,
Et que Forcell me grave, et que Didot m'imprime.
Didot, tu le connais ; c'est notre ami commun.
Mais je frémis, on sonne, encore un importun !
—Permettez-vous, monsieur, que l'on vous parle affaire ?
— A moi ! je n'en ai pas. Chez mon brave libraire
Tout va bien.—Cependant, pour vous quoiqu'étranger,
Je vous conseillerais....—Faut-il me déranger ?
—Vraiment oui.—J'ai la goutte ; et puis... je lis Horace.
Laissez-moi.—Trouvez bon que quelqu'un vous remplace.
—N'ai-je pas Campenon, cet ami précieux ?
C'est un autre moi-même, et je vois par ses yeux.
Il fera mieux que moi tout ce qu'il faudra faire.
Parlez-lui.—Cependant un auteur d'ordinaire....
—Je pars pour la campagne. — En reviendrez-vous?—Non.
Mais voici mon adresse : A Ducis-Campenon.

Ce trait-d'union est charmant : un ami est un autre nous-mêmes ; il multiplie notre être, car nous vivons dans lui. C'est une pensée que notre poète exprime, d'une manière encore bien ingénieuse, dans une lettre inédite que j'ai sous les yeux, et où, faisant allusion au mot de la statue

de Pygmalion, il dit, en parlant de ses amis Andrieux, Campenon, Droz, Picard, Roger : « Pourquoi les ai-je connus si tard! Quand je « les touche, je dis : *C'est encore moi!* »

C'est encore moi! dut-il se dire de nouveau, en retrouvant ses idées bienveillantes et son amour de l'humanité dans l'*Essai* de M. Droz *sur l'Art d'être heureux*. Aussi lui adressa-t-il à ce sujet, en 1813, une fort belle *Epître*. Tous deux avaient porté leur attention sur l'éducation des enfans, cette base des vertus, et par conséquent du bonheur. Le poète, dans son Épître, rappelle aux parens, surtout aux gens du monde, un devoir trop souvent oublié parmi nous, et auquel les anciens attachaient tant de prix : le bon exemple et le plus scrupuleux respect pour cet âge *impressionnable* (qu'on me passe ce mot nécessaire, qui pourtant ne rend pas encore le *cereus flecti* d'Horace). Ducis observe avec beaucoup de raison que l'enfant le plus jeune ne perd rien de ce qui se fait, de ce qui se dit; que, souvent en jouant, il nous étudie ou nous juge, sans que l'on s'en doute; aussi voudrait-il que, dans cet âge tendre,

La vertu se formât, avec le lait sucée,
Y demeurât surtout par l'exemple tracée;
Et qu'imbu dès l'enfance et d'ordre et de pudeur,
Le vase en conservât l'ineffaçable odeur.

Ce dernier vers est imité d'Horace, qui remarque ailleurs que si vous versez dans un vase impur les parfums les plus précieux, ils s'y corrompront infailliblement. Observation effrayante pour les parens qui croient que les leçons que l'on va donner à leurs enfans détruiront l'effet du mauvais exemple qu'ils auront pris dans le monde, et qu'ils viendront trop souvent y reprendre quand ils auront quitté leurs mentors! N'est-ce pas là, dans ce monde facile, qu'ils entendront répéter ces élégantes et funestes maximes d'une comédie de nos jours :

La jeunesse bouillante
Doit jeter à vingt ans le feu qui la tourmente;
A vingt-cinq, plus ou moins, arrive la raison,
Et la sagesse enfin dans l'arrière-saison;
Cette progression est bien dans la nature. (1)

---

(1) Remarquons que, dans cette pièce, l'intérêt porte exclusivement sur un jeune débauché, ennemi de tout frein et très mauvaise tête, *mais un cœur excellent!* La conséquence est infaillible.

Voilà les grands mots, les sophismes corrupteurs qui ont séduit tant d'infortunés !

M. Droz, dans son *Essai sur l'Art d'être heureux*, en parlant des disciples, ou plutôt des victimes de cette déplorable *sagesse*, s'exprime ainsi :

« Je les ai vus, avant trente ans, sur le lit de souffrances qu'ils ne devaient plus quitter, rappeler un reste de courage pour parler de leurs fautes, tendre à leurs amis une main défaillante, leur jeter un regard douloureux, soupirer et s'éteindre. »

Veut-on voir le mouvement dramatique que Ducis donne à ce tableau? Il apostrophe un de ces malheureux insensés, usé par les plaisirs,

N'offrant plus dans son corps, dégoûtant d'impuissance,
Que d'un mort non complet la douteuse existence.
Réponds-moi, malheureux ! es-tu mort ou vivant ?
Il est mort ! Il est mort ! Voilà, voilà pourtant
Où l'a mis, jeune encore, et l'extrême mollesse,
Et des plaisirs sans fin la fatigue et l'ivresse !

Mais c'est mettre les choses au pis, dira-t-on ; tous ne meurent pas si jeunes. — Eh ! qu'importe que leur existence se prolonge, heureuse même en apparence ; qu'ils s'enivrent de toutes les joies du monde, qu'enfin ils s'imaginent vivre ;

qu'importe si, long-temps avant l'heure suprême, ils sont morts à tous les sentimens qui font l'honneur et le bonheur de l'homme? C'est une observation de Jean-Jacques, confirmée par trop d'exemples, que chez les jeunes gens, la perte de l'innocence ne tarde point à dessécher tous les sentimens généreux et sublimes, d'où seuls peut émaner une félicité pure et durable. La recherche de cette félicité forme en partie le sujet de l'Épître qui nous occupe. Un vers suffit au poète pour résumer cet *art d'être heureux*, dont M. Droz dans son ouvrage a donné les préceptes, et dans sa vie l'exemple. Après avoir retracé de la manière la plus intéressante l'esprit d'ordre, les mœurs, les vertus de son ami et de son heureuse famille, Ducis ajoute :

Telle est la source pure où tu puisas ton livre.
Le grand art d'être heureux n'est que l'art de bien vivre.

De bien vivre! Oui, mais non comme l'entendent ces gens qui ont pris pour leur inutile existence l'effrayante devise : *Courte et bonne.*

Ce sont les mêmes gens que notre poète met en scène dans cette petite pièce, où leur joie fu-

gitive offre avec leur fin menaçante un contraste frappant :

Que Bacchus, la table, ont d'appas !
A Paphos, Vénus, tu m'entraînes.
Oh ! ne m'attachez point aux mâts,
Si j'entends chanter les sirènes !

Du plaisir ! Le reste est chansons ;
Moquons-nous de nos Aristarques.
Un seul mot dit tout : Jouissons ;
Et puis laissons filer les Parques.

Mais hélas ! O transport si doux !
Voix séduisante d'une belle ;
Lorsque je m'abandonne à vous,
J'entends crier : Caron t'appelle....

Adieu donc, spectacles, salons !
Volupté, puis-je encor te suivre ?
Viens souper chez Glycère.... Allons ;
C'est encor la peine de vivre.

Non ! Je le vois ce vieux Caron :
Plus de Glycère. Erreur fatale !
Je m'en vais souper chez Pluton ;
J'ai passé la rive infernale.

Ducis fut aussi l'ami du vertueux Vien, premier peintre de Louis XVI, et régénérateur de notre École moderne. Venu au milieu d'un siècle

de décadence (*car la chute des arts suit la perte des mœurs*), Vien, même avant l'avénement au trône d'un prince digne d'épurer et les mœurs et les arts, eut le mérite immense de ramener le public au sentiment du vrai, et de le dégoûter du *marivaudage* (je crois pouvoir me servir ici de ce mot, les faux brillans et les grâces minaudières n'ayant pas seulement envahi le théâtre). Le service rendu aux arts par le peintre de *la Prédication de saint Denis*, par le maître ou le précurseur des David, des Vincent, des Gérard, et de tant d'illustres artistes, tel est le sujet magnifique qui s'offrait au poète; mais il ne me paraît pas l'avoir entièrement rempli dans son *Épître à Vien*. J'aurais voulu y voir sur l'état de la société et des arts en France, et sur leur influence réciproque, quelques uns de ces traits lumineux qui, dans la nuit, découvrent un nouvel horizon. A défaut de vues générales, voici du moins des vers où l'afféterie et *le luxe indigent* des prédécesseurs immédiats de Vien contrastent heureusement avec son talent noble et sévère :

. . . . . Ton seul aspect a flétri les atours
Dont un luxe indigent accablait les amours,

Ces éternels berceaux, ces fleurs toujours écloses,
Qui m'auraient fait haïr le printemps et les roses.
On vit tous ces bergers, amans de leurs miroirs,
De leurs rubans chargés, s'enfuir vers les boudoirs,
Et, serrant de dépit ses galantes merveilles,
La Flore des salons remporta ses corbeilles.
L'histoire enfin par toi sentit sa dignité,
Reprit sous tes pinceaux sa force et sa fierté;
Pour frapper nos regards par d'augustes exemples,
Leur céleste splendeur éclata dans nos temples.

Après Vien, je dois placer, parmi les amis les plus chers de Ducis, Gérard, dont il semble avoir emprunté les pinceaux pour composer l'*Épître* qu'il lui adresse : *Cette Épître*, écrit-il à son confrère Arnault, *est comme une espèce de salon où j'expose les charmantes conceptions de Gérard*, notamment son *Bélisaire*, sa *Psyché*, son *Ossian*. — *Et moi aussi, je suis peintre!* aurait pu s'écrier ici le poète. Mais parlons d'abord d'un portrait fameux, qui est antérieur à l'Épître.

Le grand artiste ayant voulu reproduire sur la toile le grand écrivain, celui-ci vint exprès de Versailles poser pour cet admirable portrait. On ne lira pas sans intérêt quelques détails d'une

lettre inédite, qu'à cette occasion Ducis écrivait, le 7 ventôse an XIII, à son neveu le peintre :

« Je reçois à l'instant ta lettre, mon cher neveu; tu peux dire à M. Gérard que ma santé est bonne actuellement, que je puis aller à Paris quand il voudra.... Qu'il ne craigne point de lasser ma patience, parce que je n'en ai pas eu le moindre besoin pendant le travail si aimable et si facile de son génie et de son pinceau. Je voudrais écrire mes pensées comme il peint les siennes. Tu lui diras, je te prie, mon cher neveu, combien je suis enchanté d'avoir vu mes rides et mes cheveux blancs ranimés par la magie de son expression et de ses couleurs. Nos deux poésies ou nos deux peintures se plaisent ensemble comme nos deux caractères. Je te recommande instamment de me procurer ce que cette dame sensible et spirituelle a écrit sur son *Ossian*. Je voudrais aussi savoir tout ce qui a été dit sur son *Bélisaire*, ce grand tableau avec si peu de figures, y compris le serpent; et sur *Psyché animée par l'Amour*. Ces poëmes si différens prouvent une sensibilité bien précieuse. »

Il n'en fallait pas moins au poète pour nous peindre toutes les pensées de l'artiste. Après avoir, dans la description de Psyché, exprimé en traits délicieux les charmes de l'amour innocent, et répété tout ce que le pinceau de Gérard lui *a dit*, ses regards se portent sur Bélisaire,

pauvre, errant, aveugle, mais dont le front n'en est que plus auguste :

Les lauriers sont absens, la gloire y siége encore....
Console-toi, vieillard : un jour plus radieux
Te paiera la douce lumière
Qu'au gré des tyrans de la terre
Un fer rouge et barbare éteignit dans tes yeux.
Les immortels, crois-moi, défendront ta mémoire.
De son burin religieux,
De son flambeau terrible ils ont armé l'histoire.
L'envie accusatrice en vain t'a combattu ;
Ils t'ont donné plus que la gloire :
Dans les champs de l'honneur tu leur dois la victoire,
Dans les champs du malheur tu leur dois la vertu.

On ne pouvait exprimer en vers plus beaux la pensée si belle, que la vertu est au-dessus de tout, même de la gloire. Cette longue Épître est presque un poëme descriptif, ou, si l'on veut, une galerie de tableaux, mais placés avec art et entremêlés de réflexions qui en sont comme le relief et l'encadrement. Ce sont même souvent de nouvelles peintures créées par l'imagination ou par les souvenirs du poète. Qu'on lise, par exemple, les descriptions que lui inspire la vue d'un paysage de Poussin qu'il contemple dans le cabinet de Gérard :

Mes goûts et ma mémoire errant sur ce tableau,
M'environnent déjà d'images fortunées,
Oui, *mon cœur s'en souvient;* dans mes jeunes années, etc.

Tout ce morceau, remarquable en effet par les *souvenirs du cœur*, mais trop diffus pour que je puisse le citer, est empreint d'une sorte de mélancolie contemplative, naturelle à Ducis, et particulière aux personnes qui vivent dans la solitude, ou qui, comme Esther, ont su s'en faire une au milieu du monde.

Développer, sans monotonie, ce sentiment profond, fut le secret de quelques grands écrivains du grand siècle, secret long-temps perdu, et que Ducis n'a pas entièrement retrouvé; car je ne prétends point que l'on puisse toujours lui appliquer ce que dit Assuérus à sa douce compagne, et ce que l'on dirait à Racine :

Je ne trouve qu'en vous je ne sais quelle grâce
Qui me charme toujours et jamais ne me lasse.

L'Épître à Gérard se termine par l'annonce d'une espèce d'apothéose où les fils de Fingal, les héros et les héroïnes d'Ossian, admettront dans leur gloire le grand peintre qui les a fait revivre. Le modeste poète y aura sa petite place, et sera

fier de pouvoir dire, quoique n'osant se produire qu'à demi :

« Ce Gérard qu'ont chéri tant de beautés nouvelles,
« Et qu'il rendit encor plus belles,
« Il fut mon peintre et mon ami ! »

Dans les affections de Ducis, nous ne devons pas oublier madame Victoire Babois (1). Comme il la rencontrait souvent dans sa famille, parmi ses jeunes nièces, il lui en donna le doux nom, et les vers suivans qu'il lui adressa la montrent digne d'une aussi flatteuse adoption. Après avoir loué les grâces de son esprit, son talent poétique, il ajoute :

Mais joindre à cet avantage
Les soins nombreux du ménage,
Et le délicat ouvrage
De l'aiguille et du fuseau ;
Mais voir à ces dons unie
La timide modestie
Qui craint sa gloire et l'oublie,
Vraiment c'est un fruit nouveau.
C'est de la seule nature
Que, sans fard et sans culture,

(1) Cette dame a dernièrement publié 2 volumes d'*Élégies et Poésies diverses*.

Ce beau talent t'est venu ;
Il éclata dans tes larmes
Pour cet enfant plein de charmes
Que ta tendresse a perdu.
Sapho chanta la mollesse ,
Et les tourmens et l'ivresse
D'un cœur d'amour éperdu ;
Ses mœurs n'étaient point austères :
Et toi , tu suis la vertu ,
Les bonnes mœurs te sont chères.
Sois donc la Sapho des mères ,
Un nom si juste t'est dû.

Ces éloges renferment une leçon importante pour les femmes qui, des hauteurs de la poésie, se croiraient dispensées de descendre à des devoirs trop *prosaïques*, et elles en ont tant d'essentiels ! Ducis les indique à peine ici ; mais il nous offrira l'occasion d'y revenir. (*Voir* la table.)

Nous avons aussi plusieurs de ses lettres à madame Babois ; j'y remarque les passages suivans :

« Ne croyez pas que ce que vous appelez mes tragédies soit ma seule pensée et ma seule affection. Que j'y répands faiblement une âme qui n'a senti que la peine , avec tout ce qu'il fallait pour sentir le bonheur, hélas ! avec trop d'ivresse

sans doute, et en regardant de loin ce fantôme enchanteur qui vous a aussi trompée. Que ne puis-je me détacher de mon imagination ! La tragédie me réveille ; elle me ramène aux jours brûlans de mon midi, et me laisse sur des cendres qui ne refroidissent point, mais devant mon tombeau qui me console : car c'est là, ma chère nièce, qu'il en faut revenir. En nous réfugiant dans nous-mêmes, qu'y trouvons-nous? Cela fait pitié. Je me dis ce mot que Bossuet répétait souvent : Oh ! que nous ne sommes rien ! Cependant, je sens surtout par quels motifs et pourquoi je dois bénir plus que tout autre la Providence. Nous prononçons, nous écrivons ces mots, *vérité, vertu :* où sont-elles? Dans son sein. Nous n'en voyons sortir dans nos petits cachots que quelques étincelles, mais qui nous montrent notre route et le but qui nous révèle notre véritable grandeur. »

Quelques unes de ces lettres, écrites dans le cours d'un voyage, en ont toute la rapidité :

« Nous sommes arrivés hier à Bernay, ma chère nièce ; nous avons couru la poste dans un verger en fleurs, et dîné dans la vallée de Tempé, où est la rivière Thibouville. Cette belle prairie, et sa cascade, et les sinuosités de son Lignon, tout enchantait nos yeux et nos oreilles..... Il pleut aujourd'hui : nous restons à la maison, nous nous reposons, nous causons : autre plaisir ; je vous écris : autre bonheur, autre jouissance. Qu'elle est douce pour un cœur qui sent le vôtre! Conservez-vous, ma chère nièce ; votre santé est délicate comme votre âme, etc. »

Ducis adresse souvent, dans ses lettres à cette dame, des éloges qu'on serait tenté quelquefois de placer dans un autre chapitre que celui de l'*Amitié*, on se tromperait ; lui-même a expliqué, dans la phrase suivante, la nature de l'affection qu'il éprouvait pour elle :

« Mon bonheur se compose du vôtre, ma chère nièce : tout est doux, pénétrant et calme dans ma situation, qui est justement l'amitié céleste rendue sensible avec tout son charme, sa sécurité et son silence. Voilà le seul trésor qui ne nous laisse point pauvres, puisqu'il est inséparable de la vertu. Je conçois que les anciens aient honoré un commerce d'âmes si pur et si ravissant : Platon et Socrate s'y connaissaient. »

A ce chapitre, déjà si long, ne craignons pas d'ajouter encore quelques détails recueillis dans une autre correspondance de Ducis. Quoi de plus aimable et de plus ingénieux que ce remercîment à M. Campenon ?

« Je vous remercie, mon cher ami, de la deuxième édition de votre *Enfant Prodigue*, que vous m'avez envoyée ; mais permettez que je vous gronde sur la richesse de la reliure. Ces petites somptuosités ne nous vont point, à nous autres poètes ; et je vous reproche d'être un père prodigue, puisque vous habillez vos enfans si magnifiquement, lorsqu'ils ne vont point hors de la famille. »

Et dans ces lignes à M. Népomucène Lemercier, quel abandon plein d'une gaîté douce et d'une mélancolie profonde !

« ..... Je rêvais assez tristement, quand la vue de votre écriture sur l'adresse m'a tiré de mes pensées graves. Mais que les premiers mots de votre lettre m'y ont tristement replongé ! Quoi ! mon cher ami, vous vous plaignez de *votre* poitrine, et vous avez craint de m'embarrasser d'un pélerin souffrant ! Eh ! voilà qui est mal ! C'est surtout à présent que j'ai besoin de voir mon aimable pélerin. Il faut qu'il vienne à Versailles, non pas à pied, comme on va à Saint-Jacques-de-Compostelle, mais commodément, et en bonne voiture. La chambre du pélerin est toute prête.... Qu'est-ce que la vie, mon cher ami, qu'un court et pénible pélerinage dont on ne se délasse que par quelques heureuses couchées chez de bons amis ! Venez donc.... Que votre poitrine, fatiguée par un travail excessif, que je vous conjure de suspendre, se calme dans le silence expressif de l'amitié. Hélas ! vous savez combien j'ai eu à gémir dans ma vie. J'ai assez vu dépérir lentement, sous mes yeux, de jeunes et chères victimes auxquelles je n'aurais pas dû survivre. Que la tombe ne s'ouvre plus que pour moi !... Je vous en prie, mon ami, n'ayez plus mal à la poitrine, et ne renouvelez point mes pertes et mes douleurs. »

« Que la tombe ne s'ouvre plus que pour moi !.... Je vous en prie, mon ami, n'ayez plus

mal à la poitrine. » N'est-ce pas là joindre au vœu le plus touchant la naïveté la plus aimable? Si l'on ne craignait d'étouffer sous des observations grammaticales des sentimens aussi délicats, on rechercherait pourquoi Ducis, après avoir écrit « vous vous plaignez de *votre* poitrine », met ensuite : « n'ayez plus mal *à la* poitrine. » On trouverait que l'adjectif pronominal possessif *votre*, dans la première phrase, n'est point un pléonasme, parce qu'une âme sensible peut souffrir et se plaindre de la poitrine d'un autre; témoin madame de Sévigné. On expliquerait ensuite... mais Ducis ne veut pas être ainsi expliqué; il doit être senti.

CHAPITRE VII.

AVERSIONS.

HAINE GÉNÉREUSE.

Cette âme ouverte aux sentimens les plus affectueux connut aussi la haine ; non une haine étroite et née de motifs personnels : nos mœurs, en général, l'esprit servile et l'esprit de conquêtes, les préjugés funestes, les vices de son siècle, échauffaient son indignation. « Puis-je voir », s'écrie-t-il dans une de ses épîtres,

Sur nos tables, partout, un luxe furieux,
En affligeant notre âme, épouvanter nos yeux ;
Ses banquets insulter nos repas de familles ;
La fatigue des bals assassiner nos filles,
Le vice, en sa fleur même, acheter la pudeur ;
L'hypocrite effronté nous parler de candeur ;
Dans l'ombre, en s'irritant, se dérouler l'envie ;
Se pavaner un fat en étalant sa vie ;
Des hommes, l'un cruel, l'autre lâche, abattu,
Ne sachant plus enfin ce que c'est que vertu ?
J'aime mieux avec elle errer seul, sans reproches,

Parmi des sangliers, des genêts et des roches,
Que voir capituler l'honneur mal affermi.
L'honnête homme en un mot ne l'est pas à demi.
Tout esprit noble et droit, qui veut sa propre estime,
S'il aime la vertu, n'est point l'*outil* du crime.... (1)
Tant pis pour qui croirait ce discours trop outré.
Qui parle ainsi du cœur, sans que rien l'enveloppe,
N'est qu'un homme d'honneur, et n'est point misanthrope.

Non, certes! il est plutôt l'ami des hommes. Le caractère constant de Ducis fut de servir ses semblables. S'il refusa les emplois qui lui furent offerts, qu'on ne vienne point le lui reprocher : faire aimer et encourager la vertu, poursuivre sans relâche nos ennemis intérieurs les plus dangereux, l'égoïsme et la fausse gloire, voilà l'inamovible emploi qu'il a choisi, et qu'il exercera, grâce au Ciel! sur la postérité la plus reculée.

Du choc de son humeur contre les mœurs de son temps jaillissaient parfois des éclats de verve satirique; je ne crains pas de les recueillir :

« Lorsque je vois ce qui se passe, disait-il un jour, il me prend des envies de me sauver dans la lune, d'en ouvrir la fenêtre, et de cracher sur le genre humain. »

---

(1) *Instrument* serait plus noble, et, par cela même, moins propre ici.

Cela, dira-t-on, manque de goût. — Oh! il faut l'avouer; il n'y a là qu'un dégoût profond de nos vices. Vous, dont cette originale boutade a blessé le goût délicat, ne lisez pas même cette lettre énergique, écrite au fort de la terreur :

« Que me parles-tu, Vallier, de tragédie? La tragédie court les rues. Si je mets le pied hors de chez moi, j'ai du sang jusqu'à la cheville. J'ai beau secouer, en rentrant, la poussière de mes souliers, je me dis, comme Macbeth : *Ce sang ne s'effacera pas!* Adieu donc la tragédie. J'ai vu trop d'Atrées en sabots, pour oser jamais en mettre sur la scène. C'est un rude drame que celui où le peuple joue le tyran. Mon ami, ce drame-là ne peut se dénouer qu'aux enfers. Crois-moi, Vallier, je donnerais la moitié de ce qui me reste à vivre, pour passer l'autre dans quelque coin du monde, où la liberté ne fût point une furie sanglante. »

Remarquez-vous ce style vigoureux et toujours poétique? Tout est image dans cette imagination tour à tour riante, ou bien chargée de nuages sombres, mais sillonnés d'éclairs.

Dans des temps nébuleux, nous voyons Ducis ainsi contristé. Un rayon d'espoir promet-il d'heureux jours? Il écrit à un de ses amis :

« Les gens de bien, cette graine timide, qui n'ose se montrer, peut maintenant sortir de terre, prendre racine et porter des fruits. »

Quelle vérité dans cette qualification de *graine timide!* et le poète la féconde.

Plus tard, quand il refuse le rang de sénateur, et qu'il motive son refus, c'est encore par une image :

« Il vaut mieux porter des haillons que des chaînes. »

Quelquefois, c'est une comparaison et un singulier à-propos qu'il saisit. Antérieurement à ce refus, il se trouvait au château de la Malmaison, où l'avait invité à dîner le futur empereur, qui aimait ses ouvrages, et qui d'ailleurs, pour arriver plus facilement à son but, s'entourait déjà de tout ce que la France avait de plus illustre.

« Ducis, dit M. Campenon, fut, pendant le dîner, l'objet de plusieurs distinctions qu'on jugea propres à le flatter. Après le café, Bonaparte s'empara de lui, et l'emmena dans le parc, où ils firent deux ou trois tours de promenade. Ce fut là qu'après un échange de quelques politesses, s'établit entre eux le petit dialogue suivant :

— « Comment êtes-vous arrivé ici, papa Ducis?—Dans une bonne voiture de place, qui m'attend à votre porte, et qui me ramènera ce soir jusqu'à la mienne. — Quoi! en fiacre? Ah! à votre âge, cela ne convient pas. — Général, je n'ai jamais eu d'autre voiture quand le trajet m'a paru trop long pour mes jambes. — Non, vous dis-je, cela ne se

peut pas : il faut qu'un homme de votre âge, de votre talent, ait une bonne voiture à lui, bien simple, bien commode. Laissez-moi faire, je veux arranger cela. — Général (reprit M. Ducis en apercevant une bande de canards sauvages qui traversaient un nuage au-dessus de sa tête), vous êtes chasseur : voyez-vous cet essaim d'oiseaux qui fend la nue? Il n'y en a pas un là qui ne sente de loin l'odeur de la poudre et ne flaire le fusil du chasseur. Eh bien ! je suis un de ces oiseaux ; je me suis fait canard sauvage. »

Quand on vit cette *sauvagerie*, qui commençait à n'être plus de mode; dans un moment où le vainqueur de l'Italie, l'astre de l'Orient éblouissait tout de sa gloire, et nous entraînait dans un piége couvert de mille fleurs; lorsque, bientôt après, nous nous vîmes, hélas, pauvres petits! enlacés de toutes les manières par l'habile chasseur dont notre sauvage, planant au haut des cieux, se riait! ce fut un gazouillis, un scandale dans toute la basse-cour... « Comment! un malheureux poète, presque seul, donner cet exemple! Il ne sait donc pas vivre? *C'est un vrai Romain*, dit une grande dame. — *Pas du temps des empereurs* », répondit un homme d'esprit. Et ce mot qui, dans un autre moment, aurait fait fortune, fut remarqué à

peine, tant le bruit était grand, tant l'ivresse était générale!

Ducis, toutefois, même après le 18 brumaire, avait été quelque temps la dupe de Bonaparte. Dans un entretien postérieur à celui que nous avons cité, et que le consul avait encore recherché, l'adroit politique, qui connaissait les liaisons libérales du poète et son indépendance obstinée, lui avait laissé croire qu'après avoir régénéré, pacifié la France, son intention était de redescendre dans la vie privée. Ducis, jugeant d'après son âme, une âme qui ne lui ressemblait guère, trouvait cette conduite si noble, par conséquent si naturelle, qu'il voyait déjà, dans ses illusions, son pays libre, heureux. Il applaudissait au génie organisateur, au *pacificateur;* espérait tout de son esprit *si modéré*, quand bientôt, sous cette apparence trompeuse, apparut la griffe du lion. Des actes arbitraires, l'expédition injuste et désastreuse de Saint-Domingue, et, plus tard, le meurtre du duc d'Enghein, vinrent cruellement désabuser le poète. « Le fourbe m'a joué, disait-il. Je l'ai cru un Cincinnatus, et c'est *le despotisme incarné.* » Expression énergique, souvent employée depuis.

Tout me porte à croire que ce fut cette déception qui fit faire à Ducis, peu de temps après, sa *Promenade au bois de Satori,* apologue piquant, qu'on laissa passer, comme ces traits malins que, sous Louis XIV, un autre *bonhomme* décochait parfois à nos *mangeurs de gens*. Ducis, se raillant lui-même de sa crédulité, raconte avec une naïveté charmante, que, tout entier à ses illusions, en sortant d'un bois voisin de Versailles, il rencontre sur son chemin un troupeau de moutons de superbe apparence : « Famille heureuse ! » s'écrie le poète :

« Et toi qui les défends des loups,
« Chien vigilant, brave et docile ;
« Et toi, pasteur sensible et doux,
« Dont l'œil les suit, les compte tous,
« Et leur cherche un vallon fertile,
« De vous que j'aime à m'approcher !
« Bientôt, en vers faits pour toucher,
« De moi vous aurez une idylle. »
Avec eux je rentre à la ville :
Ce pasteur, c'était un boucher.

A la rupture du Traité d'Amiens, qui allait inonder l'Europe de sang, et dont on accusait l'ambition de Bonaparte, Ducis pressentit tout

ce que cette ambition coûterait de sacrifices à notre indépendance et de larmes à l'humanité. Ce fut alors qu'il prit en aversion jusqu'aux ouvrages qui retracent avec le plus de génie la gloire des armes, l'*Iliade*, par exemple, qu'il avait aimée dans sa jeunesse. Il ne haïssait pas, dans l'âge de l'irréflexion, *ces grands coups d'épée*. Mais quand il en vit les résultats ailleurs que sur le papier, il parla de la guerre, non pas comme certaines gens qui la font à coups de plume, mais comme en parlent les militaires les plus braves et les plus sensés qui en sont revenus. Bitaubé lui ayant adressé sa traduction d'Homère, voici ce qu'entre autres choses Ducis lui répondit :

Ami, je n'aime plus tous ces combats sanglans;
Pour moi ton *Iliade* a trop de *mouvemens;*
Mon âme est douce et faible, à s'attendrir *aisée*.
J'appelle à mon secours ta charmante *Odyssée*.

Si, au lieu du second et du troisième vers, qui sont mal rimés et faibles, le poète s'était montré assailli, poursuivi par ces terribles chants et par ces cris de mort dont l'âme est oppressée,

J'appelle à mon secours ta charmante Odyssée

eût été bien meilleur.

Eh ! que me font, dis-moi, ces foules de héros,
Et leurs casques, leurs chars entraînés par les flots ;
Ce Xante débordé, Troie et tant de victimes ;
Et ces murs et ces camps, pleins de gloire et de crimes ;
Ces nocturnes combats où d'atroces fureurs
Conjuraient le soleil d'éclairer tant d'horreurs ?
Mais voyez, dira-t-on, accompagné d'Hélène,
Agamemnon vainqueur, retournant à Mycène,
Rendant à Clytemnestre un époux glorieux,
Un époux roi des rois, un roi l'égal des dieux.
—Oui, mais qui, par sa femme, assassiné lui-même....
Mes amis, s'il se peut, contez-moi Polyphême,
Et le fidèle Eumée, et ce chien si touchant
Qui reconnaît son maître, et meurt en le léchant;
Pénélope et sa toile, et ses nuits dans les larmes ;
Et, si l'on peut user ces récits pleins de charmes,
Contez-moi dans les bois Petit-Poucet errant,
Ou bien, si vous voulez, la Belle au Bois dormant.

Si Peau-d'Ane m'était conté,
J'y prendrais un plaisir extrême,

avait dit plaisamment La Fontaine, en nous révélant ses goûts enfantins. Mais l'intention de Ducis et le contraste qu'il établit sont d'un ordre différent. Rien de mieux entendu que ce dialogue qui vient couper, par des vers naïfs et pleins de naturel, le récit emphatique du chantre des batailles.

Mais, s'écriera quelque enthousiaste, avoir mis au-dessous des contes de Perrault et du *Petit-Poucet* les magnifiques chants d'Homère, quelle profanation! — Pourquoi, si ces chants magnifiques sont encore plus funestes? Avez-vous oublié que c'est dans l'*Iliade* qu'Alexandre, par vous surnommé *le Grand*, a gagné en partie sa fièvre ambitieuse? que l'histoire de cet insensé, écrite avec trop peu de jugement, a d'abord donné le transport à Charles XII? que cet autre insensé... lisez ses aventures, celles des conquérans : plût à Dieu qu'on pût les ranger parmi les contes; et que les ogres, les dévorateurs de chair humaine qu'on y trouve, ne fussent pas d'épouvantables réalités!

Les démarches pour faire accepter à Ducis le rang de sénateur ayant échoué, Napoléon en cacha difficilement son humeur. Recevant un matin Talma : « Eh bien! lui dit-il avec un sourire à travers lequel perçait la colère, voyez-vous toujours le *bonhomme* Ducis? Que fait-il maintenant? — Oh! Sire, répondit Talma (qui connaissait son Don Juan), la tête n'y est plus. »

De ce moment, les fortes têtes déclarèrent

celle du *bonhomme* Ducis renversée. En effet! quel renversement de toute idée reçue! refuser un rang, de l'honneur, des honneurs! il est fou!

C'est presque l'histoire de Démocrite et des Abdéritains :

Eux seuls étaient les fous, Démocrite était sage;

moins pourtant que Ducis, qui, sans s'accrocher, comme son ancien, à des atomes, expliquait fort bien son système, comme on peut le voir en partie dans cette lettre d'une touchante simplicité :

« Vous avez bien raison, il m'est fort indifférent que les hommes du jour me fassent passer pour un imbécile; c'est me rendre mon rôle facile à jouer, si j'étais homme à en jouer un. Je ne ferai aucun frais ni pour soutenir, ni pour détruire cette belle réputation. Je trouve cela trop commode pour y rien changer.

« Que voulez-vous, mon ami? il n'y a point de fruit qui n'ait son ver, point de fleur qui n'ait sa chenille, point de plaisir qui n'ait sa douleur : notre bonheur n'est qu'un malheur plus ou moins consolé.

« Ma fierté naturelle est assez satisfaite de quelques *non* bien fermes que j'ai prononcés dans ma vie. Mais j'entends qu'on se plaint, qu'on gémit, qu'on m'accuse. On me voudrait autre que je ne suis. Qu'on s'en prenne au potier qui a façonné ainsi mon argile!

« Soyez assuré, mon ami, que je n'ai nul souci sur l'avenir. Je ne dois rien à personne. J'ai du bois pour une moitié de mon hiver, un quartaut de vin dans ma cave, et dans mon tiroir de quoi aller pendant deux mois. Mon petit dîner, qui est mon seul repas, est assuré pour quelque temps, comme vous le voyez; et je le prendrai, autant que je pourrai, chez moi, et à la même heure.

« Mon revenu, tout chétif qu'il est, suffit à peu près aux dépenses d'un homme pour qui les besoins de convention n'existent pas. Ne concevez donc aucune inquiétude, et dites-vous qu'il me faut bien peu de chose, et pour bien peu de temps. »

Avant cette lettre, qui est du 7 novembre 1806, Ducis avait consigné d'abord ses refus, et ensuite son indignation, dans deux pièces pleines d'originalité, de verve, et qu'il ne montra qu'à quelques amis. La première est intitulée *Ma Protestation;* la seconde, *Le Couronnement de Bonaparte.* Commençons par la première :

A qui ces présentes lira,
De par nous-mêmes et d'avance,
Faisons savoir en diligence (1)
Que quiconque nous offrira

(1) Cette antique formule des mandemens royaux avait été parodiée par un poète royal, que Despréaux aurait pu nom-

Richesse, honneurs, *et cætera,*
Doux accueil, promesse, espérance,
Jamais ne nous attrapera.

Non, jamais ne m'éblouira
La catin que Fortune on nomme.
Savez-vous qui son œil fuira?
A coup sûr, c'est un honnête homme;
Et c'est un faquin qui l'aura.
A Paris, à Pékin, à Rome,
En tout, partout, qu'elle ait la pomme,
Je la laisse à qui la voudra.

---

mer, bien avant Villon, un des fondateurs de notre Parnasse. Né en 1391, Charles d'Orléans nous a laissé de nombreuses poésies galantes, et il pouvait faire mieux : un prince, que dis-je! le père de Louis XII, méritait d'être aussi le père d'une littérature plus mâle. Quoi qu'il en soit, voici le début remarquable du brevet que, dans une des pièces de sa jeunesse, il se fait délivrer par deux *divinités* de tout temps souveraines :

Dieu Cupidon et Vénus la déesse
Ayant povoir sur mondaine liesse,
Salut de cueur par nostre grant humblesse
A tous amans;
Savoir faisons que le duc d'Orléans,
Nommé Charles, à présent jeune d'ans,
Nous retenons pour l'un de nos servans
Par ces présentes.

La première palme de notre poésie morale, négligée par le

Ce vieux fou, quelqu'un le dira,
Qu'on le mette aux petites loges!
Mon paquet bientôt fait sera;
Franc montagnard, fils d'Allobroges,
Mon cœur libre et pur m'y suivra.
— Un grand poste on vous donnera.
Vous irez au grand et très vite.
Un grand cocher vous mènera.
— J'aime mieux mon bâton d'ermite,
Le barbet qui marche à ma suite,
Et jamais ne me quittera....

Le Ciel m'a fait, dans sa clémence,
Présent d'un pauvre et tendre ami,
De tout artifice ennemi,
Amant des arts et du silence.

---

prince, *un vilain*, son contemporain, Alain Chartier, s'en empara. Son *Bréviaire des Nobles*, tout obscur et ennuyeux qu'il est, offre pourtant des leçons utiles *à ceux qui ont volunté de valoir*. En voici huit vers, les meilleurs de la pièce, et dont la tournure est précisément celle des précédens:

Je Noblesse, dame de Bonvouloir,
Royne des Preux, princesse des Haultsfaits,
A ceux qui ont volunté de valoir
Paix et salut. Par moi savoir vous fais
Que pour oster les maux et les torts fais,
Que Villenie a entreprins de faire,
Chacun de vous, tous les jours une fois,
Ses heures die en cestui bréviaire. (*)

Cet ami-là n'est pas de France,
Mais du sol de ces bons Germains,
Hospitaliers, loyaux, humains,
Pleins de candeur et de vaillance,
Et dont Tacite enfin, si las
Des Nérons, des Caligulas,
Nous peignit si bien l'innocence.

Nous craignons tous deux l'opulence;
Le luxe nous est importun,
Et nous avons mis en commun
Les trésors de notre indigence.

Un jour, en un bois écarté,
Dans notre esprit de liberté,
Tous deux gaîment, et sans affiches,
Nous avons fait, pour être riches,
Le vœu charmant de pauvreté.
C'est un vœu : j'y serai fidèle.
Oui, tant que Dieu me soutiendra,
Jamais l'or ne me séduira.
Doux serment, je te renouvelle!
Je plaindrai bien qui me plaindra.

Quelqu'un aura dit peut-être, au début de cette pièce : *Voilà un auteur qui parle en souverain!* Et pourquoi non, si par l'empire qu'il a pris sur lui-même, il s'est élevé, loin de la foule, au-dessus des chaînes que le monde étend sur

ses esclaves? Mieux qu'un roi fastueux, il jouit à peu de frais, dans la paix de son âme, de ce bonheur, ailleurs l'objet de tant de vaines poursuites. Comme le sage de La Fontaine :

> Il lit au front de ceux qu'un vain luxe environne,
> Que la Fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne.

Cette fortune, qu'Horace nommait *la dominatrice et l'arbitre suprême de l'univers*, Ducis, qui sait à quel prix honteux elle met ses faveurs, ne voit en elle qu'une vile courtisane, et il se sert du mot le plus bas pour la désigner. Loin d'être ébloui de son éclat trompeur, il renouvelle le serment de rester fidèle à son humble rivale, la sage pauvreté. Ce serment, il l'a fait *pour être riche*, mot profond : savoir se passer, vaut souvent mieux qu'avoir. L'auteur n'a pas craint d'exagérer ici un désintéressement dont l'exemple n'est pas dangereux de nos jours. Le noble Richard, son ami et son compagnon d'indépendance, non moins pauvre, je devrais dire aussi riche que lui, a fait le même vœu; il le gardera :

> Cet ami-là n'est pas de France....

Ce que dit Ducis de Tacite, *si las des Nérons*,

des Caligulas, pourrait bien être un trait de satire contre un autre empereur qui n'était ni un Caligula, ni un Néron, mais bien un César, et mieux qu'un Louis XIV, du moins sur les champs de la mort; et c'est là ce que le poète philanthrope ne pouvait lui pardonner. Incapable de haïr long-temps l'homme qui lui aurait fait le plus de mal, il conservait pour tout ennemi de l'humanité une horreur profonde.

Il faut avouer, pour l'excuse de Napoléon peut-être, que notre esprit français n'offrait que trop d'élémens à son humeur guerrière. Il existe d'ailleurs, à la suite des troubles civils, une jeunesse moins éclairée, trop facile à prendre pour un noble courage une aveugle et folle exaltation, et même une fureur brutale, comme celle qui, après la Ligue et la Fronde, se répandit en France en duels interminables.

Sous le Consulat et l'Empire, ce fut bien encore un duel : duel effroyable entre un géant et cent peuples en masses! et ce géant nous avait pour seconds; moins quelques hommes assez grands pour condamner un horrible esprit de conquêtes. Ducis fut un de ces hommes.

Sa haine contre Napoléon, allumée, pour ainsi

dire, au feu des guerres qui embrasaient l'Europe, s'alimentait chaque jour, et des malheurs du monde et des triomphes du conquérant. Lorsqu'espérant déjà sa chute, Ducis le vit, presque d'intelligence avec les puissances de la terre, monter au trône, et, du milieu des pompes de son couronnement, préparer de nouveau ses armes; succès, grandeur, génie, rien ne put contenir le poète, et sa verve se déborda dans cette philippique, ou plutôt dans cette macédoine où tous les mouvemens, tous les tons, tous les genres mêlés et confondus peuvent à peine lui suffire :

Est-il vrai? non, c'est une fable....
Je l'ai vu, je ne le crois pas!
Fortune, c'est dans tes ébats,
En fumant avec des soldats,
C'est dans une orgie effroyable
De catins riant aux éclats;
C'est dans le fouillis des sabbats,
Les dés, les sabres sur la table,
Parmi des sorcières, des chats,
Qu'au bout coulant de leur chandelle,
Pour drapeaux levant de vieux draps,
Sur un escabeau qui chancelle,

Des bords recousus d'une écuelle,
En sifflant tu le couronnas !

Après cette bambochade, digne des crayons de Rabelais, veut-on une peinture gracieuse :

La cour a mille attraits nouveaux ;
La voilà : Dieu ! que de princesses !
De diadêmes ! de bandeaux !
Venez, reines ; venez, altesses....
Votre grand frère a dans Paris
Fait des affaires assez bonnes ;
Paraissez : sur vos becs jolis
Il fera pleuvoir les couronnes....
Et vous, poulettes, mes mignonnes,
Vous pondrez des rois dans vos nids !

Ailleurs, la doulenr du poète nous apostrophe et nous caractérise ainsi bien :

Qu'avez-vous fait, pauvres Gaulois,
Dans votre aveugle inquiétude ?...
Tant de lauriers et tant d'exploits
Vous ont conquis la servitude.
Peuple enfant, crédule et léger,
Toujours prêt à rire, à combattre,
Ne connaissant aucun danger,
Mais aussi qu'un rien peut abattre....

Suit une sorte de prophétie du système politique adopté parmi nous :

Ah ! si vos rois, vos grands et vous,
Vous aviez, comme en Angleterre,
Limitant chacun dans sa sphère,
Balancé trois pouvoirs jaloux
Par un contre-poids nécessaire,
Vous n'auriez pas été des fous.

Terminons par ces vers où l'auteur s'élève au ton de l'oraison funèbre, pour retracer l'attentat qui consterna tous les hommes honnêtes attachés à la gloire de Napoléon :

O nuit sanglante, nuit cruelle !
Dans ton ombre au crime fidèle,
Que vas-tu produire ? Oh ! pourquoi,
Jeune Enghien, pur sang de mon roi,
Quand ton œil de vie étincelle,
Entends-tu la pioche et la pelle
Qui creuse une fosse pour toi
Au pied du donjon de Vincenne,
Où l'on jette, où l'on cache à peine
Le fils du vainqueur de Rocroy !...
Quel servile outil de son maître,
Quand le fusil te menaça,
A tes mains jointes refusa
Les derniers secours d'un saint prêtre !

Une lanterne sur ton sein
Fut fixée, et dans la nuit sombre,
Astre affreux, dirigea dans l'ombre
Le plomb du plus lâche assassin.

Si, dans le reste de la pièce, le poète est souvent diffus, incorrect même, n'en soyons pas surpris : quand il jeta sur le papier cet amas de plaintes, il ne voulait que soulager son âme. A la déchéance de l'empereur, une personne de qui je tiens le mot que je vais rapporter ayant rencontré Ducis, lui demanda s'il ne ferait pas imprimer ses vers contre Bonaparte : « Le voilà malheureux, répondit-il ; je n'y songe plus. » Ce ne fut que peu de temps avant de mourir qu'il autorisa M. Campenon à les publier quand Napoléon aurait cessé de vivre, c'est-à-dire quand ses actions appartiendraient à l'histoire et aux libres débats des opinions contraires, *disputationi eorum.*

Ce n'est pas que Ducis aimât ces sortes de disputes. Quoique nous venions de l'entendre décrire le mécanisme du gouvernement représentatif, on se tromperait beaucoup si on le croyait habituellement occupé de politique.

Assez heureux pour voir dans toutes les affaires de ce monde l'intervention divine,

Et ce doigt immortel qui fait tourner les cieux,

ainsi qu'il le dit quelque part, il regardait comme des jeux d'enfans tous ces profonds calculs sur lesquels tant de gens bâtissent leurs conjectures ou l'édifice de leur fortune. Il les plaignait sincèrement de négliger l'essentiel, souvent pour des chimères. « Ces hommes-là, disait-il un jour, ne font que de la politique d'en bas; ils ne se doutent seulement pas qu'il y ait une politique d'en haut qui souffle, en se jouant, sur leurs châteaux de cartes. »

CHAPITRE VIII ET DERNIER.

COMPLÉMENT MORAL ET LITTÉRAIRE.

On conçoit que la fortune eût peu de prise sur une âme aussi détachée des choses de la terre. Quoique notre poète fût loin d'être riche, il pouvait néanmoins, sous ce rapport, déchoir, et c'est ce qui lui arriva. Par suite d'une maladie grave et d'une banqueroute qu'il essuya, nous allons le voir tomber au-dessous de la médiocrité, je dirais presque du nécessaire; et il ne nous en paraîtra que plus gai, plus admirable. Transcrivons une partie de deux lettres qu'il écrivait en 1805 à Bernardin de Saint-Pierre, que je regrettais de n'avoir encore nommé qu'une fois.

« J'ai reçu, mon cher ami, avec le plus grand plaisir votre lettre du 1er de ce mois (frimaire). Je suis très sensible à l'intérêt que l'Académie française vous a témoigné pour moi (1). Je suis actuellement dans la classe des heu-

(1) Il l'appelle encore l'*Académie française*, quoique Bona-

reux convalescens. Je remercie Dieu de ce que je respire, bois, mange, me lève, marche et vous écris. Mon danger a été extrême. J'avais comme le pressentiment de ma maladie, dans mon passage rapide à Paris : voilà pourquoi vous ne m'avez point vu. Je voulais être à Versailles auprès de mon feu pendant les fêtes de la Toussaint et des Morts. J'y étais occupé de la lecture mélancolique de Job, lorsque Dieu m'a frappé tout à coup et a fermé pour moi les chemins de la parole et de la vie. Grâce à sa bonté, je suis vivant, et voilà pourquoi, mon cher ami, je vous prie de recevoir pour moi, mercredi prochain 7, à l'Institut, mon mois de brumaire. J'ai le plus grand besoin d'argent pour payer les frais de ma maladie. La somme que vous m'enverrez me mettra à même de jouir de ma convalescence sans nuage et dans toutes ses délices. »

Et à quoi montait cette somme qu'il priait son immortel ami de toucher pour lui, et qui devait le *mettre à même de jouir de sa convalescence dans toutes ses délices?* à 179 francs 36 centimes.

Voilà quelle était la position de l'homme qui se dérobait aux brillantes faveurs d'un gouver-

---

parte lui eût ôté son nom en la reléguant dans la *seconde* classe de l'Institut. C'est à cette classification que Ducis, dans la phrase suivante, fait une allusion maligne.

nement qu'il n'approuvait pas, car il acceptera plus tard, de Louis XVIII, la croix de la Légion-d'Honneur et la pension des gens de lettres, et nous verrons s'il devait les refuser.

Dans la lettre suivante, qui est encore adressée à Bernardin de Saint-Pierre, Ducis le remercie de l'intérêt qu'il prend à la perte qu'il a faite. Il lui annonce que la banqueroute, qui s'élevait d'abord à 2,325 francs, n'était pas aussi considérable qu'il l'avait cru dans le premier moment.

« J'ai sauvé, *dit-il*, en deux sommes, onze cents francs du naufrage, c'est-à-dire que j'ai gagné deux lots à la loterie. Ma santé est bonne, mais j'observe toujours mon régime rafraîchissant, à cause de mon mal de gorge, qui ne me perd pas de vue et ne demanderait pas mieux que de m'étrangler. »

Ailleurs il dit de ce même mal, auquel il succomba dix ans plus tard, et dont il ne pouvait arrêter les progrès qu'à force de boissons rafraîchissantes :

« Me voilà portant dans moi-même un perpétuel incendie, toujours sur le qui-vive, en sentinelle, prêt à crier au feu, et implorant le secours des pompiers. »

C'est avec la même gaîté, la même résigna-

tion, qu'il parle de sa position après la *banqueroute* qu'il a éprouvée. Il s'applaudit d'être encore en état de vivre, de se chauffer, de payer les gages de sa vieille servante aveugle, et avec laquelle il se trouvait seul alors, madame Ducis étant absente pour des intérêts de famille :

« Ma bonne et sainte aveugle, dit-il à son ami Bernardin, prie le bon Dieu que je ne prenne point de chagrin, et je sens que Dieu l'exauce. Avec une économie vigilante et puis le temps, cette plaie se fermera. Quand je songe que je suis libre et que je me porte bien, qu'il y a dans ce monde tant d'honnêtes gens dans la dépendance et qui pleurent sur des ruines, je suis tenté d'entonner le joyeux *Te Deum*. N'ai-je pas encore une grande ressource et une grande consolation dans le travail, qui est un bienfait de la Providence? »

Un bienfait, oui, surtout pour l'écrivain qui peut se dire : ce travail ne sera pas perdu pour mes semblables; les pensées courageuses et grandes qui auront germé dans mon âme porteront quelque jour leur fruit. Presque tout ce que Ducis a fait offre un but utile.

L'*Épître* où il s'élève *contre le Célibat* des gens sans principes, est remarquable par des peintures animées et par d'heureuses transitions.

Ce n'est que vers la fin que le poète se laisse un peu trop aller à la langueur et au désordre de son sujet. On y trouve pourtant cette apostrophe énergique à un spéculateur immoral :

Pour grossir tes trésors, pour éblouir nos yeux,
A des projets hardis tu commets ta fortune ;
Soudain de créanciers une foule importune
Venant à t'assaillir, sans crédit, ruiné,
D'amis voluptueux bientôt abandonné,
Mais voulant avec art, sous un rire infidèle,
D'un malheur trop certain démentir la nouvelle,
A ton dernier festin je te vois, l'air joyeux,
Parmi les vins brillans, les mots ingénieux,
Les chants, les jeux, les fleurs, le luxe des orgies,
L'éclat des diamans, des cristaux, des bougies,
Promenant tes regards sur vingt jeunes beautés,
Quand le morne dégoût s'assied à tes côtés,
Quand la mort tient la coupe, y boire avec ivresse
Du désespoir qui rit l'effroyable allégresse :
Mais lorsqu'en nous charmant, l'aurore de retour
Dans tes yeux consternés a fait rentrer le jour,
Te voilà dans ta chambre ; et là, seul, en silence,
Maudissant le soleil, le sort, et l'existence,
Je te vois, pour tromper la fortune en courroux,
Croyant que tout s'éteint, que tout meurt avec nous,
Armer tranquillement d'une amorce homicide
Le fatal instrument d'un affreux suicide,

L'approcher de ton front, qui, dans quelques momens....
Le coup part.—Malheureux! tu n'avais pas d'enfans!
Non, tu n'en avais pas : on ne voit point les pères, etc.

Ce trait *tu n'avais pas d'enfans* est d'une grande force. Il fallait s'y tenir; car il n'est pas toujours vrai que le plus doux sentiment de la nature arrête, au bord de l'abîme, un malheureux que la cupidité a égaré. Mais détournons nos regards de ces tristes tableaux.

Je songeais à m'arrêter sur *la Solitude et l'Amour,* où l'on retrouve le style et quelques unes des peintures d'*Abufar,* mais le peu d'intérêt du sujet m'engage à passer à *la Côte des Amans.*

Cette côte, célèbre en Normandie, doit son nom à une aventure arrivée sous Charlemagne, près du vieux château de la vallée d'Andelle. Un jeune villageois nommé Edmond ayant eu le bonheur, dans une partie de chasse, de sauver les jours de Caliste, fille de son seigneur, en devient amoureux et en est payé de retour. Le père de Caliste, instruit de leurs vœux secrets, dont son orgueil s'indigne, promet néanmoins au jeune homme la main de sa fille, s'il peut, sans se reposer, la porter jusqu'au

sommet de la côte escarpée qui domine le château. Cette condition bizarre, et d'une exécution impossible pour tout autre qu'Edmond, loin de l'effrayer, le comble de joie; il se flatte de l'accomplir, et de voir sa mère, sa tendre mère, dont il est l'unique espérance, partager son bonheur. Tout le pays, qui connaît et sait apprécier les vertus des deux amans, s'intéresse à leur sort. Mais comment Edmond pourra-t-il inspirer à Caliste la confiance dont il se sent animé! *Vois-tu*, lui dit-il en lui montrant le mont,

Tous ces joyeux pasteurs de tant d'heureux troupeaux,
Étrangers, peuple, amis, et noblesse et vassaux,
Qui tous, avec ardeur, de tous côtés s'y rendent,
Dont les cœurs sont pour nous, dont les yeux nous attendent?
Vois-tu ce toit d'ermite et son humble clocher,
Où deux tendres pigeons viennent de se percher?
Ils sont de notre amour l'image heureuse et chère.
Songe à ce doux augure, aux désirs de ma mère,
Au grand saint que pour nous j'implore en ce grand jour,
A ce Ciel protecteur d'un innocent amour....

Que d'intérêt dans ces circonstances! Le doux augure des deux oiseaux de la tendresse, arrivant au toit pur consacré par la piété, est d'un

bonheur!... Caliste, pour retenir Edmond, lui montre, à son tour, le chemin dans les airs, le mont effrayant qu'il espère franchir. Il lui répond :

La hauteur de ce mont m'inspire peu d'effroi.
— S'il décroît à tes yeux, il s'agrandit pour moi.

Après ce vers de situation et de sentiment, Caliste (car je suis forcé d'abréger) voudrait renoncer au monde, s'ensevelir dans un cloître, y prier pour son père, plutôt que d'exposer, par une épreuve cruelle, les jours de son libérateur; mais bientôt comprenant, à son désespoir, qu'elle ne pourrait les sauver, même par ce douloureux sacrifice, elle cède à l'arrêt barbare et homicide. Le malheureux Edmond se voit au comble de ses vœux :

Chargé de son amante,
Il semble au haut des cieux la porter triomphante;
Il croit tenir un ange, un divin protecteur,
Qui pour lui du ciel même *a fait fuir* la hauteur. (1)
Il ne se hâte pas, mais sa marche est égale.
Si tu pouvais, Amour, abréger l'intervalle!

---

(1) J'aimerais mieux *abaisse* la hauteur.

Enfin de la moitié tout l'espace est franchi.
Son pas n'a point changé, son corps n'a pas fléchi,
Son fardeau le soutient (1), il en est idolâtre;
On dirait, dans ses bras pressant un corps d'albâtre,
Qu'il porte la Pudeur, ce trésor précieux
Qu'il dérobe à la terre, et qu'il va rendre aux cieux :
Tout le coteau sur lui tient la vue attentive.
On crie : « Encore un pas ! » Il s'efforce.... Il arrive.

Des acclamations s'élèvent de toutes parts. Mais bientôt un morne silence succède à ces transports, quand on s'aperçoit que du haut de la côte rien n'y répond :

On soupçonne en *tremblant* ce silence profond.
Qu'est-il donc arrivé? L'on s'interroge, on *tremble;*
On veut voir les amans, on veut les voir ensemble.
Un vieil ermite, hélas! les suivait d'un peu loin :
Il vit tout, conta tout. Pieux et tendre soin!
C'est là, dit-il, qu'Edmond la déposa vivante,
Là qu'expira l'amant; là qu'expira l'amante.
Ils venaient à la fin d'épuiser leur malheur.
Lui mourut de fatigue, elle de sa douleur.

---

(1) MM. Charles Nodier, Taylor et de Cailleux, en faisant leur *Voyage pittoresque dans l'ancienne France*, se sont rappelé la *Côte des Amans* et cet hémistiche : *son fardeau le soutient.* « Ce n'est pas ici, ont-ils dit, une de ces alliances de mots si communes et si recherchées de notre temps; c'est la nature, la poésie et Ducis. »

Celle du poète se répand ici en plaintes un peu vagues, qui semblent l'empêcher de nous apprendre que le père de Caliste, dans son repentir tardif, fit ériger sur la côte *le Prieuré des Deux Amans*, encore aujourd'hui connu dans le pays. Il oublie aussi, ou ne se sent pas la force de peindre la douleur de la mère d'Edmond, qui nous eût rappelé la mère d'Euryale; et cette omission est d'autant plus sensible, que l'amour maternel occupe plus de place au commencement du récit, que nous avons passé. Sans doute nous devions nous intéresser avant tout aux personnages d'Edmond et de Caliste. Rien de plus enchanteur que l'image de cette jeune vierge, sous les traits de la vertu même, enlevée à la terre, et rendue à sa céleste origine. Il y aurait bien quelque chose à dire à cet *enlèvement* : mais, outre qu'il est autorisé par le père, le peintre (sauf le tutoiement qui semble un peu familier) a entouré son tableau de traits de mœurs et de sentimens assez purs pour nous faire passer sur ce qu'il aurait pu avoir de trop érotique.

Ducis, au reste, traite rarement ces sortes de sujets; et ceux de ses vers qui, comme l'*Envoi*

de cette pièce *à madame Hauguet*, n'ont d'autre mérite que leur agrément et leur grâce, sont du moins sans danger. L'innocence *est avec eux en sûreté*, comme il le dit dans ce passage où il a raison de personnifier ses écrits, un livre étant une société véritable : heureux l'auteur qui a su ne pas la rendre dangereuse !

Voici mon dernier vœu : c'est qu'une mère tendre
Que je n'aurai pas vue, un moment sur ma cendre
Jette un regard sensible où je sois regretté,
Et croie avec mes vers sa fille en sûreté;
C'est qu'un homme d'honneur, ami de la campagne,
Souffre que leur recueil dans ses bois l'accompagne,
Qu'il dise : *Homme et poète, il fut de bonne foi*;
Viens, Ducis, viens aux champs; je t'emporte avec moi.

Il fut de bonne foi. Quel éloge! et qui mieux que Ducis avait droit de se le décerner? Il désire aussi que ses écrits soient lus aux champs : c'est là qu'ils ont presque tous été inspirés et qu'ils seront mieux sentis, car c'est là que l'on apprend à rentrer en soi-même, à se connaître enfin : or, comme le dit notre fabuliste :

Vous êtes-vous connu dans le monde habité?
L'on ne le peut qu'aux lieux pleins de tranquillité :

Chercher ailleurs ce bien est une erreur extrême.
Troublez l'eau, vous y voyez-vous?

C'est dans le calme des passions et de la solitude que Ducis avait vu son âme, qui, long-temps agitée par une ardente imagination, se réfléchit pour nous dans ses vers, comme dans une eau pure et tranquille.

Ses *Épîtres à mon petit Bois, à mon petit Logis, à mon Ruisseau,* etc., nous le montrent sous le même aspect. On sent que toutes ces pièces n'ont guère plus coûté à l'auteur que le bonheur dont il jouit : ce sont des productions naturelles;

Ce que je sens, ce que je pense,
Devient du plaisir et des vers,

dit-il dans son *petit Bois;* et il ne pouvait par une expression plus heureuse nous révéler le secret de son génie.

Lorsque tant de gens se précipitent au-devant de la gloire, Ducis semblait se dérober à la sienne. Un jour toutefois (c'était en décembre 1814), sorti de sa douce solitude par le désir d'entendre au Collége de France son ami Andrieux, l'auteur d'*OEdipe chez Admète* crut

pouvoir assister à ce cours comme un auditeur ordinaire. Mais à peine est-on informé de sa présence, que le murmure le plus flatteur s'élève de toutes parts. Andrieux présentant alors son ami à ses disciples, et paraissant leur dire par son geste et par son regard :

Voilà l'homme qui peut nous servir de modèle!

une acclamation générale retentit dans l'immense et studieux auditoire, où se trouvaient plusieurs hommes de lettres, notamment M. Tissot.

Ce fut pour la littérature un jour de triomphe, étranger à la politique, à l'esprit de parti; triomphe paisible, dont j'aimerais à parler avec détail, car plusieurs de mes condisciples, plus heureux que moi ce jour-là, ont pu me raconter de combien d'hommages Ducis, soutenu par son ami, s'était vu, pour ainsi dire, accablé. Mais lui-même, l'âme encore pleine d'attendrissement, en a consigné le témoignage dans un manuscrit assez en désordre, que j'ai sous les yeux, et où, après une ou deux phrases qu'il m'est impossible de compléter, j'ai le plaisir de lire ce qui suit :

« . . . . . .
. . . . . Andrieux a été écouté avec un grand silence et vivement applaudi. Le discours fini, M. Tissot a proposé aux auditeurs de leur lire ma grande scène d'*OEdipe*. Ils l'ont approuvé avec un vif empressement. La scène a été très bien lue et avec âme, et souvent interrompue avec des applaudissemens extrêmes jusqu'à la fin. Toute cette aimable, honnête, vive et sensible jeunesse m'a témoigné les sentimens du plus grand intérêt. C'est Andrieux qui m'a présenté à elle, moment qu'elle a applaudi avec transport. C'est encore Andrieux qui m'a donné la main pour sortir de la salle, tous ces bons jeunes gens faisant place devant moi, d'une manière touchante, continuant ainsi au travers de la cour, et criant sur mon passage *vive Ducis!* »

Ce n'est pas le style qu'il faut ici chercher, mais l'homme. Sa naïve reconnaissance est pleine de bonne foi, sans fausse modestie. La joie bruyante dont il a joui n'ayant pas laissé de le fatiguer, nous allons le retrouver dans *son petit Logis,* à Versailles, non loin des bois tranquilles de Satori :

Petit séjour, commode et sain,
Où des arts et du luxe en vain
On chercherait quelque merveille;
Humble asile où j'ai sous la main
Mon La Fontaine et mon Corneille,

Où je vis, m'endors, et m'éveille,
Sans aucun soin du lendemain,
Sans aucun remords de la veille;
Retraite où j'habite avec moi,
Seul, sans désirs et sans emploi,
Libre de crainte et d'espérance;
Enfin, après trois jours d'absence,
Je viens, j'accours, je t'aperçoi.
O mon lit, ô ma maisonnette!
Chers témoins de ma paix secrète,
C'est vous, vous voilà, je vous voi!
Qu'avec plaisir je vous repète:
Il n'est point de petit chez-soi!

Il se pourrait bien que cette jolie petite pièce eût été faite, non au retour d'un voyage au modeste *pays latin*, et chez un ami non moins modeste, mais long-temps auparavant, quand Ducis, encore dans la force de l'âge, s'arrachait à ces brillantes sociétés où il se voyait entouré de plaisirs, d'enchantemens et de séductions contre lesquelles il eut pour préservatif le souvenir qu'il conserva toujours de son Élise, sa première femme, souvenir profond que nous retrouverons dans ses derniers écrits. N'en remarquons pas moins, d'après plusieurs passages de ses poésies, qu'il a pu quelquefois avoir besoin de

sa raison, de ses principes, pour se soustraire aux charmes et aux prestiges de son imagination :

Le devoir qui les fuit, vers eux se tourne encore,

dira-t-il tout à l'heure, avec une grande vérité.

L'imagination, source de tant de biens ou de tant de maux, suivant qu'on sait la diriger, ou qu'on s'y abandonne, a jeté dans de graves erreurs plus d'un écrivain illustre, au nombre desquels, pour le dire en passant, nous trouvons le poète enchanteur dont on a quelquefois rapproché Ducis, La Fontaine :

Eh! qui pourrait être surpris,
Lorsque La Fontaine s'égare?

lui écrit son ami Vergier, en réponse à une lettre où le bonhomme, alors âgé de plus de soixante ans, lui avait conté comme quoi il s'était égaré de trois lieues, en songeant à une jeune et jolie personne qu'il avait vue à la campagne. Le facile Vergier continue :

Tout le cours de ses ans n'est qu'un tissu d'erreurs,
Mais d'erreurs pleines de sagesse.
Les plaisirs l'y guident sans cesse
Par des chemins semés de fleurs.

Les soins de sa famille ou ceux de sa fortune
Ne causent jamais son réveil ;
Il laisse à son gré le soleil
Quitter l'empire de Neptune,
Et dort tant qu'il plaît au Sommeil.

Il se lève au matin sans savoir pourquoi faire ;
Il se promène, il va sans dessein, sans objet,
Et se couche le soir, sans savoir d'ordinaire
Ce que dans le jour il a fait.

Voilà d'excellens vers ; mais Vergier et même La Harpe ne traitent-ils pas bien légèrement ce qu'on pourrait, sans trop de rigorisme, blâmer dans La Fontaine, je veux dire son insouciance pour sa famille, son étrange oubli de son fils, de sa femme, et autres licences plus que poétiques? Si c'est là ce qu'on appelle de l'*abandon* et *du laisser-aller*.... Grâce au Ciel! nous n'avons rien de semblable à reprocher à Ducis. J'ai parlé des dangers auxquels a pu l'exposer son imagination ; voyons ce qu'il en dit dans son épître à M. Lemercier :

Imagination, si féconde en prodiges!
Je ne dispute point le charme à tes prestiges.
Mais, Ciel! que de périls et d'attraits sur tes pas!
Je m'y crois près d'Armide, et j'y crains ses appas

Par quel art enchanteur, quelles douces adresses,
Tu sais chercher, surprendre, exciter nos faiblesses,
Nous en ôter la crainte, et verser dans nos cœurs
Le poison des désirs, des transports, des langueurs!
Dans tes états charmans tout brille et se colore;
Le devoir qui les fuit, vers eux se tourne encore.
De tes songes long-temps on aime à se bercer.
Eh! qui de tes romans peut se débarrasser?
Qui sait si ton étrange et suspecte puissance
Ne nuit pas au bon sens, au calme, à la constance,
Que dis-je! à la vertu? Ta flexibilité
Fait, sans cesse, à tous vents mouvoir ma volonté.

Loin de nous prévaloir d'un semblable aveu, mettons la main sur la conscience : qui de nous, avec les passions ardentes de Ducis, aurait su, comme lui, en maîtriser la fougue, et leur donner le change par des rêves pleins d'innocence et de charmes? Avec quel agrément, dans ses poésies légères, il se joue de son esprit! comme il nous en déploie les illusions! Grâce aux sujets sur lesquels il les porte, elles n'ont rien de dangereux. Il n'en est pas toujours de même des illusions du cœur, ou plutôt des sens, qui trop souvent se plaisent à parer de perfections chimériques des idoles de boue. C'est là une des erreurs de l'imagination, que Delille n'a pas

aperçues dans son long poëme, et que Ducis a du moins indiquées dans son épître à M. Lemercier, et dans une autre pièce intitulée *les Trois Amours,* où il donne, aux jeunes femmes surtout, des conseils fort sages :

De mille attraits ce tendre amour abonde ;
Il plaît, surprend, enchante tout le monde.
Mais gare ! gare ! il trouble la raison ;
C'est du nectar, c'est aussi du poison.
Il fait le calme, il souffle la tempête ;
Il vous rend sage, il fait tourner la tête :
Point de milieu. Mais il est tel vaurien,
Doux égoïste, adroit comédien,
Faisant des vers, et que la grâce pare,
Tels que l'étaient et Chapelle, et Lafare,
Chaulieu, *Ninon,* Voltaire, et telles gens,
Francs libertins, pour le vice indulgens. (1)
Un bon Scapin veut-il vaincre une belle,

(1) Ce n'est pas sans intention que Ducis met au nombre des libertins *Ninon,* dont ces messieurs avaient fait un homme, que dis-je! *un Caton, un sage.* L'imagination des poètes va loin, quand elle s'égare; et l'on peut dire que les adorateurs de Ninon et de sa mémoire ouvraient le chemin à ces hommes qui, libres de *préjugés vulgaires,* finirent par aller chercher, on sait dans quels lieux, les divinités des temples qu'ils élevaient *à la Raison.*

Cent fois la nomme adorable et cruelle....
Femmes, fuyez, fuyez tous ces amans;
Fuyez plus fort, lorsqu'ils sont plus charmans :
L'honnête Hymen n'est pas fait pour leur plaire;
Il est trop pur, trop doux, trop sédentaire.
Ailleurs si gais, tous ces brigands heureux
Presque toujours sont maussades chez eux.
J'en ai connu : cette volage engeance
Vit en housards, et hait la résidence.
Hymen! Hymen! Sage et ferme en tes vœux,
C'est le bonheur, non les ris que tu veux.

Le poète peint ici, mais rapidement, quelques uns de ces êtres futiles, *papillons du beau monde*, qui ne peuvent long-temps s'arrêter. Ce sont les bonnes gens, les bonnes femmes surtout, auxquelles il aime à revenir : il en connaît si peu! et il les aime tant, que, pour en trouver, il remonte jusques au grand siècle et plus haut.

Loin de Ninon, Voltaire et telles gens, entrons, par un heureux contraste, entrons avec Ducis dans *le Ménage des deux Corneille* :

Bonnes femmes, je vous salue.
Bien sot qui ne vous choisira!
Oui, quiconque vous connaîtra
A ses amis d'abord dira :

« Par une faveur imprévue
« Qu'il en tombe une de la nue,
« Nous verrons de nous qui l'aura. »

. . . . . .

L'immortel auteur d'*Athalie*,
Et de *Phèdre*, et d'*Iphigénie*,
Ce peintre enchanteur de l'amour,
Qui, plein d'esprit, de goût, de grâce,
Couvert des lauriers du Parnasse,
Charma la plus brillante cour :
En sa maturité sévère,
Dans sa femme que chercha-t-il ?
Une très simple ménagère,
Qui fît avec lui sa prière,
Et répondît : Ainsi soit-il. (1)
Et ces oncles de Fontenelle,
Du *Cid* et d'*Ariane* auteurs,
Ces frères, époux des deux sœurs,
Qui de l'amitié fraternelle
Et conjugale et paternelle
Goûtaient ensemble les douceurs ;
Dont les enfans, troupe agréable,
Gentils, pas plus hauts que leur table,

---

(1) Ducis exagère un peu le contraste : la compagne de Racine n'était pas seulement une ménagère, mais une femme pleine de jugement et d'un esprit élevé, comme on peut le voir par quelques fragmens de lettres qui nous restent d'elle et par ce qu'en dit son fils.

Y montraient, lorgnant tous les plats,
Et le doux ris de l'innocence,
Et leurs dents encor dans l'enfance,
Et leurs petits mentons tout gras :
Sont-ce des femmes adorables,
D'encens, de luxe insatiables,
Que l'hymen mit entre leurs bras ?
Ce n'étaient que de bonnes mères,
Des femmes à leurs maris chères,
Qui les aimaient jusqu'au trépas;
Deux tendres sœurs qui, sans débats,
Veillaient au bonheur des deux frères,
Filant beaucoup, n'écrivant pas.
Les deux maisons n'en faisaient qu'une;
Les clefs, la bourse était commune :
Les femmes n'étaient jamais deux.
Tous les vœux étaient unanimes;
Les enfans confondaient leurs jeux,
Les pères se prêtaient leurs rimes,
Le même vin coulait pour eux.

De ces vers piquans et pleins de naturel, il est tel lecteur qui croira pouvoir conclure avec Chrysale :

Qu'une femme en sait toujours assez,
Quand la capacité de son esprit se hausse
A connaître un pourpoint d'avec un haut-de-chausse.

Les questions les plus importantes étant tou-

jours les dernières sur lesquelles on s'accorde, rien n'a été long-temps plus négligé en France, rien n'y est encore plus imparfait peut-être que l'éducation des femmes. Le ridicule imprimé par Molière à celles qui, dans le cercle étroit de l'hôtel de Rambouillet, avaient fait de la science un abus risible, a paru long-temps si redoutable, que, plutôt d'en exposer quelques unes à ses atteintes, on a mieux aimé les abandonner toutes, d'abord à une ignorance complète, plus tard au luxe stérile des éducations à la mode. Ducis, qui chaque jour en voyait tous les dangereux résultats sur ces créatures futiles, *insatiables d'encens*, de plaisirs, et traitées par des sots de *femmes adorables;* Ducis, dans un moment d'humeur, ne craignit point de rabaisser les héroïnes de son temps bien au-dessous des bonnes ménagères du temps passé. Mais s'ensuit-il que quelques hommes prévenus aient eu raison de s'autoriser de cette boutade et des vers de Molière pour interdire aux femmes toute espèce d'instruction? Quoi! la connaissance des devoirs, cette morale usuelle et sublime, développée par nos orateurs chrétiens, et définie par Marmontel *la science de*

la vie en vue de l'éternité; quoi! l'histoire, qui étend nos idées et forme notre jugement; la poésie, qui nous élève l'âme, enfin les écrits dont le but est de nous rendre meilleurs et plus heureux, seraient inutiles à une femme! Inutiles! lorsque, destinée à devenir la compagne assidue de nos jours, les agrémens de son esprit y pourront jeter tant de charmes, et les lumières de sa raison éclairer si souvent la nôtre! lorsqu'appelée à étudier dès le berceau, à former le cœur d'un enfant, d'un homme en espérance, et à le préparer à toutes les vertus, elle y déposera les premières semences que rien jamais ne pourra remplacer; lorsqu'après avoir guidé la jeunesse d'un fils, dirigé l'éducation de sa fille, elle devra déterminer leur choix à l'époque la plus importante de leur vie; lorsqu'elle-même ayant à se défendre de ses propres faiblesses et des passions des autres; lorsqu'exposée à des clartés trompeuses, elle aura à se prémunir contre les écarts de l'irréligion ou contre les excès du faux zèle; lorsqu'enfin, obsédée par un ennemi non moins dangereux, l'ennui, elle n'aurait pour s'y dérober que les ressources ruineuses du jeu, des bals et des distractions les

plus folles : un esprit affermi par une solide instruction lui serait inutile!

Telle ne pouvait être la pensée de Ducis, qui dut en partie son caractère et son génie à l'esprit élevé de sa mère. Ah! gardons-nous de vouloir rabaisser un sexe à qui nous avons tant d'obligations! C'est une vérité que semble avoir sentie Corneille lorsqu'il nous a donné une si grande idée du caractère des femmes. Si, après lui, et sous Louis XV surtout, elles sont descendues de ces vertus sévères et de cet imposant grandiose que nous admirons dans Pauline, dans Cornélie, dans Pulchérie, dans Léontine, avouons, à la gloire des dames d'aujourd'hui, qu'elles sont bien remontées, non jusqu'au platonisme et à l'hôtel de Rambouillet (elles craignent trop le ridicule), mais du moins se respectent-elles et veulent-elles être respectées, car je ne parle point d'exceptions méprisables.

Déjà les écrits de quelques dames distinguées de nos jours ont porté d'heureux fruits. Le sexe que la nature a établi notre premier juge saura conserver ce titre, et la société entière y gagnera. L'impertinence et la fatuité, hautement

condamnées par celles qui doivent être nos arbitres suprêmes, on ne verra plus bourdonner autour d'elles de ces insectes orgueilleux et sans consistance que doit écraser leur dédain. Si notre esprit est moins léger et si nos mœurs s'améliorent, nous devrons en partie cette heureuse réforme à celle qui s'opérera dans l'éducation des femmes : c'est là qu'est tout notre avenir ; car si les hommes font les lois, les femmes font les mœurs, a dit madame de Staël. Loin donc de négliger leur esprit si fin et si juste, sachons le cultiver et le préserver à la fois du lourd fardeau des sciences stériles et des frivolités qui naissent parmi nous sous leurs pas. Que les élevant à tous les devoirs de leur sexe, ainsi que le veut Fénelon, une instruction solide et une religion éclairée achèvent d'en faire des femmes (je dis des femmes fortes), si nous voulons avoir des hommes.

Revenons à Ducis et à Pierre Corneille : voilà des hommes. Ducis en met un autre en scène ; comme s'il n'osait peindre lui-même l'auteur des *Horaces* et de *Polyeucte*, il évoque Poussin. Voici d'abord comment il apostrophe ce grand peintre, et semble ensuite rivaliser avec lui :

Et toi qui sus cacher ta vie
Loin des cours et loin de l'envie ;
Qui, fuyant ses traits meurtriers,
Avec le travail qui console,
Et la liberté, ton idole,
Dans le calme et sous les lauriers
Mourus au pied du Capitole ;
Si ton art, Poussin, nous l'offrait,
D'une lampe il éclairerait
La modeste chambre de Pierre.
Son ton poétique et sévère
Au premier coup d'œil frapperait.
Le luxe antique on y verrait ;
Le fauteuil à bras dans sa gloire,
Les hauts chenets, la vaste armoire,
Sa table où s'enorgueillirait
De ses Romains l'immense histoire,
Sur la table et la serge noire
Sa large Bible s'ouvrirait ;
Un jour magique y descendrait ;
Un sablier s'écoulerait
Devant la tragique écritoire.
Dans l'auguste alcôve, assez près,
Sous des rideaux purs et discrets
S'enfoncerait un lit austère
Où le doux sommeil l'attendrait.
Volant au ciel, quittant la terre,
L'air pensif, Corneille écrirait.

Sa femme sans bruit sortirait,
Jean La Fontaine dormirait;
Le père Larue entrerait
Pour voir Corneille son compère,
Qu'en silence il contemplerait.

O le pur sang du vieil Horace!
Toi qui si bien nous crayonnas
Sa vigueur et sa noble race,
Et leur mâle et romaine audace
Dans les traits que tu leur donnas;
Oui, dans ce vieillard magnanime,
Dans son *qu'il mourût* si sublime,
Oui, c'est toi que tu dessinas....
Avec quel respect, ô Corneille!
Sur la table où ta lampe veille,
Incliné, j'aurais vu Cinna,
Et Nicomède et Cornélie,
Dont la grandeur nous étonna,
Et Polyeucte où rayonna
Le ciel ouvert par ton génie!
Tu vécus pauvre; mais, dis-moi,
Que pouvaient t'offrir les richesses,
Et la fortune et ses promesses?
Vieux Romain, n'étais-tu pas toi!

Il appartenait à Ducis de nous faire entrer ainsi dans l'intérieur et dans l'esprit de Cor-

neille, de Racine, de Poussin; on sent qu'il est de la famille de ces grands hommes, et qu'en nous peignant des âmes libres, austères et religieuses, il peint aussi la sienne.

C'est là, au reste, ce que ses moindres écrits nous révèlent; tous n'ont pas vu le jour; il en est que garde sa famille, et qui sont, pour ainsi dire, des secrets entre le Ciel et lui. Il y tient note de toute sa conduite, du bien qu'il a pu faire, des services qu'il a rendus, du courage dont il eut quelquefois besoin pendant la terreur pour remplir ses devoirs de religion. Cette habitude de compter ainsi avec soi-même, et de soumettre chaque jour ses actions au Suprême Arbitre, cette habitude salutaire, recommandée par quelques sages et consacrée par Fénelon, mérite d'avoir été pratiquée par Ducis. Peut-être sert-elle à expliquer les initiales que, dans la dernière partie de sa vie, il mit toujours au bas de sa signature. Laissons parler ici M. Campenon : ses conjectures sur ce sujet sont ingénieuses et pleines d'intérêt.

« A dater de 1798, *dit-il*, M. Ducis ne donna plus sa signature sans mettre à la suite les deux lettres S. T. Onze

ans après, en 1809, il ajouta une troisième lettre, et signa ainsi : Ducis, S. S. T. Quelque pressantes, quelque répétées qu'aient pu être les instances de ses amis, qui se perdaient en conjectures sur ce signe, il ne consentit jamais à leur en donner l'explication. J'avais cherché de mon côté à pénétrer le sens qu'il y attachait, et voici comment je fus amené à lui soumettre mes conjectures à cet égard. La veille du jour où il présenta au Roi la collection de ses ouvrages, il vint me demander à dîner, et me lut la lettre qui devait accompagner cet envoi. Quand il en eut achevé la lecture : *Eh bien!* me dit-il, *n'y a-t-il rien là qui vous arrête? M'entend-on bien? Les rois n'ont pas le loisir de deviner.* Pleinement rassuré par ma réponse : *Vous trouvez cela clair,* reprit-il; *c'est pourtant une œuvre de ténèbres. J'ai passé ma nuit à faire ces deux pages, et à les copier de ma belle écriture.* Je le grondai doucement sur cet emploi d'un temps destiné au sommeil, et sur les craintes que j'en concevais pour sa santé; puis ayant lu à mon tour sa lettre, voilà, lui dis-je, quelque chose qui m'arrête; vous tenez à être clair, et il y a un endroit où vous ne l'êtes point. — *Qu'est-ce? voyons; il faut changer cela : oui, sans doute, je veux être clair.* — Eh bien! je défie qu'on entende ce que vous avez voulu dire par les trois lettres placées à la suite de votre nom. Si le Roi vous demande le sens de ce petit hiéroglyphe, que répondrez-vous? — *Je dirai au Roi que c'est un secret, et il n'insistera point.* — J'aurais donc bien mauvaise grâce d'insister moi-même; mais je n'en ai pas besoin : je suis à peu près sûr de vous avoir

deviné. Ces lettres cachent un sens réel; vous n'êtes pas homme à nous donner une énigme qui n'a pas de mot. Or, voici ce que j'ai découvert. Je vois qu'en 1798, après avoir traversé sans reproche de bien mauvais jours, vous avez voulu vous rendre intérieurement ce témoignage, que vous n'étiez pas mécontent de vous-même, et je traduis l'S et le T mis à la suite de votre nom, par ces mots : *Sine tabe*, sans tache. Onze ans plus tard, parvenu à une belle et heureuse vieillesse, et retrouvant le même témoignage au fond de votre conscience, vous avez ajouté une seconde S, qui signifie *senex*, et vous avez signé ainsi : *Senex sine tabe*, vieillard sans tache. Osez dire que je me trompe?

« Pendant que je parlais, il éprouvait un embarras marqué, et je voyais une honnête pudeur colorer vivement sa belle figure. *Mon ami*, me dit-il d'un ton sérieux et après un moment de silence, *je vous l'ai déjà dit, ceci est un secret entre moi et une autre personne; qu'il n'en soit plus question, je vous en prie.*

« Après une pareille défense, je me serais reproché de ramener de nouveau la conversation sur ce sujet. Je ne lui en parlai plus, et je ne vous donne, Monsieur, mes conjectures que pour ce qu'elles valent. Mais elles s'appuient sur de si fortes vraisemblances, elles m'ont semblé si bien confirmées par d'autres observations, que je suis resté persuadé que j'avais deviné juste. »

Mais une pièce qui va nous initier, pour ainsi dire, aux sentimens les plus intimes de notre

auteur, c'est son testament, encore inédit, qui donna lieu un jour à une singulière méprise et au dialogue que je vais rapporter. Un ardent admirateur de Ducis, autorisé à prendre connaissance de cet acte, se présente à une étude où il devait en trouver une copie. Malheureusement, en l'absence du patron, homme aimable et instruit, il s'adresse à un monsieur.... préoccupé sans doute, qui, haussant la voix sans le regarder, lui demande ce que c'était que ce Ducis. — Comment, monsieur! ce que c'était? l'auteur d'*Hamlet* et d'*Abufar* (*pas de réponse*); un écrivain de génie et de caractère (*même silence*); un homme qui, lorsque Napoléon lui frappa sur l'épaule pour lui faire endosser le manteau sénatorial, dédaigna de se retourner. — Monsieur, nous n'avons ici que le testament d'un nommé Ducis, mais celui-là, sans intérêt, n'est pas assurément le vôtre. — Mais, peut-être, monsieur... — Non, vous dis-je : celui dont je parle était un pauvre hère, qui ne laisse guère à ses héritiers que quelques livres de dévotion, et pas un legs un peu.... enfin cela s'entend. — Fort bien, monsieur; je comprends que si Ducis, renonçant à lui-même, se

fût rendu l'esclave des grands qui le recherchaient, son testament, orné de larges dotations, vous eût paru bien plus intéressant; mais il n'en est pas moins Ducis. — Je vous dis que ce n'est pas le même individu. Le testament, que j'ai fort bien présent, est celui d'un brave homme, il est vrai, mais simple, et emmailloté de préjugés gothiques, enfin manquant de cette raison supérieure.... — Monsieur, je ne vous dirai pas que vous n'avez point lu l'acte en question... — Qui, moi? je n'ai point lu!... Eh! tenez, je m'en rappelle un trait impayable : l'homme dont je parle se félicite, entre autres choses, de garder près de lui une vieille servante aveugle et très pieuse, *pour porter*, dit-il, *bonheur à sa maison!*

A ce trait *impayable*, l'ami des lettres affirme que ce testament est bien celui de l'homme illustre, objet de son admiration; que c'est bien ce même homme *emmailloté de préjugés gothiques, enfin manquant de cette raison supérieure*... Notre *Impayable*, alors, s'apercevant que le maître-clerc, qui venait de rentrer, et que d'autres jeunes gens de l'étude riaient de sa bévue, peut à peine en convenir encore, cher-

che le testament, et, moitié riant, moitié déconcerté, fait lui-même la lecture suivante :

TESTAMENT DE JEAN-FRANÇOIS DUCIS.

« Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.

« Averti par mon grand âge et mes infirmités de ma fin prochaine, je dispose ainsi, par ce testament écrit de ma propre main, du peu de bien que je possède.

« Je commence par rendre grâce à Dieu de m'avoir fait naître dans sa sainte religion catholique, apostolique et romaine ; de m'avoir accordé pour père un homme de bien (né en Tarentaise, dans les montagnes de la Savoie, d'une famille vertueuse et ancienne), et pour mère une femme digne de lui, appartenant à la même religion et à la même nation, qui m'ont donné une éducation libérale et soignée, et les plus grands exemples de probité et de christianisme.

« Je crois tout ce que croit et enseigne notre mère la sainte Église, tout ce que Dieu lui a révélé et dont il l'a rendue la gardienne et l'éternelle dépositaire, et j'espère que Dieu m'accordera, comme à mes père et mère, la grâce de mourir heureusement dans son sein.

« Je nomme et institue mes seuls héritiers et légataires universels, mes deux neveux, les deux fils de mon frère Louis Ducis, l'aîné, Jean-Louis Ducis, peintre d'histoire, élève de David ; le second, Georges Ducis, employé depuis long-temps avec distinction dans l'administration générale

des Eaux et Forêts et Domaines, à l'effet de recueillir ma très faible succession. (1)

« Je les charge de payer tous deux à mademoiselle Rose Grancière, une rente annuelle et viagère de cent francs, que je lui ai constituée après le décès de ma mère, pour ajouter à ce qu'elle lui avait laissé par son testament, dont elle m'a nommé l'exécuteur testamentaire dans le temps. Je voudrais pouvoir marquer mieux ma reconnaissance à cette digne fille pleine de religion et d'âme, et qui a contribué beaucoup par ses soins, son attachement et ses vertus chrétiennes, au bonheur de la vie et de la vieillesse de ma mère.

« Je les charge en outre de payer une rente de deux cents francs, également annuelle et viagère, à mademoiselle Marie-Anne Arnoud, fille remplie de religion, de douceur et de bon sens, qui a perdu la vue pendant qu'elle était à mon service, et que je garde auprès de moi à cause de son âge et de sa qualité de bonne chrétienne, pour porter bonheur à ma petite maison.

« Je veux (et telle est ma volonté dernière) que cette rente de deux cents francs soit reversible après son décès et le mien sur la tête de sa nièce Clotilde-Julienne Bissé, femme Barraud, vivant actuellement à Saint-Germain-en-Laye. Cette rente que je lui fais de deux cents francs, et que je déclare reversible sur sa tête, est pour elle la récompense

---

(1) M. Georges Ducis est aujourd'hui chef de division dans la même administration.

de douze ans de bons et fidèles services qu'elle m'a rendus, m'ayant de plus veillé et soigné attentivement avec intelligence et affection pendant plusieurs longues et graves maladies dont il a plu à Dieu de m'affliger.

« Je laisse et lègue à ma chère femme Marie-Magdeleine Moreau, veuve en premières noces de M. Peyre, contrôleur des bâtimens du Roi à Choisy, l'un des plus célèbres architectes de son temps, dont j'étais l'ami; je lui laisse et lègue une dernière, nouvelle et complète édition des *OEuvres et Sermons de Bourdaloue,* qu'on a réimprimée bien à propos, après que la plus funeste des révolutions a couvert chez nous l'État et l'Église de ruines et de sang.

« On ne peut trop répandre par toute la terre ce prédicateur descendu du ciel, dont j'avais l'honneur d'être petit-neveu par ma première femme. Je conjure ma seconde, au nom de notre union conjugale, de lire souvent après ma mort cet admirable prédicateur, trésor de toute la doctrine chrétienne, théologie entière du simple chrétien de tous les climats et de tous les siècles.

« Je la conjure de le prendre pour son guide et son ange dans le chemin du salut, et d'y puiser non seulement les instructions et les affections qui nous rendent la religion si belle et si chère, mais surtout les fermes volontés, les courageuses résolutions qui nous sauvent, et rejoignent à jamais dans le sein de Dieu pour ne plus se quitter, les enfans à leurs pères, et les femmes à leurs maris.

« Je lui laisse et lègue en outre (pour revenir après son décès à mon neveu le peintre, que j'aime tendrement) mon

portrait en grand, fait dans la force de mon âge par madame Guyard, et celui du bon Brizard par la même main, tous deux au pastel, et qui m'ont été noblement donnés et remis, après la mort de madame d'Angiviliers, par M. de Cramayet, son neveu.

« Je déclare que mon portrait à l'huile par Gérard, mon ancien et intime ami, lui appartient uniquement. Je déclare également que la gravure d'après le portrait de Gérard, par Pradier, ouvrage où il a fait éclater le plus grand talent, lui appartient.....

« Ma dernière volonté, après ma mort, est qu'il soit dit, sous la même intention, cent messes basses à ma paroisse, pour le repos de mon âme et pour le repos de l'âme de Berre Ducis, mon père, et de Marie-Thérèse Rappe, ma mère; pour le repos de l'âme de Claire-Élisabeth Huillard, ma première femme, très aimable et très aimée; de ma précieuse et première enfant Aure-Françoise, et de ma pauvre fille Henriette, sa sœur cadette, morte comme sa mère, à la fleur de son âge, dans les sentimens édifians et sincères de la plus profonde et de la plus ardente piété.

« Ma première femme, que j'appelais mon Élise, m'a donné quatre enfans, les deux filles que je viens de nommer et ensuite ma fille Thérèse et mon fils Pierre-François, morts tous les deux au berceau : voilà tous les enfans dont il a plu à Dieu de me rendre père.

« Un de mes plus grands malheurs dans ma vie est d'avoir épousé, en premières noces, une jeune femme d'une santé très délicate, qui m'a été enlevée à vingt-neuf

ans, et d'avoir vu périr successivement et par degrés, sous mes yeux, mes deux filles, mes deux premiers enfans, par la maladie de poitrine, fléau déplorable qui leur fut transmis par leur mère, qui en fut la douce, la chrétienne et première victime.

« Ma dernière intention, pour ma sépulture, est d'être enterré très simplement et à peu de frais, sans le moindre appareil, dans le cimetière de ma paroisse, le plus près qu'il sera possible de ma chrétienne et tendre mère, dont la dernière demeure a été creusée à peu près au milieu de la ligne droite qui serait tirée du pied de la croix qui sépare le cimetière de la ville.

« Je prie mes deux héritiers et légataires universels de donner et remettre le portrait à l'huile par Duplessis, de feu mon frère Georges Ducis, mort doyen de la Cour d'appel de Paris, à madame Ducis, sa veuve, qui le laissera à son fils Paul, mon neveu, jeune militaire dont les supérieurs reconnaissent avec éloge la bonne conduite et la valeur souvent éprouvée.

« Je nomme pour mon exécuteur testamentaire M. Claude Soldini, mon ancien et intime ami, demeurant à Versailles, mon compagnon de Thébaïde et de solitude chrétienne, qui m'a souvent consolé dans mes peines, calmé dans mes émotions, et servi constamment d'exemple et de soutien dans le chemin des vertus chrétiennes et d'ermite. (1)

---

(1) Pour exprimer la durée du sentiment qui l'unissait à cet ami, Ducis, empruntant le langage de la religion, écrivait en 1806 : « Entre Soldini et moi, c'est *in sæcula sæculorum.* »

« Je le prie de vouloir bien accepter comme une faible marque de ma reconnaissance et de notre amitié, une *Petite Imitation de Notre Seigneur Jésus-Christ*, imprimée à Paris, chez Frédéric Léonard, 1712, qui a appartenu au saint curé de Roquencourt. Je le prie en outre de vouloir bien accepter la collection de mes lettres de madame de Sévigné en huit volumes. Je lui demande instamment ici une chose qui ne coûtera point à son cœur, c'est de protéger, si elle me survit, mademoiselle Marie-Anne Arnoud que j'ai gardée avec moi depuis qu'elle est devenue aveugle, et que sa pauvreté, sa vieillesse, ses infirmités et sa cécité rendent si digne de compassion.

« Dans le cas où mon très cher et très ancien ami Gabriel-François Richard, qui sans doute est encore en Angleterre, et que vraisemblablement je n'aurai plus le bonheur de revoir et d'embrasser, dans le cas, dis-je, où il reviendrait à Versailles, je prie mon ami M. Soldini de vouloir bien lui dire combien de fois mes vœux l'ont rappelé vers ma solitude, combien j'ai été peiné de son absence. Je serais charmé qu'il se formât entre eux une amitié particulière. Je leur demande en grâce à tous les deux de ne pas m'oublier dans leurs prières.

« Fait à Versailles, le Jeudi-Saint, 15 avril 1813. (1)

« Jean-François DUCIS.

« S. S. T. »

---

(1) Trois ans avant sa mort.

Lorsque, nouvel Eudamidas, Ducis léguait à ses neveux une partie du bien qui lui restait à faire, il savait que ses intentions seraient religieusement remplies; je n'ai pas besoin de dire qu'elles le furent.

Sa seconde femme, pour laquelle on a dû remarquer sa tendre sollicitude, étant morte un peu plus d'un an avant lui, dans le besoin que son âme aimante éprouva de s'entourer des êtres chers qui pouvaient encore le retenir à la vie, il vint de lui-même demander à M. Georges Ducis et à sa famille de le recevoir, ne voulant plus les quitter. Son neveu, touché de cette preuve d'affection, mit toute sa maison à sa disposition, et bientôt les deux ménages, tantôt à Paris, tantôt à Versailles, n'en firent plus qu'un. Ducis, dès long-temps attaché à ses deux neveux, à leurs respectables femmes, à ses petites-nièces, en parle fréquemment dans son journal manuscrit, dont on pourrait extraire de nombreux détails; mais il importe peu au commun des lecteurs que telle année, tel mois, tel jour, et à telle heure, Ducis ait dîné en famille avec quelques personnes qu'il nomme; qu'il ait assisté aux vêpres à sa paroisse; qu'il ait entendu un

excellent sermon ; qu'il ait prié sur le tombeau de sa mère avec ses deux petites-nièces, etc. Voilà des actes de sa vie que l'auteur d'*Abufar* recueille avec autant de soin qu'un auteur ordinaire en mettrait à nous transmettre les titres de sa célébrité.

Ce journal offre pourtant quelques contrastes. Par exemple, à la date du 17 septembre 1815, Ducis fait mention d'une soirée où il fut amené chez Talma, qui, pour fêter *son parrain*, avait réuni un grand nombre d'étrangers distingués par leurs talens, qui se trouvaient alors à Paris. Comme le maître de la maison les présentait au patriarche de notre littérature, en les lui nommant, Ducis, non moins flatté qu'étonné de se voir entouré des hommages de tant de célébrités contemporaines, s'écria : *C'est vraiment la soirée de l'Europe!* Ce mot fut accueilli par des applaudissemens et répété le lendemain dans Paris. Ducis, néanmoins, ne le rapporte pas dans son journal. Un seul étranger, l'illustre statuaire Canova, semble avoir fixé particulièrement son attention :

« Canova et moi, écrit-il, nous nous sommes pris la main, nous nous sommes bien regardés, assis l'un près de

l'autre sur le même canapé, au bruit d'une société nombreuse et distinguée de grands talens. »

Voici, sous la date du 10 janvier 1816, un autre passage d'un intérêt particulier :

« Aujourd'hui mercredi, j'ai été introduit chez le Roi, aux Tuileries; le Roi m'a reçu avec infiniment de bonté. Il m'a d'abord cité des vers graves et connus; mon effort pour me les rappeler m'a empêché de m'en souvenir. Il m'a parlé de Voltaire, de son immense esprit, qui abondait plus en lui que le génie. Il me parla des séductions de Bonaparte pour me gagner. Je l'ai prié de vouloir bien recevoir sous sa protection royale mes deux petites-nièces, Adèle Ducis, entrant dans sa dix-septième année, et sa sœur cadette Amélie, entrant dans sa quatorzième année, toutes deux élevées très chrétiennement, priant Dieu avec moi et en famille pour la conservation de notre bon et sage Roi.

« Il me répondit qu'il s'en chargeait, et qu'elles ne manqueraient jamais. Il m'engagea à composer des vers utiles aux mœurs chrétiennes et à la vertu. Il me parla de la religion d'une manière simple et auguste, et avec un sentiment profond de piété. M. Dambray, chancelier de France, me remplaça, et je me retirai.

« Le Roi m'appela dans cette audience plusieurs fois *mon cher Ducis*, et avec un accent sensible de bonté.

« Je lui ai exprimé que ce n'était pas la fortune que je

désirais pour mes petites-nièces, mais de quoi exister par les bontés du Roi. Le Roi m'assura bien de sa protection pour elles. »

Quoique cette note ait déjà été imprimée par M. Campenon, je me suis fait un devoir de la copier en entier, parce qu'un critique s'en est autorisé pour reprocher à Ducis d'avoir démenti son caractère indépendant près de Louis XVIII. Examinons cette accusation.

Attaché particulièrement, avant la révolution, à la personne de ce prince, Ducis le voit, après de longs malheurs, revenir en France, et nous apporter, en échange de la guerre et de l'esclavage sous lequel nous gémissions, l'olivier de la paix, et la liberté, qui en est souvent le fruit; fruit nouveau! dont nous savourions d'avance les douceurs; car presque tous nous étions unanimes alors; et Ducis, qui avait montré comment il savait résister à un despote, pouvait sans honte, que dis-je! avec orgueil, se présenter devant un roi son ancien protecteur, qui avait mérité ce titre. Nous avons dit, dans notre Introduction, comment il en fut reçu; nous avons rapporté les vers d'*Œdipe chez Admète* dont le monarque fit à l'auteur

une si heureuse application; nous avons vu, en parlant d'*Hamlet*, le même prince lui citer encore un passage de cette tragédie, dans une circonstance non moins mémorable. Comment un poète, souvent dénigré injustement, eût-il été insensible à une aussi aimable séduction de la part d'un souverain? Aussi Ducis, à la fois naïf et spirituel dans son amour-propre, disait-il un jour à ce sujet : « Racine et Boileau récitaient leurs vers à Louis XIV, et Louis XVIII « me récite les miens. » C'est là de la faiblesse, à la bonne heure, mais je n'oserais la condamner. Le critique auquel je réponds est plus intrépide. Et cependant il a fait des vers aussi quelquefois. Eh bien! si jamais quelqu'un les lui a récités, qu'il se tâte un peu : alors peut-être il sera moins sévère.

Quant à la démarche de Ducis en faveur de ses petites-nièces, elle n'a pas besoin d'excuse : il était naturel qu'il cherchât à reporter sur des personnes qui lui étaient chères à tant de titres, une partie des bienfaits dont il devait jouir si peu de temps. Sa note est du 10 janvier 1816, moins de trois mois après il aura cessé de vivre.

Mais les derniers jours de Ducis n'ont point été perdus, même pour nous, car ses derniers vers semblent révéler un talent tout nouveau. En voici d'abord de bien faits, dans un morceau qu'il n'a pu terminer :

Oui, l'on sert Dieu présent dans toute la nature :
Eh! pourquoi couvrit-il de charmes si puissans
Le lit pur des époux, le berceau des enfans;
Ce fauteuil vénérable où le vieillard succombe,
Le menant sans douleur du sommeil à la tombe;
Mais lui montrant toujours, lorsqu'il est attristé,
Le jour consolateur de l'immortalité?....
Si quelque souvenir charme encor mon vieil âge,
Voyons, d'où me vient-il? Il me vient du village.
Oublirai-je jamais qu'au temps de mes amours
J'ai, quand ma jeune épouse animait nos beaux jours,
Du plus riant vallon parcouru les demeures,
Et qu'à Montmorency l'amour fila mes heures?
Là mon plus vif attrait, là mon plus cher désir,
Quand la terre aspirait la fraîcheur du zéphir,
C'était de voir, errant, travailler les familles,
Accourir les amans, rêver les jeunes filles;
Sans cesse à droite, à gauche, entre leurs doigts charmans,
De voir de leur travail voler les instrumens.
Partout des chants naïfs, des ris, des mains actives;
Partout sur leurs foyers des Baucis attentives,

Les fruits de leur amour jouant dans les berceaux,
Et les vieillards dormant au doux bruit des fuseaux.

Dans l'épître posthume à la mémoire de Sortais, curé de Versailles, je remarque encore cette apostrophe à un prédicateur illustre :

Je t'entends, de La Fage ; et tes quatre-vingts ans
Semblent avoir rendu la force à tes accens.
La France, encore émue, en nouveaux saints féconde,
Croit entendre ta voix que ton geste seconde;
Ton regard est un guide, un appel vers les cieux,
Et ta chaire un grand phare allumé pour nos yeux.

Mais un chant inspiré, pour ainsi dire, en présence de la mort, et que j'ai le bonheur de posséder écrit tout entier de la main de Ducis, quoiqu'il fût alors presque aveugle, ce sont les stances où, plus que jamais détaché de la terre, et, *mort à lui-même*, il semble déjà s'élever dans les cieux. Après avoir, à l'exemple de saint Bernard, exprimé la joie qu'il éprouve de passer, dans son heureuse solitude, ses derniers instans, il continue :

Qu'un vaste empire tombe,
Qu'est-ce, au loin, pour ma tombe

Qu'un vain bruit qui se perd ;
Et ces rois qui s'assemblent,
Et leurs sceptres qui tremblent,
Que les joncs du désert?

Quelle idée aurons-nous des choses d'ici-bas, au moment suprême, si des sceptres près d'être brisés ne nous semblent plus que des joncs agités par le vent; et si le fracas d'un vaste empire qui *tombe*, n'est pour notre *tombe* (remarquons cet écho) qu'un vain bruit qui se perd?

Souffrant, octogénaire,
Le jour pour ma paupière
N'est qu'un brouillard confus :
Dans l'ombre de mon être,
Je cherche à reconnaître
Ce qu'autrefois je fus.

Le poète est presque dans la situation d'OEdipe, au moment où *Thèbes et Cythéron sont déjà loin de lui*, et où un rayon d'en haut vient confusément l'éclairer à travers les ténèbres.

O mon père! ô mon guide!
Dans cette Thébaïde
Toi qui fixas mes pas,
Voici ma dernière heure;

Fais, mon Dieu, que j'y meure
Couvert de ton trépas.

Mais, plus heureux que l'OEdipe de Sophocle, qui, près d'expirer, flotte dans le doute, le chrétien sait où son espoir doit s'attacher :

Mon Dieu, ta croix que j'aime,
En mourant à moi-même,
Me fait vivre pour toi.
Ta force est ma puissance ;
Ta grâce, ma défense ;
Ta volonté, ma loi.

Quelle sublime précision! La dernière stance a quelque chose de divin :

Paul, ton premier ermite,
Dans ton sein qu'il habite
Exhala ses cent ans.
Je suis prêt ; frappe, immole,
Et qu'enfin je m'envole
Au séjour des vivans.

Le 29 mars 1816, Ducis étant sorti de grand matin pour aller entendre la messe à sa paroisse, se plaignit, en rentrant chez lui, d'un violent mal de gorge. Aussitôt tous les se-

cours de l'art lui furent prodigués, mais inutilement; le mal avait fait en trois heures de temps d'affreux progrès. Dans la nuit il appela son neveu, M. Georges Ducis, lui parla avec calme de quelques arrangemens intérieurs, et après lui avoir dit qu'il touchait vraisemblablement à sa fin, mais qu'il était résigné, il le pria de lui lire un chapitre de l'*Imitation*, ce *vademecum* de sa vie entière.

Le 30 mars, au soir, ses souffrances avaient cessé; on le crut beaucoup mieux; le médecin donnait même quelque espérance, mais ce mieux apparent n'était causé que par la gangrène qui s'était jointe à l'esquinancie.

Il se coucha plein de sérénité. Vers dix heures, sa famille, qui l'entourait, craignait de troubler son repos; son repos était désormais inaltérable : il s'était endormi du sommeil des justes pour se réveiller *au séjour des vivans*.

Ses obsèques, qui eurent lieu à Versailles, furent loin de rappeler la pompe solennelle des funérailles de Delille. Quelques parens, des amis en assez grand nombre, et plusieurs habitans distingués de la ville, acquittèrent seuls une dette sacrée. C'était assez pour Ducis; mais trop

peu pour les lettres et pour le siècle dont il fut l'exemple, trop peu pour la patrie dont il est la gloire.

Qu'on ne pense pas néanmoins que je réclame ici pour lui des honneurs qu'il dédaigna toujours. Il n'est qu'un moyen d'honorer un tel homme : c'est de le prendre pour modèle. Or, il ne suffit pas de nous offrir ses traits, empreints même sur le bronze; ce sont ses bons écrits, son âme et tous ses sentimens qu'il faut répandre et faire pénétrer dans nos mœurs, si l'on veut les désinfecter des vices qui les corrompent.

En attendant qu'un gouvernement sage fasse à cet égard ce qu'il jugera convenable, recueillons quelques uns des vers inspirés sur la tombe de notre grand poète à son neveu, M. Georges Ducis, l'un de ses légataires, qui aurait pu hériter aussi de sa lyre :

Grand Dieu, qui le donnas en exemple aux mortels,
Qui le vis tant de fois au pied de tes autels
Incliner un front pur, où fut toujours empreinte
L'humble soumission à ta volonté sainte;
Toi qui te plus à mettre en lui
De toutes les vertus un si rare assemblage;

Grand Dieu! de ton plus digne ouvrage
Pourquoi nous priver aujourd'hui?
Je te rends grâce, au moins, dans mon malheur extrême,
De la seule faveur qui pouvait l'adoucir :
Tu m'as permis de recueillir,
Témoin de son heure suprême,
Sa dernière pensée et son dernier soupir.

C'est ici qu'il repose. Approche-toi, mon frère;
Notre perte est pareille; unissons nos douleurs.
A tous deux il voulut nous tenir lieu de père,
Tous deux nous lui devons un long tribut de pleurs;
Acquittons en commun la dette de nos cœurs;
C'est ici qu'il repose à côté de sa mère.
Vous aussi, mes enfans, approchez; et ces fleurs,
Ces fleurs dont sous ses pas vous espériez naguère,
L'aidant de ses vieux jours à porter le fardeau,
Semer long-temps encor la fin de sa carrière,
Déposez-les sur son tombeau.

Ce tombeau, dont un siècle oublieux ignore aujourd'hui la place, il n'est pas besoin que nous le visitions, comme on allait jadis visiter la tombe de saints personnages pour en obtenir certaines guérisons. Nous aurions bien pourtant aussi quelques maux à guérir : si, par hasard, la soif de l'or, la fièvre des honneurs, la rage des partis ou un esprit servile; si la con-

tagion des préjugés funestes, si l'égoïsme et l'inhumanité avaient pu nous atteindre; si déjà nous nous sentions glacés d'une indifférence mortelle!.... à défaut de pélerinage, recourons du moins à Ducis.

CONCLUSION.

Qu'on enlève, je le suppose, à l'auteur de *Léar*, de *Macbeth*, d'*Abufar*, sa gloire littéraire : l'homme restera; et c'est sur lui qu'il faudra en partie nous former, si l'on veut que la vraie liberté, enracinée dans les mœurs, s'élève parmi nous à l'abri des orages et du souffle impur qui la dessécherait. Ce n'est que quand nous l'aurons affermie par l'éducation la plus forte, que nous pourrons dire, avec le vieillard de La Fontaine, ces mots consolans pour un sage :

Nos arrière-neveux nous devront cet ombrage.

FIN DE LA SECONDE PARTIE.

NOTES.

Page 121.

J'ai rapporté dans un journal l'admirable résignation d'une jeune orpheline *sourde-muette-aveugle*, qui, avec le Glocester de Shakspeare, pourra inspirer à quelque infortuné des réflexions salutaires ; c'est ce qui m'engage à reproduire ici ce fait, dont toutes les circonstances m'ont été attestées.

Une jeune orpheline, sourde-muette de naissance, et de la figure la plus intéressante, Adèle ***, née dans une de nos provinces, de parens que des événemens désastreux avaient ruinés, fut recueillie, après leur mort, par une dame compatissante, qui la laissa près d'elle jusqu'à l'âge de quinze ans dans une ignorance complète. Mais, comme si elle eût prévu le besoin qu'aurait bientôt l'orpheline d'une religion *consolatrice des affligés*, madame S... ne pouvant, sans la langue des signes qu'elle ignorait, l'initier aux préceptes de cette religion pour laquelle les préjugés du monde lui avaient d'ailleurs donné quelqu'éloignement, prit le parti d'envoyer Adèle à l'institution des Sourds-Muets de Paris. Douée d'une intelligence supérieure, elle y acquit en peu de temps les connaissances essentielles. Son âme sensible ne tarda point à s'attacher à la jeune Thérèse, qui, privée comme elle de l'ouïe, et dépourvue

des dons de la fortune, en était dédommagée comme elle par un naturel excellent.

Les deux jeunes amies jouissaient avec délices de leur nouvelle existence, quand madame S..., étant tombée malade, fit écrire à un de ses parens, alors à Paris, de lui ramener Adèle, qui n'avait plus que quelque temps à y rester. Quelle douleur lui causa cette nouvelle, et que de pleurs coulèrent quand les deux pauvres orphelines, qui semblaient pressentir leur infortune, furent obligées de se séparer!

En arrivant près de sa bienfaitrice, Adèle la trouve presque sans connaissance, se jette au pied de son lit, le couvre de ses larmes, veille jour et nuit près d'elle, et lui prodigue sans relâche et ses soins et ses forces. Enfin, succombant à la fatigue, elle est saisie d'une fièvre violente accompagnée de délire. Une ophthalmie, dont elle était menacée, se déclare. Pendant que cet horrible malheur la frappe, madame S... expire, sans avoir fait de disposition testamentaire. Des héritiers éloignés arrivent, et, le dirai-je! ils n'ont aucun égard à la tendresse de leur parente pour la déplorable orpheline; dans une cécité complète, et dans une affreuse ignorance sur sa bienfaitrice, elle est transportée, malgré son agitation, son effroi, à l'hospice d'une ville voisine.

Qu'on se figure le sort de cette infortunée. Que s'est-il passé autour d'elle? où l'a-t-on conduite? et pourquoi l'a-t-on déplacée? Que de questions, de demandes elle aurait à faire, dans son effrayante incertitude! En vain, à l'aide de ses doigts et du talent mimique particulier aux

sourds-muets, veut-elle s'adresser à ce qui l'entoure; personne pour la comprendre, car je ne parle pas de l'infirmier qui lui apporte chaque jour sa nourriture. Mais quand même on la comprendrait, comment faire parvenir jusqu'à elle une réponse? On ne peut dire ici avec l'abbé de l'Épée : « A défaut de portes, il reste des fenêtres pour jeter quelque jour dans son âme. » Tout accès y est interdit... Si quelque bruit du moins interrompait son monotone isolement! Mais le bruit pour elle n'a jamais existé, elle n'en a pas même l'idée(1). Et ce qui l'afflige et l'effraie le plus, c'est qu'aucun témoignage d'intérêt ne semble la chercher. La défiance attachée au malheur et à sa triple infirmité, augmente encore ses craintes. Elle prend le parti de s'abstenir de tout signe, de tout geste, même quand elle peut soupçonner que quelqu'un est là. C'est ainsi que les jours, que les nuits se passent, ou plutôt qu'une nuit sans fin se prolonge pour elle; pour elle le temps dort immobile. Et l'infortunée, au printemps de ses jours, a vu, pour la dernière fois, cette nature ravissante, dont l'imposant aspect, la céleste harmonie, naguère encore, attendrissait son âme! Cette âme aimante, tourmentée du besoin de servir l'infortune, sera donc condamnée à une éternelle inaction, paralysée comme ses sens, enfermée dans son impénétrable prison! Mais le comble des maux, c'est de se sentir séparée d'une amie malheureuse, de concevoir sa douleur, et de ne pouvoir l'informer de son sort!.... « Cette situation me paraît

(1) Il n'est pas rare de voir des sourds-muets de naissance demander quel est le goût ou la couleur du bruit.

d'autant plus déchirante, me disait un ami, que j'y trouve quelque analogie avec ce qui m'est arrivé dernièrement. Tombé tout à coup malade, je m'étais endormi d'un sommeil presque léthargique. En me réveillant à demi, comme étouffé, je sens étendu sur moi, sur ma tête, un linceul. Les yeux ouverts et fixes, et l'oreille attentive, *je ne vois que la nuit, n'entends que le silence*, et je reste glacé, ne doutant point que, par une méprise semblable à celle dont un infortuné venait d'être victime, on ne m'ait enterré vivant. Oh! comment retracer ce qui se passa dans mon âme, en voyant quelle mort allait m'arracher à tout ce qui me faisait chérir la vie, à ma tendre compagne surtout, en me figurant sa douleur, en songeant qu'à peine ai-je passé, inutile, sur la terre, déjà peut-être on m'a descendu au fond de la tombe... A cette épouvantable idée, non moins bouleversé que le pécheur mourant dont parle l'Écriture, *je me roule dans mon désespoir*. Le transport auquel je me suis livré m'a débarrassé de tout ce qui m'oppressait. J'aperçois alors, dans l'obscurité, un peu de jour; bientôt je découvre que je suis..... dans ma chambre à coucher, et qu'enfin mon linceul n'était autre chose que le drap de mon lit au fond duquel, dans mon accès de fièvre, je m'étais enveloppé la tête. Que ressentis-je alors! je ne saurais l'exprimer. Il me sembla, comme Marie Stuart, être *de mon tombeau remonté à la vie!*

Mais toi, malheureuse Adèle, que ne peux-tu de même sortir de ton vivant tombeau, te délivrer de ta prison, dans un mouvement de désespoir.... qu'ai-je dit! le désespoir? Adèle ne le connaît pas.

Ici un jour plus doux, un autre ordre d'idées va soulager notre âme. Approchons. Cette tendre et faible créature, en butte à des malheurs que nous, forts esprits, ne pourrions supporter, d'où vient qu'à travers ses souffrances, la joie, comme le rayon qui va percer la nue, a brillé sur son front? n'en soyons pas surpris : elle va, suivant sa constante habitude, s'agenouiller devant son Créateur, le remercier!.. La voilà qui adresse au Ciel pour sa bienfaitrice, pour sa pauvre amie et pour ses ennemis, ces ardentes prières dont l'expression rayonne dans tous ses traits. Et nous la croyons dans les ténèbres!..... Et nous croyons, nous, avoir tous nos sens!... Mais qu'importe que nous ayons des yeux, si nous ne voyons point? des oreilles, si nous n'entendons point? une bouche, qui ne proclame rien! Notre sourde-muette-aveugle voit, elle, et chante dans son âme les merveilles de la création; loin de murmurer d'un désordre apparent, elle voit ses propres malheurs comme une épreuve à laquelle un Dieu juste et bon a voulu la soumettre; elle entend sa voix qui lui dit : « D'autres viendront à moi par les bonnes œuvres; tu voudrais choisir ce chemin qui te plaît; j'ai choisi pour toi le chemin des souffrances : tu le vois; ma croix est au bout. » Adèle, soutenue par la foi, embrasse en espérance et avec amour ce signe consolateur; il lui tient lieu de tout, comme à tant d'autres infortunés....

Elle était encore en prière, lorsqu'une de ces âmes généreuses, dont le soin le plus doux est de découvrir le malheur, madame D*** ayant été instruite de sa position, accourt à l'hospice, la trouve agenouillée au pied de son

lit, et, retenue par un respect religieux, s'arrête, attend qu'elle se relève, l'embrasse alors et la couvre de larmes. Adèle, étonnée, émue de ces marques de tendresse, est emmenée par madame D***, qui, maîtresse d'une fortune dont elle fait le plus noble usage, fixe tout-à-fait près d'elle l'orpheline. Elle va donc jouir d'une entière sécurité ; mais dans sa cécité incurable, que d'obstacles à vaincre encore, je ne dis pas pour développer toute l'étendue de son esprit, mais pour manifester les premiers besoins de son âme! D'abord, par sa pantomime, elle demande du papier, une plume ; on les lui apporte. Elle écrit, avec toutes les difficultés de sa position, cependant on peut lire ces mots : *Oh! Quelle est ma libératrice? Et qui me l'a donnée?* Madame D*** ne sait comment lui répondre, et se trouve dans le plus pénible embarras. Mais tout à coup, comme inspirée, elle détache un petit crucifix qui est dans sa chambre, et le met entre les mains d'Adèle. Cette heureuse réponse à ses deux questions lui cause une profonde joie. Elle écrit ensuite en tremblant : *Qu'est devenue madame S***, ma bienfaitrice? Si je l'ai perdue, laissez-moi cette croix.* Madame D*** lui ayant serré affectueusement la main, sans lui reprendre le douloureux emblème de la résignation, Adèle comprit la perte qu'elle avait faite, et baigna de ses larmes le crucifix.

Le même jour elle pria *sa libératrice* d'informer Thérèse de son malheur. Madame D*** écrivit elle-même à Thérèse, et en reçut une réponse qui la toucha vivement. Mais elle ne sut encore le moyen de la communiquer à celle qui devait y prendre tant d'intérêt. Mille autres choses dont

elle eût voulu à chaque instant l'informer, la déterminerent à faire aussi venir Thérèse près d'elle. Quel moment pour la sensible aveugle, quand elle reconnut qu'enfin son amie était là pour l'entendre! Aussitôt agitant ses doigts, au bout desquels son âme semblait avoir passé, et s'aidant aussi de ses gestes et de ce talent de suppléer à la parole et de parler aux yeux, elle put transmettre tous ses sentimens à Thérèse, et, ce qui est plus inconcevable, en recevoir tout ce qu'on eut à lui dire. C'est assurément ici le triomphe d'un art prodigieux. Le toucher étant le seul agent qui reste à employer près de la pauvre Adèle, Thérèse lui prend la main, fait avec les doigts de son amie les signes dont celle-ci se servirait pour exprimer ses idées, et lui transmet ainsi toutes les siennes. Madame D***, ravie de tout ce qu'elle voit, apprend elle-même en peu de temps (sa charité est si active!) l'alphabet manuel, et l'heureux emploi qu'elle en fait, achève de combler l'abîme qui séparait des âmes si dignes de s'entendre.

(*) Page 270.

Lettre inédite de Ducis à M. Raynouard.

Monsieur,

J'arrive d'Orléans, et je reçois à l'instant même l'exemplaire que vous avez bien voulu m'offrir de votre tragédie des *Templiers*. J'avais déjà rendu justice à vos talens, à la force, à la précision de vos idées, à l'harmonie de vos vers, et à la pureté de votre style, quand votre *Socrate dans le temple d'Aglaure* concourut dans notre classe pour le prix

de poésie. Vous avez eu la complaisance dans le temps de m'en faire parvenir un magnifique exemplaire. Ainsi, monsieur, j'ai deux remercîmens à vous faire. Je vais répondre à plusieurs lettres qui m'attendaient à mon retour ; mais dès que je serai libre et rendu au silence, je lirai votre tragédie des *Templiers* avec tout le plaisir et tout l'intérêt qu'elle a fait si justement éprouver à vos spectateurs. Il est beau que Melpomène fasse au moins un grand exemple sur la scène des grands coupables, et attire enfin nos hommages et nos larmes à la vertu malheureuse. La tragédie est une seconde histoire, mais vivante et terrible, et faite pour graver de grandes leçons et de longs souvenirs; rendez toujours ce service aux hommes avec le même succès, et recevez, je vous prie, Monsieur, l'assurance de mon estime pour vos talens et votre personne.

JEAN-FRANÇOIS DUCIS.

Versailles, le 25 messidor, an XIII.

La suscription porte :

A Monsieur, Monsieur Raynouard, auteur des Templiers, *au Théâtre-Français, rue de la Loi, à Paris.*

Avec ces indications, la lettre a échappé à ce mot banal : *inconnu*, qu'un employé des postes avait mis, il n'y a pas long-temps, au bas d'un des noms les plus illustres de l'Europe. *Inconnu !* il l'était en effet dans son quartier ; n'en soyons pas surpris : l'ignorance la plus complète est souvent logée, à Paris et ailleurs, auprès des plus hautes lumières. Pour en prendre un exemple dans notre sujet,

Versailles est assurément, par sa position et par le grand nombre de personnes éclairées qui l'habitent, une des villes de France les moins étrangères à ce qui nous honore : cependant, lorsqu'en 1815 les alliés occupèrent ce royal séjour, informés que Ducis y résidait, ils voulurent lui donner une sauvegarde ; les soldats chargés de la lui porter, n'ayant pu trouver sa demeure qu'après de longues informations, avaient peine à comprendre qu'un homme dont le nom était parvenu jusqu'à eux, fût si peu connu de ses voisins. Les barbares !

(*) Page 125.

Le sujet du *Roi Léar* que Shakspeare a pris à d'anciennes chroniques citées par M. Guizot, a aussi été raconté longuement et avec intérêt par Jacques de Guyse, historien du quatorzième siècle, et frère mineur du couvent des Récollets de Valenciennes, où il est enterré, après y avoir écrit en latin sa curieuse histoire du Hainaut. Le manuscrit de cet ouvrage, à demi rongé par le temps, était encore, il y a quelques années, enseveli dans une de nos bibliothèques, lorsque M. le marquis de Fortia l'a exhumé, commenté, traduit et fait imprimer avec un luxe dont l'humble religieux, qui se qualifie *minor minorum*, eût été confus. Pour que rien ne manquât à sa gloire, MM. de Chateaubriand, Raynouard, Saint-Marc-Girardin, et de Reiffenberg, n'ayant pas dédaigné de s'occuper de notre récollet, j'avais, moi, prophète indigne, annoncé, dans deux recueils différens, sa résurrection..... Mais le

temps n'est point aux miracles ; et il en faudrait un pour ressusciter complétement, je ne dis pas seulement un récollet mort depuis des siècles, mais bien des vivans du temps où nous vivons, si nous vivons pourtant, ce dont on peut douter, littérairement parlant. En attendant que cette vie littéraire, et si belle et si pure, nous revienne dans tout son éclat, constatons les travaux de ces hommes qui, à l'aide d'une critique lumineuse, vont parcourant la nuit des âges, et s'enfoncent dans le passé, comme pour échapper au présent.... C'est à l'année 802 avant l'ère chrétienne, que M. de Fortia place la mort de Léar, après un règne de soixante ans.

(*) Page 330.

De savans biographes, et M. Villemain, dans son ouvrage d'une vaste érudition sur la *Littérature du Moyen âge*, avaient décerné en partie à Charles d'Orléans le titre de fondateur de notre Parnasse, à tort adjugé par Despréaux à Villon. Mais voilà que M. Crapelet vient de tirer de la Bibliothèque Royale et d'imprimer, comme on sait qu'il imprime, un manuscrit de Ballades et autres Poésies d'Eustache Deschamps, qui les a écrites presque toutes avant que Charles d'Orléans fût au monde! Ainsi donc, Eustache Deschamps, bailli de Senlis, pourra désormais réclamer son droit d'aînesse, sur le prince même? Pourquoi non? il n'y a pas ici de principauté. Vive la république. ... des lettres! Les morts eux-mêmes y reprennent leur place ; et celle de Deschamps ne sera pas à dédaigner. On trouve dans ses vers, outre des détails curieux pour

notre histoire, une verve de mauvaise humeur qui plaît assez dans un bailli, et qu'on est étonné de trouver dans un homme de la cour, car Deschamps y avait aussi une charge. C'est une rareté que la physionomie de ce *courtisan satyrique*, comme l'a qualifié M. Raynouard dans l'éloge qu'il a fait des poésies d'Eustache Deschamps et des savantes recherches de son éditeur. La Ballade chez notre bailli misanthrope n'est pas *une chose fade*, comme on peut en juger par ce début où il apostrophe son siècle :

Age de plomb, temps pervers, ciel d'arain,
Terre sanz fruit, stérile et brehaingne,
Peuple mandit, de doleur plain,
Il est bien drois que de vous tous me plaingne.

Ce n'est donc pas d'aujourd'hui qu'on se plaint que *le siècle est dur*. Si cela peut nous consoler, jetons les yeux sur le temps où Deschamps a vécu, nous y trouverons avec le nôtre de tristes ressemblances ; par exemple, l'épidémie qui désola une partie de l'Europe en 1373, et contre laquelle le poète prescrit des remèdes dont nos médecins sembleraient avoir profité ; en voici quelques uns :

Qui veult son corps en santé maintenir,
Et résister à mort d'épidémie,
Il doit courroux et tristesce fuir,
Laissier le lieu où est la maladie,
Et fréquenter joieuse compaignie ;
Boire bon vin, nette viande user;
Port bonne odeur contre la punaisie,
Et ne voist hors s'il ne fait bel et cler....
Boire matin et mener sobre vie,
Face cler feu en sa chambre tenir;

De femme avoir ne li souviengne mie....
Soit bien vestus, ait toudis chière lie....
De grosses chars et de choulz abstenir....
Cler vin avoir; sa poulaille rostir....

Une autre maladie dont la contagion n'a fait que s'étendre chez nous, comme nous l'avons observé, c'est la cupidité. Il n'est guère d'état auquel Deschamps ne la reproche. Les avocats ont d'abord leur mercuriale : « Amy », dit un d'eux au client qui ne l'a pas assez payé :

Amy, fay ta geline (*ta poule*) pondre,
Et apporte assez, c'est de quoy,
Car en ton fait goute ne voy.

« Je ne vous entends pas du tout, » dit Sganarelle, dans Molière, au paysan qui lui explique son fait avant de l'avoir payé. Rencontre remarquable entre deux écrivains, à une si grande distance! La nature est partout la même. Voulez-vous la voir sous d'autres formes? allez, sans l'appui d'un banquier ou d'une jolie femme, demander justice à tel homme en place; c'est parler morale à un agioteur. S'il ne vous répond pas aussi naïvement que l'avocat de Deschamps et que le médecin de Molière : *Ami, fais ta geline pondre;* ou bien : *Je ne vous entends pas*, il vous éconduira avec une grimaçante politesse, ou même avec un froid sourire, à travers lequel vous lirez dans son âme. Ainsi les passions ne font que changer de masque; et dans le long miroir qui en reproduit les métamorphoses, nous voyons toujours l'homme.

Quand je dis l'*homme*, j'entends aussi les femmes. Notre

vieux satyrique les pince quelquefois. Dans son *Miroier de Mariage* il découvre des secrets de toilette, des artifices de coquetterie, qui, à la vérité, paraîtraient aujourd'hui bien faibles : l'art était encore dans l'enfance, ou plutôt dans une ignorance gauloise, qui ferait pitié à nos belles ; c'est chez elles que, bien évidemment, *il y a progrès*. Ce n'est point en l'an de grâce 1835 que leurs coquetteries iront consulter un vieux miroir, elles qui déjà ne vont plus à l'*École des Femmes*. Mais laissons ces innocentes colombes.... Deschamps fait la guerre aux oiseaux de proie, aux concussionnaires, à ces grands voleurs qui se rient des lacs de la justice, tandis que de pauvres volereaux vont s'y prendre, et n'ont point de grâce à espérer. *Ce sont les corbeaux qu'on épargne*, disait Juvénal, après avoir flétri les Rapinats de son temps, qui, comme les nôtres, allaient sur une terre voisine jouir de leurs brigandages, et du ciel qui les condamnait.

Où la guêpe a passé, le moucheron demeure,

ajoutait La Fontaine; et voici un rapprochement plus remarquable encore entre lui et Deschamps, qui dit :

Justice pugnist petis cas,
Petites gens prant à ses las....
Mais quant il vient une fort monche
A la toile, cil fait le louche
Qui la deust prandre et happer.

Les événemens politiques n'offrent pas moins d'analogie avec ceux de notre époque. M. Crapelet, après en avoir remarqué plusieurs dans son *Précis historique et littéraire sur Eustache Deschamps*, ajoute :

« Ce qui surprendra surtout le lecteur attentif, c'est de trouver dans un écrivain du quatorzième siècle la description de cette scène affreuse renouvelée dans la journée du 20 juin 1792, où la couronne des rois de France fut transformée en un bonnet rouge. Les maréchaux de Normandie et de Champagne viennent d'être massacrés par Étienne Marcel, dans le palais même et sous les yeux du Dauphin Régent (depuis Charles V),

« ..... Et leurs corps ruez
En mi la court, en la présence
Du prince. Ce fut grant offence
De faire aux gens du souverain
Cas si énorme et si villain.
Et encores qui plus fut là,
Le Régent por l'eure affula
Un chaperon de la livrée
Qui estoit de rouge et de pers.
Telz crimes fait moult à reprandre,
Qui traîtreusement fut fet
L'an mil trois cent cinquante et sept,
Vingt-deux jours dedenz février. »

Il faut convenir, toutefois, que notre révolution de 93, *contrefaçon* d'une autre, ou *nouvelle édition*, comme on voudra, a été augmentée *considérablement*. Puisse-t-elle enfin suffire à notre instruction!

FIN DES NOTES.

TABLE ANALYTIQUE.

A MON PÈRE.

Cause et but de mes *Études* sur Ducis, page 3 *et suiv.*

INTRODUCTION.

TRAITS GÉNÉRAUX.

Pourquoi Ducis n'est pas plus répandu en France, 8. — Son origine, sa religion, son indépendance. Résiste à Napoléon, se dérobe aux honneurs, et se réfugie dans la médiocrité, 10 *et suiv.* — Fragment de lettre à M. Népomucène Lemercier. Détachement sublime des choses d'ici-bas, 13. — Ce que Ducis pensait de Voltaire; ce qu'il n'a pu en dire dans son discours de réception à l'Académie Française, 14, 15. — Sa tendre sollicitude pour Talma, 16. — But des ouvrages de Ducis, 17. — A-propos de Louis XVIII, 18.

PREMIÈRE PARTIE.

DUCIS DANS LA POÉSIE DRAMATIQUE.

Ne perd jamais de vue l'utilité morale, 19. — Considérations sur le théâtre, 20. — Pourquoi de grands moralistes l'ont condamné, 23. — Son influence sur les mœurs, 24.

AMÉLISE.

Première tragédie de Ducis. Comment, jeune encore, il reçut, du génie de Racine, l'étincelle électrique, 25.

HAMLET.

Tragédie romantico-classique, entre la statue de saint Christophe et l'Apollon du Belvédère, 26. — Dédains de Lekain pour Shakspeare, 28. — Talma estimait peu les ouvrages de Voltaire, 29. — Analyse d'*Hamlet*, 30. — Shakspeare n'a point douté de la Providence, 27. — Matérialistes renvoyés à l'école d'une femme, 34. — Rapprochemens entre l'*Hamlet* anglais et le nôtre. Les grandes scènes du spectre et de l'épreuve, telles que les ont jouées à Paris les comédiens de Londres, 36 *et suiv.* — Différence des deux systèmes littéraires, 42. — Épouse coupable, entraînée de l'adultère au parricide, 43. — Remords. Scène de l'urne, 45. — Clémence divine. Doute. Désespoir. Suicide. Tort de Voltaire, 47 *et suiv.* — Vers de *Sémiramis*, 50. — Vers d'*Hamlet* cités par Louis XVIII, et rapprochés des dernières paroles de Charles V, 51. — Nouvelle unité, signalée dans plusieurs de nos chefs-d'œuvre, 53 *et suiv.* — Du rire dans la tragédie, 59. — Ses inconvéniens, notamment dans *Hamlet*, 60. — Opinion de M. Villemain sur la scène des *Fossoyeurs*, 61. — Avantage qu'on pourrait tirer du ridicule dans un sujet tel que Junius Brutus, 63. — *Post-Scriptum* sur la *Lucrèce* d'Arnault père, 64.

ROMÉO ET JULIETTE.

Heureux emploi que fait Shakspeare du ridicule dans l'exposition de cette pièce, 66. — Misérable esprit de parti, d'autant plus odieux, qu'on s'intéresse davantage aux deux amans qui en sont victimes. Les scènes d'amour sont la route la plus sûre, mais aussi la plus facile pour aller au cœur, 68. — Ducis, guidé par Dante, suit un autre chemin, et va droit au but qu'il a eu de nous faire connaître l'effroyable esprit de vengeance et de représailles, 68 *et suiv.*

OEDIPE CHEZ ADMÈTE.

Allusions qu'offre cette tragédie, 78. — Rapprochée de l'*Alceste* d'Euripide et de l'*OEdipe à Colonne* de Sophocle, 80 *et suiv.* — Ducis corrige la fatalité, ce que n'avait pas fait Voltaire dans son *OEdipe,* 82 *et suiv.* — Combien cette croyance est dure, aride et repoussante. Exemples, 83. — Quel baume salutaire la résignation chrétienne répand sur nos blessures. Vers sur ce sujet, 85. — Sophocle semble avoir entrevu l'idée de la Providence ; mais Ducis, éclairé par la religion, lui est bien supérieur. Il ne doit qu'à lui-même l'admirable scène où le roi de Thèbes pardonne au coupable Polynice, 87 *et suiv.* — Après ce pardon, OEdipe, ainsi qu'un autre juste, disparaît de cette terre, au milieu des orages, 93. — Antigone, 95. — M. de Lamartine dans la Providence, M. V. Hugo dans la Fatalité, 96.

LE ROI LÉAR.

Analyse de cette tragédie, 98. — Rapprochée de la comédie des *Deux Gendres*, 100. — Leçon aux enfans ingrats, et aux parens injustes. Caractère touchant de la fille de Léar. Délire de ce vieux roi. Citation du plus haut intérêt, 101 *et suiv.* — Bizarre digression, 112. — Léar comparé à l'Ajax de Sophocle et à l'Hercule furieux d'Euripide, 116. — Scènes de Shakspeare pleines de philosophie et d'originalité, 117 *et suiv.* — Un suicide, 121. — Autre scène où l'expression du poète anglais semble plus pathétique que celle de Ducis, 123. — Notre langue dédaigneuse *s'humanise* pourtant, 124.

MACBETH.

L'homme faible qui, à l'aspect du crime, n'a pas fui d'horreur, y tombe, et n'ouvre les yeux qu'au fond de l'abîme. Macbeth ne paraît pas assez aveuglé par l'ambition. L'espèce de fatalité qui, dans Shakspeare, l'entraîne, semble le rendre moins odieux, 126 *et suiv.* — Ce qui se passait sous le Consulat chez nos *Tireuses de Cartes*, 129. — Efforts de Macbeth pour remonter à l'innocent état d'où il est déchu. *Jamais!* mot des damnés. Spectre de Banquo; spectre de Duncan : peinture vivante du remords. Enfer anticipé, 133 *et suiv.* — Le Macbeth français croit s'y arracher, en s'attachant à la couronne; elle lui échappe : Malcolm, l'héritier de Duncan, reparaît, 133. — Changement dans l'âme de Macbeth. Son infernale épouse

reste la même, et, dans son sommeil, ne rêve que le crime. Songe en action, 144. — Scène de l'Écharpe, 149. — Pourquoi les classiques n'admettent point de repas dans nos tragédies, 155.

OTHELLO.

Cette pièce a l'avantage que tout s'y rapporte à un seul but : le châtiment d'une faute commise envers l'autorité paternelle. Effrayante leçon donnée aux jeunes personnes, 156. — Othello. Sa jalousie, telle que l'a conçue Shakspeare, est le monstre des déserts de l'Afrique. Quel autre monstre il a placé auprès de cette passion effroyable. Jago. Inconvéniens de ces sortes de caractères, 159 *et suiv.* — Dénouement d'*Othello*. La défense d'ensanglanter la scène n'est pas seulement une règle de goût, 162. — Shakspeare considéré comme écrivain moraliste. Contrastes dans ce génie bizarre, *ibid.* — Ducis devait-il l'imiter en tout? 163. — Enfin, Ducis n'a-t-il été qu'imitateur?

ABUFAR.

La plus originale peut-être de nos tragédies par la peinture des mœurs. Détails pleins de douceur et de charmes, mais insuffisans, même dans une *tragédie pastorale*, 164 *et suiv.* — Caractère du fougueux Farhan. Sa scène avec son père est un modèle d'éloquence poétique, 170 *et suiv.* — L'ami des mœurs et des lois aux amis de la liberté, 176. — Une tache dans *Abufar;* les auteurs de

Phèdre et de *René* ont su l'éviter, 180. — Les *Scythes* de Voltaire dénués de vérité locale, 182. — Style d'*Abufar* à la fois naïf et riche d'imagination, *ibid.* — Ce qui, à l'époque où parut cette tragédie, dut plaire aux malheureux Français, 183.

FOEDOR ET WLADAMIR.

Le poète nous transporte du fond de l'Arabie au milieu de la Sibérie. Aspérités et ressources qu'offraient au talent ces contrées, pour ainsi dire, vierges, 184 *et suiv.* — Lettres de Thomas et de Ducis sur la Grande-Chartreuse, 186. — Description d'un hiver sans exemple, 188. — L'auteur cueille encore, au milieu des frimas et malgré les glaces de l'âge, les fleurs les plus brillantes. Citations, 190 *et suiv.* — Dévouement héroïque des religieux hospitaliers. Difficulté de faire tolérer sur notre scène l'héroïsme en capuchon, 195.

Résumé. — En quoi Ducis diffère de ses devanciers. Son génie ne pouvait être apprécié de La Harpe. La partie du *Cours de Littérature* relative au théâtre est trop souvent exclusive et systématique, 196.

Post-scriptum. Citation extraite de l'article de M. Raynouard sur ces *Etudes,* 199.

SECONDE PARTIE.

DUCIS DANS SES POÉSIES DIVERSES, SES LETTRES, LES DÉTAILS DE SA VIE, ETC.

Ce qui donne à ces écrits une empreinte individuelle. Leur classification, 202.

SENTIMENT RELIGIEUX.

Est l'âme des écrits de Ducis, 204.

PIÉTÉ FILIALE.

Épître et Lettres touchantes de Ducis sur la convalescence de sa mère. La femme forte, 205. — Sa mort, 209. — Ce que Ducis dit de son père, 210. — Ce que notre poète éprouve en visitant la Savoie, 211. — Quelques uns de ses vers à M. Droz, 214.

AMOUR FRATERNEL.

Épître à une sœur. Piquante description d'un dîner de famille, 215 *et suiv.* — Lettre de Ducis sur la mort de son frère Louis Ducis, 220.

TENDRESSE CONJUGALE ET PATERNELLE.

Épître de l'auteur convalescent à sa femme, 221 *et suiv.* — Il perd sa femme et ses deux filles, 223. — Douloureux silence, qu'il rompt enfin, 224. — Il resserre plus

tard d'autres liens de famille. Sages conseils à son neveu le peintre, et qui peuvent servir à tous les artistes, 225 *et suiv.* — Autres marques de tendresse à ses deux neveux, 229.

CHARITÉ.

Pourquoi placée ici avant l'amitié même : les malheureux étaient les premiers amis de Ducis, 230. — Lettre à Bernardin de Saint-Pierre, 231. — Conseils aux riches. Avis aux usuriers. Placement au plus haut intérêt, 233. — Lettre à Talma. Origine du titre de *filleul* donné par l'auteur à l'acteur. Nouveau tableau de M. Louis Ducis, 235. — Épître à une jeune dame de charité. Saint Vincent de Paul, 236.

AMITIÉ.

Le curé de Roquencourt. Portrait du bon pasteur. Notice de Ducis sur son vertueux ami. Admirable écrit de ce digne prêtre. Sa mort, 239 *et suiv.* — Thomas. Beaux vers et belle action de cet homme de bien. Lettres touchantes qu'il écrit à Ducis. Leurs tristes pressentimens trop tôt réalisés, 246 *et suiv.* — Deleyre. Tyran domestique, misanthrope et athée. Conseils qu'il reçoit de Ducis et de Jean-Jacques, 257 *et suiv.* — Ducis sait parler à chacun de ses amis le langage qui leur convient. Épîtres à Richard. Le spectacle des chiens tragiques. Parodies. Auteur supérieur à ses ouvrages, 264 *et suiv.* — Lettres pleines d'originalité. Cabinet d'un poète, bigarrures,

265 *et suiv.* — Ducis exempt de toute jalousie. Justice que lui rend son ami Andrieux, 267. — Noble désintéressement de Ducis à l'occasion des prix décennaux. Avec quelle estime et quelle chaleur il parle de l'auteur des *Templiers* et de ses autres rivaux de gloire, notamment du chantre de l'*Imagination*, 269 *et suiv.* — Mort et funérailles de ce grand poète. Parallèle entre Ducis et Delille. Le chien du pauvre, 272 *et suiv.* — Épître à Andrieux, dont l'intimité avec Collin a réalisé de nos jours cette amitié si bien peinte dans *Brutus et Palaprat*, 283 *et suiv.* — Épître aux mânes de Florian, 287. — Épître à Népomucène Lemercier. Heureux instinct de La Fontaine et de Panard, 288. — Digression où Ducis s'abandonne à ses douces rêveries. Sa fière indépendance, soumise à Dieu seul. Les écrivains les plus religieux ont été les plus libres. Ce qu'en dit M. Royer-Collard. Leur courageuse indépendance devant Louis XIV, 289 *et suiv.* — Ducis eut aussi besoin de courage avec Talma, car nos rois de théâtre veulent être flattés aussi, 293. — Brizard honoré de l'amitié et des larmes de Ducis. Lettre intéressante qu'il écrit à sa veuve. Épitaphe de Brizard. Réflexions qu'elle fait naître. La liberté, d'abord innocente et pure, est bientôt transformée en furie sanglante. Épître à M. Soldini sur ce sujet et sur l'amitié chrétienne, 294 *et suiv.* — Profanations dont notre poète garantit le tombeau de Thomas, 298. — Épître à Bitaubé. Vers sur Joseph, 300. — Épître à M. Campenon. Vers sur l'Enfant prodigue, 301. — Épître à M. Droz. Vers sur

l'éducation des enfans et sur l'art d'être heureux, 203. — *Courte et bonne.* Joie fugitive, 306. — Épître à Vien, *ibid.* — Épître à Gérard, et lettre de Ducis sur ce grand peintre, 309. — Vers et lettres à madame Victoire Babois, 313. — Lettres à MM. Campenon et Lemercier. Fin du chapitre de l'*Amitié.*

AVERSIONS. HAINE GÉNÉREUSE.

Inspirées par nos vices et par des préjugés funestes. Amour de la patrie et de l'humanité. Comment Ducis les sert. Satire de nos mœurs. Boutade originale, 320. — Lettre énergique écrite au fort de la terreur, 321. — A-propos remarquables et pleins de poésie. Ducis à la Malmaison. Sa *sauvagerie*, 322. — Nouvelle tentative de Bonaparte pour le gagner. Le poète, dupe quelque temps de sa bonne foi, ouvre les yeux, et reconnaît *le despotisme incarné*, 324.— Promenade au bois de Satori, 325.— Aversion pour la guerre et pour l'*Iliade,* 326. — Ducis traité de *bonhomme* par Napoléon. Mot de Talma, 328. — Les refus de Ducis ne pouvant être compris, on déclare sa tête *renversée,* 328. — Sa protestation. Vers de Charles d'Orléans et d'Alain Chartier, 330. — La fortune comparée à une courtisane, 334. — Motifs de la haine de Ducis contre Napoléon, 335. — Vers sur le couronnement, 336. — Aversion de Ducis pour la politique, 339.

COMPLÉMENT MORAL ET LITTÉRAIRE.

Ducis presque dans la misère. Sa résignation, sa gaîté. Lettres touchantes à Bernardin de Saint-Pierre. Consolation dans un travail utile, 340 *et suiv.* — Épître contre le célibat, 344. — La Côte des Amans, 346 *et suiv.* — Le dernier vœu de Ducis est que l'innocence soit en sûreté avec ses écrits, 350. — Les vers de Ducis gagnent à être lus aux champs. Épîtres à son petit Jardin, à son petit Bois, etc. Il en sort pour aller au Collége de France, 352 *et suiv.* — Il revient à son petit Logis, 354. — Rapprochement entre Ducis et La Fontaine, 356. — Erreurs de l'imagination qui se plaît à parer de perfections chimériques des idoles de boue. Ninon mise au rang des *sages* par des gens qui ne l'étaient guère, 359. — Le Ménage des deux Corneille. Éducation des femmes, indispensable, si nous voulons avoir des hommes, 361 *et suiv.* — Ducis avec Poussin, Corneille, Racine, La Fontaine, Larue, est comme en famille, 367. — Journal de Ducis. Compte qu'il se rend, 369. — Explication des initiales placées après sa signature, 370. — Plaisante méprise et lecture de son Testament, 371. — Une soirée chez Talma, 381. — Une audience particulière de Louis XVIII, 382. — Derniers vers de Ducis. Chant du cygne. Sa mort, 385.

CONCLUSION.

L'éducation des mœurs et de l'exemple, celle de Ducis, peut seule enraciner la liberté dans notre sol mouvant, 392.

NOTES.

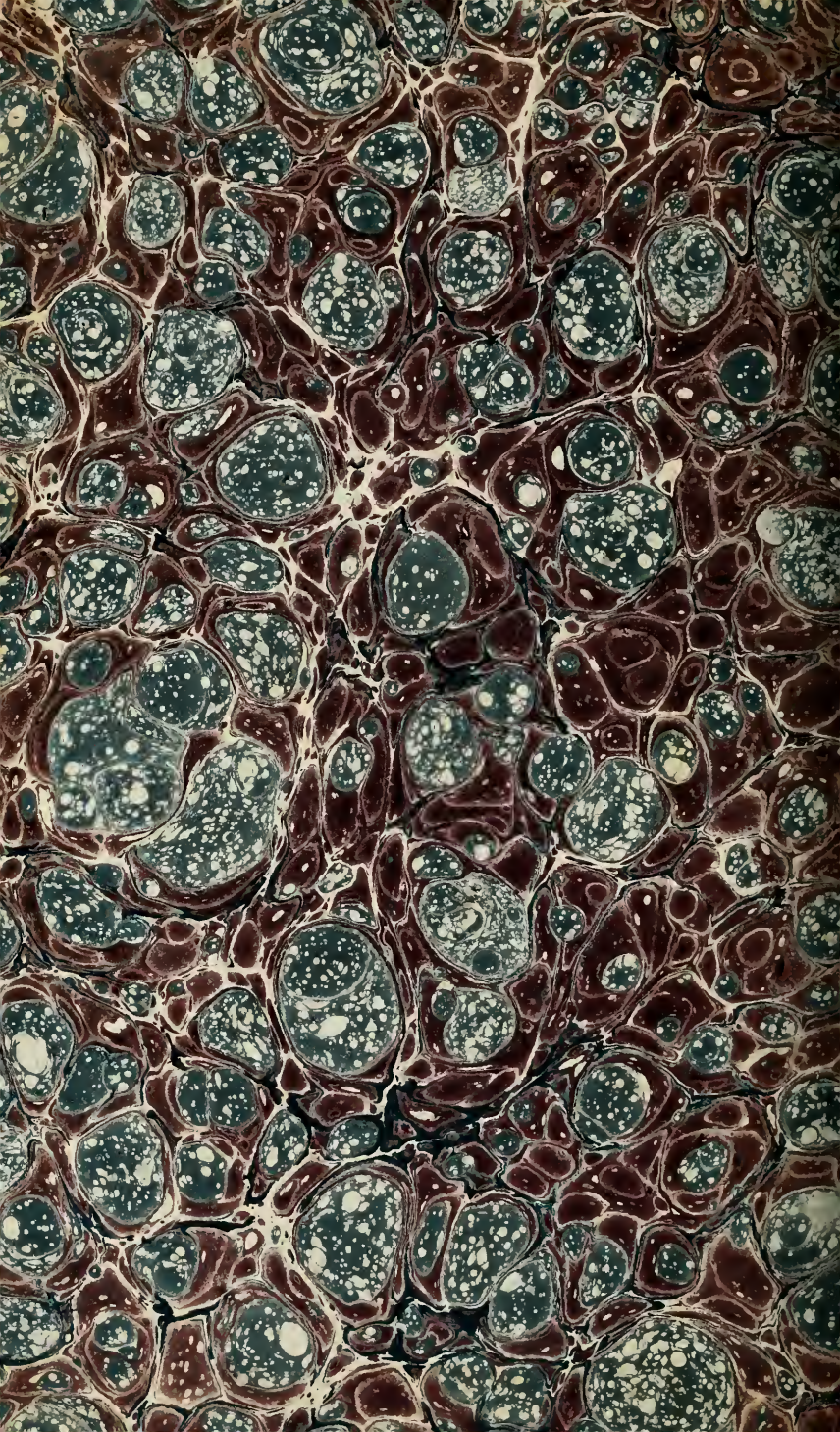
Grand exemple de résignation, 393. — Lettre de Ducis à M. Raynouard, 399. — Frère Jacques de Guyse, exhumé par M. de Fortia, 401. — Poésies d'Eustache Deschamps, publiées par M. Crapelet, 402 *et suiv.*

FIN.

ERRATA.

Page 179, *au lieu de :* pourvu qu'il reçoive un tribut, *lisez :* en tribut.

Page 360, *au lieu de :* s'arrêter, *lisez :* l'arrêter.



PQ 1981 D6Z75 1835

Leroy, Pierre Joseph Jean Baptiste Onésime
Études sur la personne et les écrits de J. F. Ducis
2. ed., revue

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

[redacted]

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY